This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Vet. Fr. II A. 735

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ.

TOME TROISIÉME.

MÉMOIRES

ET AVENTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ

Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME III.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris

Chez
MARTIN, *rue S. Jacques.*
DESAINT & SAILLANT, *rue S. Jean de Beauvais.*
POIRION, *rue S. Jacques.*
DURAND, *rue du Foin.*
HOCHEREAU, PISSOT, } *Quai de Conti.*

M DCC. LVI.

TAYLOR INSTITUTION
UN...
14 NOV 1969
OF ...
LIBRARY

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE***.

AVANT-PROPOS.

J'ÉTOIS tranquille depuis trois ans dans l'Abbaye de..... que j'avois choisie pour le lieu de ma retraite. La générosité du Comte de...... y fournissoit à mon entretien. Le soin de mon salut & le tendre souvenir de ma chere Epouse faisoient mon unique occupation, & servoient chaque jour à me détacher de plus en

plus des choſes de la terre. Si je rappellois quelquefois mes aventures paſſées, c'étoit pour me confirmer dans la haine du monde, en conſidérant le peu de ſolidité de ſes biens les plus flatteurs. J'avois même écrit dans cette vue l'hiſtoire de ma vie ; & je ne la relisſois jamais ſans me ſentir enflammé d'un nouvel amour pour la ſolitude, & ſans benir le Ciel qui avoit ſoutenu ma conſtance parmi tant d'adverſités. J'avançois d'ailleurs vers la vieilleſſe : j'étois à la fin de ma cinquante-troiſiéme année. Mes longs chagrins, mes voyages, les changemens de climat avoient altéré mon tempérament ; & quoique je ne reſſentiſſe aucune infirmité conſidérable, je m'appercevois, en mille manieres, de la diminution de mes forces. Je n'avois point aſſez

de raiſons d'aimer la vie, pour travailler à la prolonger longtems ; cependant mes Amis m'obligeoient à des ménagemens, auxquels je m'aſſujettiſſois par complaiſance. Trois ans s'étoient ainſi écoulés ; & je m'étois accoutumé à ce train de vie, que je croyois devoir durer juſqu'à ma mort.

Non, les hommes ne forment point de deſſeins qui ne ſoient ſujets à changer, ni de réſolutions qui ne puiſſent être ébranlées. Je ne ſuis point naturellement inconſtant ; cependant je vis tous les arrangemens de conduite que j'avois pris, s'évanouir preſque tout d'un coup. La conſidération que je crus devoir à une perſonne de la plus haute naiſſance, les prieres d'un grand Evêque, les inſtances de M. le

Comte de..... & celle de tous mes Amis, me firent renoncer pour quelques années à cette solitude, qui m'avoit paru si douce & si nécessaire. Voici quelle fut l'occasion d'un changement si peu prévu, & dont je m'étonne encore tous les jours, quoique je ne puisse m'en repentir.

M. le Duc de... avoit de grandes Terres auprès de l'Abbaye où je m'étois retiré. Il y étoit venu passer quelque tems, au commencement de la belle saison. Le Pere Prieur de l'Abbaye se crut obligé d'aller rendre ses devoirs à un si illustre voisin, & me proposa de l'accompagner. Quelque respect dont je fusse rempli pour ce Seigneur, je refusai cette visite, qui me parut s'accorder mal avec la profession que je faisois de vivre en Solitaire. Le Pere

Prieur me fit quelques instances inutiles, & partit enfin sans moi. Il revint le soir du même jour, & me parut charmé de la maniere dont il avoit été reçu. Il me dit que M. le Duc, & M. l'Evêque de... son proche Parent, qui étoit avec lui, l'avoient comblé d'honnêtetés; que non-seulement ils l'avoient forcé de dîner avec eux, mais qu'ils s'étoient engagés à lui faire l'honneur de venir prendre un repas à l'Abbaye quelques jours après; qu'il n'épargneroit rien pour les bien traiter, & qu'il me conjuroit de l'aider à faire les honneurs de sa maison. Je n'eus pas de peine à lui accorder ce qu'il souhaitoit. M. le Duc & le Prélat vinrent, comme ils l'avoient promis. Ils parurent fort contens du dîner, qui étoit des plus magnifiques.

Le P. Prieur crut me faire plaisir, en tournant la conversation sur ma naissance & sur mes aventures. On me pressa d'en raconter quelque chose ; ce que je ne pus refuser sans incivilité. Les deux Seigneurs eurent la bonté d'en paroître touchés, & redoublerent les marques d'attention qu'ils m'avoient données d'abord. M. le Duc me fit promettre que je l'irois voir quelquefois, & que j'entretiendrois quelque liaison avec lui, pendant le séjour qu'il devoit faire dans le canton. Je me trouvai ainsi engagé, malgré moi, à sortir assez souvent de l'Abbaye ; il m'arriva même de passer cinq ou six jours de suite au Château, où l'on me faisoit une espéce de violence pour me retenir. Ce fut apparemment pendant ce tems-là, que M. le Duc

forma le deſſein de m'arracher à ma ſolitude, pour me rendre utile à ſon ſervice. Il ne me le fit connoître, néanmoins, qu'après ſon retour à Paris. Je reçus de lui, quinze jours après ſon départ, une Lettre pleine d'amitié & de civilité, dans laquelle il me remercioit d'avoir contribué à le déſennuyer à la campagne. Il m'aſſuroit de ſon eſtime, dans les termes les plus obligeans; & après mille offres de ſervices, il ajoûtoit avec beaucoup de bonté, que tout ce qu'il pouvoit m'offrir n'approchoit point de ce qu'il attendoit de moi: qu'à peine oſoit-il me faire une propoſition, pour laquelle il appréhendoit de me trouver trop d'éloignement; qu'il n'ignoroit pas mon inclination pour la ſolitude, & les raiſons que j'avois de l'aimer;

que connoissant néanmoi
bonté de mon cœur & ma g
rosité, il se flattoit que je vou
bien me faire violence en
que chose pour l'amour de
en un mot, qu'il étoit qu
du Marquis son fils, qu
étoit extrêmement cher,
qu'il étoit unique, & parce
jugement de tout le mond
paroissoit plein de bonnes
lités; que son dessein étoit
faire voyager pendant que
années; qu'en vain chercher
un Guide plus sage & plus e
rimenté que moi, & sur l'at
tion duquel il pût se reposer
sûrement; qu'en me deman
cette grace, il me deman
une chose qu'il auroit vo
pouvoir entreprendre lui-mêm
mais que ses emplois &
rang l'attachant nécessairemen

ccupé, &
uverture à
it-il? mon
je; j'entre-
portez des
Ne me dé-
paré à tout.
ne ſçavoit
riner; mais
rouverois la
étoit chargé,
le cauſe de
Duc de....
ant une Let-
écrit ce que
n'ai pu me
moins vous
mande avec
nez la peine
le vous inſ-
trouvai une
m'avoit fait
e lui-même.

que connoiſſant néanmoins la bonté de mon cœur & ma généroſité, il ſe flattoit que je voudrois bien me faire violence en quelque choſe pour l'amour de lui; en un mot, qu'il étoit queſtion du Marquis ſon fils, qui lui étoit extrêmement cher, parce qu'il étoit unique, & parce qu'au jugement de tout le monde, il paroiſſoit plein de bonnes qualités; que ſon deſſein étoit de le faire voyager pendant quelques années; qu'en vain chercheroit-il un Guide plus ſage & plus expérimenté que moi, & ſur l'attention duquel il pût ſe repoſer plus sûrement; qu'en me demandant cette grace, il me demandoit une choſe qu'il auroit voulu pouvoir entreprendre lui-même; mais que ſes emplois & ſon rang l'attachant néceſſairement à

la Cour, il me remettoit toute ſon autorité de Pere, & qu'il étoit perſuadé que j'en voudrois bien prendre la tendreſſe.

Cette Lettre, dont je ne rapporte point pluſieurs endroits qui m'étoient trop avantageux, produiſit ſur moi l'effet qu'elle y devoit faire; c'eſt-à-dire beaucoup de reconnoiſſance pour M. le Duc, mais nulle envie de ſatisfaire ſon deſir. Je me hâtai de lui répondre, que je me croyois très-honoré de la confiance qu'il me marquoit; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'après tant de malheurs & d'agitations, je puſſe quitter le port tranquille où j'étois, pour m'expoſer à de nouveaux orages. « D'ailleurs, » ajoûtois-je, je répondrois mal » à votre eſpérance: dégoûté » comme je ſuis du commerce

» des hommes, je me ſens peu
» propre à régler l'éducation de
» Monſieur votre Fils, que ſa
» naiſſance deſtine aux grandeurs
» de la Cour. Je hais trop le
» monde, pour être capable d'inſ-
» pirer aux autres les moyens de
» lui plaire, & l'eſtime de ſes
» faveurs ».

Je n'entendis parler de rien, pendant quinze jours ou trois ſemaines. Je crus que ma réponſe avoit refroidi M. le Duc, & qu'il étoit ſatisfait de mes raiſons. Un jour, au moment que je m'y attendois le moins, je vis entrer dans ma chambre le Comte de.... Son arrivée me ſurprit, parce qu'il avoit coutume de me prévenir ſur ſes viſites. Je le reçus avec ma tendreſſe ordinaire. Après les premieres civilités, je m'apperçus, par ſon embarras,

qu'il avoit l'esprit occupé, & qu'il avoit quelque ouverture à me faire. De quoi s'agit-il? mon cher Comte, lui dis-je; j'entrevois que vous m'apportez des nouvelles affligeantes. Ne me déguisez rien, je suis préparé à tout. Il me répondit qu'il ne sçavoit rien qui dût me chagriner; mais qu'il doutoit si j'approuverois la commission dont il s'étoit chargé, & que c'étoit la seule cause de son embarras. M. le Duc de.... continua-t-il, en tirant une Lettre de sa poche, m'a écrit ce que vous allez lire, & je n'ai pu me dispenser de venir du moins vous proposer ce qu'il demande avec tant d'instance. Prenez la peine de lire sa Lettre, elle vous instruira. Je la lûs, & j'y trouvai une partie de ce qu'il m'avoit fait l'honneur de m'écrire lui-même.

Il conjuroit le Comte de ſe joindre à lui pour me fléchir, & il le preſſoit par tous les motifs que la politeſſe & la généroſité peuvent employer. Ce n'eſt pas tout, continua le Comte; vous verrez ici demain M. le Duc avec Monſieur ſon Fils, & M. l'Evêque de...... J'ai paſſé par Paris où j'ai eu l'honneur de les ſaluer: ils m'ont aſſuré que je ne les précéderois que d'un jour, & ils ſe promettent d'achever, par leur préſence, ce que mes ſollicitations auront commencé. Vous me jettez dans un étrange embarras, lui dis-je, & vous avez bien dû prévoir que ce qu'on exige de moi ne ſçauroit m'être agréable. Quoi! vous voulez qu'à l'âge où je ſuis, j'aille parcourir tous les Royaumes de l'Europe, & fournir par mes aventures la matiere

d'un nouveau Roman ! Et dans quelle vue encore ? Par quel intérêt prétendez-vous m'y porter ? Pour accompagner un jeune Seigneur que je ne connois point, & dont je ne connois le Pere que depuis deux mois. C'eſt tout ce que l'amitié pourroit exiger de moi pour vos enfans, ou le devoir pour les Princes du Sang de mon Roi. Non, non, mon cher Comte ; vous ne me verrez pas ſortir légerement de ma ſolitude. Le ſeul voyage qui me reſte à faire eſt celui de l'Eternité.

Je demeurai ferme dans cette réſolution, juſqu'à l'arrivée de M. le Duc. Je ſerois ennuyeux ſi je rapportois les réſiſtances que je fis pendant trois heures à ſes prieres, & à celles du Prélat. Ils déſeſpérerent plus d'une fois de me vaincre : mais leur honnê-

teté, leurs inſtances, leurs manieres nobles & ouvertes, m'arracherent enfin le conſentement qu'ils ſouhaiterent. La vue du jeune Marquis ſervit beaucoup à me déterminer : il joignit lui-même des careſſes ſi tendres & ſi naturelles à toutes les raiſons du Duc, que moitié convaincu, moitié attendri, je donnai parole que je me trouverois prêt à partir quand on le voudroit. Nous réglâmes la route que nous tiendrions, pour la facilité des Lettres de change. Il fut arrêté que nous commencerions par le voyage d'Eſpagne ; que nous paſſerions enſuite en Angleterre ; de-là en Hollande ; de Hollande en Allemagne, puis en Italie, d'où nous reviendrions en France par la Savoie. C'étoit une courſe qui devoit durer environ trois ans,

Le tems ne pouvoit être plus favorable. Le Congrès d'Utrecht & les Conférences de Raſtat avoient donné la paix à l'Europe. La confiance commençoit à renaître entre les Peuples des différens Etats. Nous pouvions compter tous nos Voiſins pour nos Amis, & voyager chez eux avec autant de liberté qu'en France; ainſi tout nous promettoit une route facile & agréable.

Nous convînmes encore, avec M. le Duc, que Monſieur ſon Fils prendroit le nom du Marquis de Roſemont, au lieu de celui qu'il portoit, pour demeurer inconnu à ceux à qui nous voudrions l'être. Je me fis appeller ſimplement Monſieur de Renoncour. Ayant pris ainſi nos meſures, nous n'attendîmes plus, pour partir, que la chaiſe qui devoit nous conduire,

deux Laquais que M. le Duc fit venir de Paris, & des Lettres de change pour des Banquiers de différentes Villes. Ma fille vint me dire adieu dans cet intervalle. Notre séparation ne se fit point sans larmes. Cette chere fille me fit mille reproches sur ma résolution; mais c'étoit une affaire finie. Nous prîmes enfin le chemin d'Orléans, suivis de trois Valets à cheval; car Scoti voulut être aussi du voyage. Il étoit encore plein de vigueur & de santé, malgré ses soixante-quatre ans.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE***.

LIVRE SIXIEME.

JE laiſſe aux Géographes, & à ceux qui ne voyagent que par curioſité, le ſoin de donner au Public la deſcription des Pays qu'ils ont parcourus. L'hiſtoire que j'écris n'eſt compoſée que d'actions & de ſentimens. J'entreprens de rapporter ce que j'ai fait; & non ce que j'ai vu. Les cœurs ſenſibles,

les esprits raisonnables, tous ceux, en un mot, qui sans suivre une Philosophie trop sévere, ont du goût pour la vertu, la sagesse & la vérité, pourront trouver quelque plaisir dans la lecture de cet Ouvrage. C'est pour eux seulement que j'écris.

Lorsque je me trouvai seul avec le Marquis de Rosemont, je m'attachai d'abord à acquérir une parfaite connoissance de son caractere & de ses inclinations. Ce n'étoit point une chose difficile. Le Marquis avoit un de ces beaux naturels, qui ne courent aucun risque à se laisser approfondir. Je l'engageai insensiblement à me raconter quelles avoient été ses occupations, jusqu'à sa dix-huitiéme année où il entroit alors. Il me dit qu'il avoit été au College jusqu'à la seiziéme, & que

les deux dernieres, il les avoit paſſées à l'Académie: qu'il avoit eu pour Gouverneur un homme ſévere, qui ſe faiſoit un devoir de le tenir dans une eſpéce de captivité; que cette contrainte lui avoit extrêmement déplu; qu'il avoit ſouhaité mille fois de ſortir d'une tutelle ſi dure, & qu'il haïſſoit cet inſupportable Argus, juſqu'au point d'avoir refuſé de lui parler depuis qu'il étoit délivré de ſes mains. Je pris plaiſir à faire ainſi raiſonner le jeune Marquis ſur les particularités de ſon enfance; & je reconnus, dès notre premiere converſation, que malgré l'air de douceur qui paroiſſoit dans ſes yeux & ſur ſon viſage, il avoit les paſſions fort vives, & que s'il aimoit la liberté, c'étoit pour les ſatisfaire. Cette découverte ne m'alarma

TAYLOR INST OXFORD

point. Je hais au contraire l'indolence dans la jeunesse ; & je suis persuadé que la grandeur de l'ame suppose de grandes passions ; l'importance est de les tourner à la vertu.

Ce qui me rassuroit encore dans le Marquis, c'est qu'avec une vivacité extrême, & un cœur tel que je me l'imaginois, il avoit du moins un fond de raison, qui lui faisoit goûter une réflexion solide. J'affectois d'en mêler quelques-unes à son récit ; & je voyois que loin d'en être embarrassé, il y ajoutoit les siennes, en homme qui est déjà accoutumé à penser. Sa franchise me plut aussi beaucoup. Je découvris bientôt le fond de son ame ; & huit jours d'habitude m'apprirent à démêler si bien ses sentimens, que je l'aurois défié d'avoir quel-

que chofe de réfervé pour moi. Il eft vrai que les manieres tendres & prévenantes que je pris avec lui, m'attirerent facilement fa confiance J'eftimai qu'il valoit mieux commencer ainfi par l'amitié, étant sûr de faire naître le refpect quand il en feroit tems. Le paffage du refpect à la tendreffe eft moins facile, fur-tout dans les jeunes gens, qui ne s'avifent gueres d'aimer ce qu'ils ont une fois appris à craindre. Cette conduite me réuffit fi parfaitement, que le Marquis, qui fentit le prix de ma complaifance & de mes honnêtetés, fe porta de lui-même à tous les fentimens que j'avois lieu de fouhaiter qu'il conçût pour moi. Je lui difois fouvent que je ne voulois point qu'il me regardât fur le pied d'une perfonne qui avoit quelque

empire ſur lui ; qu'il falloit que nous vécuſſions en Amis ou en Freres, & qu'on eût peine à deviner de quel côté étoit le plus tendre attachement. Il me répondit qu'il auroit toujours cet avantage ſur moi, qu'outre une tendreſſe de parfait Ami dont il pouvoit m'aſſurer, il m'honoreroit encore comme un Pere. En effet il ne ſe relâcha jamais de cette diſpoſition. C'eſt par une ſuite des mêmes ſentimens, que dans l'élévation où il ſe trouve aujourd'hui par la mort du Duc ſon pere, il me permet d'écrire librement les aventures de notre Voyage. Il conſent même que pour le plaiſir ou l'utilité du Public, je raconte les fautes où l'ardeur de la jeuneſſe le fit tomber. Elles ne peuvent lui être qu'honorables ; car outre qu'elles ſont

de la nature de celles qu'on a reprochées à tous les Héros, il eſt ſi beau de les avoir ſçu reconnoître & d'avoir toujours combattu pour les éviter, qu'il y a une eſpece de gloire à en faire un aveu libre & ſincere.

Nous arrivâmes à Bordeaux vers la fin du mois de Juillet. La pluie, qui duroit ſans relâche depuis huit jours, avoit tellement rompu les chemins, & nos Valets avoient été mouillés ſi continuellement, que nous fûmes obligés de nous arrêter dans cette Ville, pour attendre un tems plus commode. Je pris cet intervalle de repos, pour faire commencer, au Marquis, un exercice dont je m'étois apperçu qu'il avoit beſoin. Il avoit fait ſes études, comme un enfant de qualité les fait dans un Collége;

c'eſt-à-dire, qu'il y avoit appris quelques mots de Latin, & à tourner médiocrement des vers. A l'Académie, il s'étoit formé aux exercices du corps; à monter à cheval, à faire des armes, à danſer, & à jouer de quelques Inſtrumens: mais il ignoroit les ſciences qui ſervent à polir & à cultiver l'eſprit; de ſorte que ce qu'il avoit de diſcernement & de bon goût, il ne le devoit qu'à ſes talens naturels. J'eus du chagrin de voir de ſi belles diſpoſitions en danger de devenir inutiles, par la négligence ou la groſſiereté de ſes Maîtres. Je le fis conſentir à ſe mettre ſur les voies de l'Hiſtoire, de la Géographie, de l'Eloquence. Je lui inſpirai du goût pour les livres, qu'il avoit aſſez négligés juſqu'alors. De quel avantage vous ſeroit-il, lui dis-je,
d'être

d'être né au-dessus du commun des hommes, si l'ignorance vous ravalloit au-dessous d'eux ? Votre naissance seroit votre honte ; & l'on ne feroit attention que vous occupez un rang distingué, que pour penser en même tems que vous n'en êtes pas digne. Je veux qu'il y ait eu un tems où les personnes de qualité, par une pitoyable affectation de grandeur & d'indépendance, se faisoient un point d'honneur de ne rien sçavoir ; c'étoient les fausses idées d'un siécle grossier, qui jugeoit mal du prix des choses. Mais tout a changé de face aujourd'hui ; le sçavoir va de pair avec la qualité ; il l'emporte même, en ce qu'un homme d'esprit, sans naissance, se fera considérer plus sûrement qu'un homme de qualité sans esprit. Ne sentez-vous pas, mon

cher Marquis, de quelle indécence il est, dans un rang distingué, d'ignorer ce qui est connu du grand nombre dans les conditions les plus communes? Le privilege de l'élévation se réduira donc à précéder la foule dans les cérémonies, à se faire traîner dans un carosse, & à traiter son corps plus délicieusement. Etrange distinction, qui ne suppose ni vertu, ni mérite, & qui n'est fondée que sur des biens que la fortune donne & qu'elle peut ôter!

Le Marquis me promit de s'appliquer sérieusement, & d'employer à l'étude tous les momens dont il pourroit disposer. On verra le goût qu'il y prit dans la suite, & les progrès surprenans qu'il y fit. J'achetai à Bordeaux les meilleurs livres que je pus trouver, & j'en remplis une malle,

qui devint la plus chere partie de notre équipage. Le mauvais tems continua pendant trois semaines avec si peu d'interruption, que nous ne crumes point pouvoir nous mettre en chemin sans péril. Ce retardement produisit une aventure des plus plaisantes. Le Maître de l'Auberge, où nous étions logés, avoit une fille de l'âge de 25 ou 26 ans, brune, mais grande & fort bien faite, qui paroissoit languir dans l'attente du mariage. La bonne grace du Marquis, qu'elle voyoit sans cesse, parce que la pluie nous retenoit à la maison, fit impression sur son cœur. Elle n'étoit pas de mauvais goût. Le Marquis avoit la taille très-bien prise, de grands yeux noirs à fleur de tête, vifs & brillans, quoiqu'ils fussent pleins de douceur; le teint d'une blan-

cheur admirable, & en même tems fort animé. Une forêt de cheveux chateins clairs lui descendoit jusqu'à la ceinture. Il avoit, avec cela, naturellement le port & les manieres d'un homme de distinction, & je ne sçais quel air enjoué & badin qui le faisoit trouver aimable au premier coup d'œil; de sorte que je ne fus point surpris que notre belle Hôtesse fût devenue sensible pour lui. Je ne fus pas le premier à m'en appercevoir. Scoti me dit un jour: Je crois, Monsieur, que la Fille de notre Hôte est amoureuse de Monsieur le Marquis: j'ai remarqué que le soir surtout, lorsque vous êtes à table, elle se rend dans la cour, où elle passe une demi-heure à le regarder au travers de la fenêtre, & puis elle est toute rêveuse pendant la soirée.

Elle me disoit, il y a quelque tems, qu'elle s'étonnoit qu'un jeune homme, aussi honnête que Monsieur le Marquis, ne lui eût pas encore dit une parole depuis quinze jours que nous sommes à Bordeaux, & qu'elle croyoit les jeunes gens de Paris plus galans. Enfin, lorsque nous sommes à manger ensemble, continua bonnement Scoti, c'est toujours de lui qu'il faut qu'elle nous entretienne.

Elle est folle, répondis-je; il faut la laisser faire, & n'y pas prendre garde. Je ne laissai pas d'y faire attention, & je reconnus à la langueur de ses regards, lorsqu'elle avoit occasion de voir le Marquis, qu'elle étoit vivement atteinte. J'en riois intérieurement, & j'étois charmé d'un autre côté que le Marquis ne

jettât pas même les yeux sur elle. Il avoit été élevé avec beaucoup de retenue, & toutes ses affections étoient encore innocentes. Lorsque la pluie eut cessé entiérement, je fis mes comptes avec l'Hôte, & nous nous préparâmes à partir le lendemain. Nous nous couchâmes de bonne heure, pour nous lever plus facilement de grand matin. J'étois endormi profondément, lorsque je fus éveillé tout d'un coup par la voix du Marquis qui crioit ; à moi, à moi, on me vole. Sa chambre n'étoit séparée de la mienne, que par une légere cloison. Je me leve promptement, & je cours à la sienne avec mon épée. Je trouvai à la porte nos trois Valets, que le même bruit avoit éveillés ; j'en envoie un chercher de la lumiere, j'ordonne aux

deux autres de garder soigneusement la porte, & j'entre seul dans l'obscurité, en demandant au Marquis de quoi il s'agissoit. Il se leve aussi, & me répond d'une voix assez troublée, qu'il y avoit certainement quelqu'un dans sa chambre; qu'il avoit entendu ouvrir la porte & marcher doucement; qu'ayant demandé qui c'étoit, & ne recevant point de réponse, il avoit appellé aussi-tôt du secours. Je lui dis qu'il y avoit bien de l'apparence que tout ce qu'il me racontoit s'étoit passé en songe, & qu'il nous avoit alarmés mal à propos. La lumiere vint enfin, & nous fit appercevoir que le Marquis ne s'étoit pas trompé tout-à-fait. Nous vîmes notre jeune Hôtesse, assise sur une chaise, la tête appuyée sur une de ses mains, dont elle se cachoit

le visage & les yeux, qu'elle avoit tout en pleurs. Hé! ma belle Enfant, lui dis-je; qui vous amene ici à une telle heure ? C'est donc vous, qui veniez voler Monsieur le Marquis ? Elle se leva, mais sans répondre autrement que par une abondance de larmes. Je compris aisément son dessein, & que sa timidité l'avoit empêché de se faire connoître, lorsque le Marquis avoit demandé d'abord qui c'étoit. Je lui dis : Croyez-moi, Mademoiselle ; retirez-vous, il est tems que chacun dorme : ce n'est pas la peine de lier si particuliérement connoissance, pour le peu de tems que nous avons à nous voir. Elle ouvrit enfin la bouche ; Ah ! Monsieur, me dit-elle avec un soupir, permettez que je demeure du moins un moment avec Mon-

ſieur le Marquis, puiſque j'aurai le malheur de ne le revoir jamais. Vous êtes une badine, repris-je, qui n'avez rien à lui dire. Croyez-moi encore une fois, allez vous coucher. Embraſſez-la, Monſieur, pour lui dire adieu, continuai-je en parlant au Marquis. Il étoit tout décontenancé dans ſa robe de chambre, & ne ſçavoit que penſer d'une telle aventure. Il l'embraſſa pourtant. Elle le laiſſa faire; & comme il ſe retiroit, elle retint une de ſes mains qu'elle ſerroit dans les ſiennes, en continuant de pleurer. Je craignis qu'à la fin il ne fût attendri de cette ſcêne; & prenant la jeune fille par le bras, je la conduiſis à l'eſcalier, où je demeurai, juſqu'à ce qu'elle fût deſcendue. Je fis préparer ſur le champ nos chevaux, & nous partîmes au clair de la lune,

qui rendoit la nuit aussi belle que les plus beaux jours.

J'attendis que le Marquis me parlât le premier de son aventure nocturne. Il ne tarda gueres à me dire qu'il croyoit cette fille folle, & qu'il n'avoit pas eu la moindre relation avec elle, pendant notre séjour à Bordeaux. Je conviendrai avec vous qu'elle est folle, lui répondis-je, quand nous aurons distingué les différentes manieres dont on peut l'être. Il y a une folie qui vient de la tête, & qui suppose un dérangement dans l'esprit; c'est une disgrace humiliante, qui montre la foiblesse de l'homme, & qui inspire de la compassion, parce qu'elle n'est pas volontaire. Mais il y a une autre espece de folie, qui vient du cœur, & qui est causée par la violence des passions;

celle-là eſt honteuſe, & nous rend coupables, parce que nous ſommes libres d'y réſiſter. Telle eſt celle de notre jeune Hôteſſe. Voyez de quoi elle l'a rendue capable. Elle oublie toutes les loix de la ſageſſe & de l'honneur, pour venir vous trouver dans votre chambre. Elle ſçait qu'elle ne vous reverra jamais, & qu'elle n'a rien à prétendre à votre affection; cependant elle s'expoſe à perdre ſa reputation pour ſe ſatisfaire un moment, & elle ne voit pas même que ſon imprudence n'eſt propre qu'à lui attirer votre mépris; car il eſt impoſſible qu'un honnête homme eſtime une fille ſans pudeur & ſans retenue? Mais pourquoi m'aime-t-elle, me demanda le Marquis, moi qui ne lui ai jamais dit un mot. Oh! répondis-je, vous me

parlez d'une des plus grandes bizarreries du cœur humain. Je ne veux pas que vous ignoriez, mon cher Marquis, que la nature a mis, dans les deux ſexes, une violente inclination l'un pour l'autre. Un jour viendra, que vous le connoîtrez par expérience. Ce penchant général eſt quelquefois déterminé par des cauſes, qui ſont inconnues à ceux mêmes qui en reſſentent l'effet. Les uns ſont touchés par la beauté; d'autres par l'eſprit, par la bonne grace, par le ſon de la voix, par un coup d'œil, par un ſourire; d'autres enfin, par quelque choſe de tout cela, qui ſe fait ſentir bien ſouvent, ſans qu'on puiſſe en démêler la cauſe, pour s'en rendre raiſon à ſoi-même. De la maniere dont nous ſommes faits, il ne faut point eſpérer que nous puiſ-

ſions toujours être inſenſibles à ces premiers mouvemens ; ils préviennent ordinairement la raiſon : mais il eſt certain que nous ſommes toujours aſſez forts pour en arrêter le progrès. La ſageſſe veut alors qu'on examine, ſi la Religion & l'honneur ne trouvent rien qui les bleſſe dans ces commencemens d'affection. On ne riſque rien, quand on ſe détermine après un tel examen. Les paſſions, qui ont une ſi belle ſource, conſervent ordinairement la nobleſſe & la pureté de leur origine. Au contraire, ſi l'on ſe laiſſe entraîner par un aveugle penchant, il n'y a point d'excès où l'on ne puiſſe tomber ſans les avoir prévus ; & ce qui eſt encore plus malheureux, c'eſt que les paſſions déréglées ſe fortifiant plus vîte qu'on ne peut ſe l'ima-

giner, il devient presque impossible de les vaincre, lors même qu'on apperçoit le précipice où elles ont conduit. Je pris de-là occasion de raconter, au Marquis, quelques histoires qui pouvoient servir à confirmer mon discours. Je lui fis une vive peinture des malheureux effets d'un amour illicite, dans plusieurs personnes dont il connoissoit les noms. Renversement de fortune, perte des biens, de l'honneur & du repos. Il m'écoutoit avec une attention surprenante, & j'appercevois sur son visage les différentes impressions que mes paroles faisoient sur son cœur. Enfin il me dit, comme s'il fût sorti d'une profonde rêverie : Je n'appréhende point d'être jamais exposé aux malheurs dont vous parlez. Il me semble que je n'ai point de diff-

position à devenir tendre, & je ne conçois pas comment on peut aimer une femme jusqu'à faire tant de folies pour elle. Mon Dieu, lui répondis-je, défions-nous de nous-mêmes. Vous voilà bien instruit du péril. Veillez sur votre cœur; & souvenez-vous, surtout, de ne perdre jamais de vue l'honneur & la Religion.

Quand nous fumes arrivés à Bayonne, je pris des mesures pour faire le voyage commodément jusqu'à Madrid. La difficulté des montagnes me fit balancer si nous n'abandonnerions pas notre Chaise, pour marcher à cheval: mais, ayant appris que quantité de Seigneurs François & Espagnols passoient tous les jours dans la même voiture, j'espérai que nous pourrions nous tirer aussi heureusement. Nous

paſsâmes le Bidaſſoa, qui étoit fort enflé par la pluie; & nous étant arrêtés pour dîner à Iron, premier Bourg d'Eſpagne, nous y fumes ſi mal traités, que nous en tirâmes un mauvais augure pour le reſte du chemin. Nous fumes pourtant beaucoup mieux à Saint-Sébaſtien; mais ce ne fut pas ſans peine, que nous traverſâmes quantité de montagnes & de chemins pierreux pour y arriver. Cette Ville me parut jolie. Ses rues ſont larges, droites, & bien pavées. On nous conſeilla d'y ſéjourner, pour nous y pourvoir d'un *Moco de Mulas*, c'eſt-à-dire, d'un Guide qui pût nous conduire dans les chemins difficiles, & nous ſervir d'Interprete. Les Hôtelleries ſont pitoyables juſqu'à Burgos; quoiqu'on m'ait aſſuré qu'elles ſont incompara-

blement meilleures aujourd'hui, qu'elles n'étoient avant que Philippe V fût monté ſur le Trône d'Eſpagne. Le grand commerce qui eſt maintenant entre les deux Etats, y a fait mettre quelque changement. Notre Guide avoit ſoin d'acheter nos vivres, & de les faire préparer. C'étoit preſque toujours quelques mets aſſez dégoûtans. Je n'étois pas fâché que le Marquis fût ainſi réduit, pendant quelque tems, à une nourriture groſſiere & mal préparée. Les chambres & les lits ne valoient gueres mieux; & ſouvent même, n'en pouvant trouver, nous paſſions les nuits entieres dans notre Chaiſe, ſans prendre d'autre tems pour le ſommeil que celui qui étoit néceſſaire à nos chevaux pour ſe repoſer.

Je ne manquois pas de faire

ſentir au Marquis, par mes réflexions, de quel avantage il eſt d'éprouver quelquefois la miſere, pour devenir ſenſible à celle de tant de Malheureux qui ſont continuellement dans la néceſſité. Je lui faiſois remarquer tous ces pauvres habitans des montagnes, dont la ſeule vue eſt capable d'inſpirer la compaſſion. En qualité d'homme, lui diſois-je, ils ont le même droit que vous aux douceurs du repos & de l'abondance. C'eſt le hazard qui vous a fait naître plus heureux : apprenez du moins à les plaindre, & gardez-vous encore plus de les mépriſer. La vivacité du Marquis lui faiſoit trouver le chemin ennuyeux : dans la vue de l'occuper, je rappellai tout ce que ma mémoire put me fournir en matiere d'hiſtoire & de ſciences, & je lui faiſois enſuite

répéter par ordre tout ce qu'il avoit pu retenir, pour l'accoutumer à une étude appliquée & méthodique. L'inégalité du chemin, sur les montagnes pierreuses de la Biscaie, ne nous permettoit pas de lire dans la Chaise. Enfin, nous approchâmes de Vittoria, qui est la premiere ville de la Castille. Elle est située au bout d'une plaine agréable & bien cultivée. Le Marquis, qui n'avoit vu depuis plusieurs jours que des rochers escarpés & de précipices, se crut transporté dans un autre monde. Nous nous reposâmes un jour entier à Vittoria, & nous y trouvâmes toute sorte de rafraîchissemens. Ce fut là que nous commençâmes à connoître le caractere & les manieres des Espagnols. Il y en avoit quelques-uns dans notre Auberge, qui étoient de

différens endroits de Caſtille. Ils ſçavoient le François. Nous nous entretinmes avec eux de la route qui nous reſtoit à faire ; & l'un d'eux nous promit d'avancer ſon départ, pour nous tenir compagnie juſqu'à Burgos, où ſes affaires l'appelloient. L'enflure & le galimathias des civilités Caſtillanes faiſoient rire le Marquis, & j'avois quelquefois toutes les peines du monde à l'en empêcher. Le ſoir, quand nous fûmes ſeuls, voilà de plaiſantes gens, me dit-il avec ſon air badin; ma foi, ſi tous les Eſpagnols ſe reſſemblent, je ſuis déja fatigué d'être en Eſpagne. Je vois bien, lui répondis-je en riant, que c'eſt leur gravité qui vous épouvante ; mais n'allons pas ſi vîte, & ne jugeons pas des gens ſur une premiere entrevue. Croyez-vous qu'il ſoit beau de

rire & de badiner continuellement avec des inconnus, comme vous faisiez tantôt ? Il faut se conduire avec plus de réserve, sur-tout avec des Etrangers. Pour moi, je vous avoue que je suis fort satisfait de l'honnêteté de nos Espagnols ; & je suis persuadé que vous le serez vous-même de celui qui doit nous accompagner, quand vous aurez eu le tems de le mieux connoître. Je devinai heureusement. Dès le premier endroit où nous nous arrêtâmes pour dîner, ce fut des manieres toutes différentes de celles qui avoient fait rire le Marquis la veille. Il s'appelloit Dom Inigo de Juaz. Il avoit été Ecuyer de l'Amirante de Castille ; & la connoissance qu'il avoit de la Cour & de Madrid, nous fit trouver son entretien fort agréable. Il nous

raconta plusieurs choses extraordinaires du Maître qu'il avoit servi. Je me souviens de celle-ci, qui mérite d'être rapportée. L'Amirante avoit une Chienne des plus jolies : il l'avoit achetée toute instruite, & il étoit charmé de mille tours de souplesse qu'il lui voyoit faire, & qui lui paroissoient surpasser la portée d'une Bête. A force de l'admirer, il se persuada qu'une Chienne ordinaire n'étoit point capable de tant de perfections, & que de quelque maniere que la sienne fût née, il falloit qu'elle eût une ame raisonnable. Cette pensée se fortifia si bien dans son esprit, qu'il parloit souvent à sa Chienne, comme il auroit fait à une personne. Le petit Animal, ému par l'action de son Maître, ne manquoit pas de japper, & l'Amirante s'imaginoit

que c'étoit une maniere de réponse dont elle se servoit, faute de sçavoir la langue Espagnole. Il chargea un de ses Domestiques de la lui apprendre, par des leçons qu'il lui faisoit réiterer plusieurs fois le jour. Le Domestique obéit, pour satisfaire son Maître. Cinq ou six mois se passerent. Comme l'Amirante ne s'appercevoit d'aucun progrès, il s'en prenoit au Précepteur, qui s'excusoit de son mieux sur ce que la Chienne avoit la gueule trop fendue pour prononcer facilement l'Espagnol. Enfin, la mort subite de l'Animal, qui tomba malheureusement du haut d'une fenêtre, empêcha l'Amirante d'aller plus loin. Cette Histoire nous divertit beaucoup. Le Marquis parut plus content de Dom Inigo de Juaz, qui étoit charmé de son côté

du jeune François, & qui nous offrit, quand nous fûmes arrivés à Burgos, de nous faire voir la ville, & de nous y procurer la connoiſſance de quelques honnêtes gens.

Nous acceptâmes cette offre. Dom Inigo nous vint rejoindre le lendemain, à notre Auberge, avec un autre Eſpagnol de ſes amis. Ils nous conduiſirent dans tous les endroits de la Ville qui méritoient notre curioſité; à l'Egliſe, à l'Archevêché, & ſur un Pont fort large & fort commode, qui fait un des principaux ornemens de Burgos, & qui lui ſert de communication avec le Fauxbourg. Comme l'heure du dîner approchoit, je propoſai aux deux Eſpagnols de venir prendre notre ſoupe. Le Citoyen de Burgos me répondit civilement que ſon deſ-

ſein avoit été de nous offrir la ſienne, & qu'il l'avoit fait préparer dans cette eſpérance. Nous ne nous ſîmes point preſſer, parce que nous étions proche de ſa maiſon. Il nous fit bonne chere, ſi l'on doit compter pour quelque choſe la multitude des mets; mais l'apprêt étoit déteſtable. Son Epouſe étoit incommodée. Il nous fit entrer familierement dans la chambre où elle étoit couchée; ce qui me ſurprit en Eſpagne, où je croyois tous les Maris exceſſivement jaloux. Il l'engagea même à ſe lever, pour nous tenir compagnie. Elle s'aſſit à quatre pas de la table, ſur des couſſins poſés l'un ſur l'autre, à la mode d'Eſpagne. Elle garda le ſilence, parce qu'elle ignoroit notre Langue: mais je remarquai qu'elle eut les yeux ſans ceſſe attachés ſur le

Marquis. Il s'en apperçut lui-même, car l'aventure de Bordeaux l'avoit instruit sur bien des choses. En sortant de table, nous fumes voir un Hôpital & quelques Couvens d'Hommes & de Filles, & nous retournâmes assez tard à notre Auberge, où nous trouvâmes notre Hôtesse ivre. Elle sauta au cou du Marquis, avec mille insolences que je pensai punir de quelques coups de bâton; mais la crainte de causer du bruit m'arrêta. Ce n'étoit pas la premiere que nous eussions vûe dans cet état, depuis que nous avions passé les Pyrénées. J'avois cru trouver plus de sobriété en Espagne.

Nous nous remimes en marche le lendemain. Il nous restoit trente-cinq ou quarante lieues jusqu'à Madrid; l'impatience d'y arriver nous les fit faire en trois jours.

Cette Ville nous plut, en arrivant. Sa ſituation eſt inégale, mais le coup d'œil en eſt agréable. Dom Inigo de Juaz nous avoit indiqué une excellente Hôtellerie, où nous fumes bien traités pendant tout le tems que nous y demeurâmes. Après quelques jours de repos, nous chargeâmes notre Hôte du ſoin de nous louer un Appartement, dans quelque maiſon voiſine de la ſienne; je voulois y être plus tranquillement que dans une Hôtellerie, & pouvoir en même-tems nous faire traiter par le même Cuiſinier, dont nous étions ſatisfaits. Le Maître de notre nouvelle demeure ſe nommoit Dom Porterra; le *Dom* eſt commun chez les Eſpagnols. Il crut connoître à notre figure, qu'il avoit affaire à des perſonnes de qualité, ce qui le fit agir fort reſpec-

tueusement avec nous; & malgré la fierté qu'on attribue aux Espagnols, il tint la même conduite, pendant les trois mois que nous passâmes à Madrid.

Nous avions reçu de Monsieur le Duc de... en partant de France, des Lettres pour différens Seigneurs de la Cour d'Espagne, desquels j'étois bien assuré que nous serions vûs avec plaisir; mais je ne jugeai point à propos d'en user, & je les gardai seulement comme une ressource, s'il arrivoit que nous eussions besoin de quelque appui. Je voulois que nos voyages servissent à former le Marquis de plus d'une façon. C'est quelque chose que de parcourir différens Pays, & de voir un grand nombre de Villes; mais quand on se borne à cela, l'unique fruit qu'on en retire est de

pouvoir raconter ce qu'on a vu. Si nous nous étions adreſſés d'abord à Monſieur le Duc de.... & à Monſieur le Comte de... comme le portoient nos Lettres, ils auroient ſans doute engagé le Marquis à prendre ſon logement chez eux ; ils l'auroient occupé ſans ceſſe de bagatelles & de parties de plaiſir. Mon deſſein étoit qu'il apprît à connoître les hommes, en s'inſinuant par lui-même dans leur commerce ; qu'il commençât par ſe faire des Amis dans les conditions communes, pour deſcendre un peu de cette hauteur qu'une illuſtre naiſſance inſpire, & pour y prendre des ſentimens humains & naturels ; ce qu'on ne prend gueres à la Cour, où tout eſt fardé & plein de diſſimulation : qu'enſuite il ſe produisît de lui-même à la Cour, qu'il s'y fît des

connoiſſances, & qu'il tâchât de s'y faire eſtimer uniquement par ſon mérite. Je voulois qu'avec cela il fît une étude ſérieuſe de la Géographie & de l'Hiſtoire, me réſervant de travailler à lui former le goût & les ſentimens dans nos converſations, & par les lectures que nous ferions en commun. Il me témoigna quelque envie d'apprende l'Eſpagnol. Je lui dis que deux raiſons me portoient à le prier de n'y pas penſer; premiérement, que la Langue Françoiſe étoit fort commune à Madrid, & qu'il pouvoit par conſéquent ſe faire entendre ſans le ſecours de celle du Pays. En ſecond lieu, qu'ayant à voyager dans pluſieurs autres Royaumes, il étoit impoſſible qu'il pût apprendre la Langue de chaque Pays où nous paſſerions, mais que nous en

choisirions quelqu'une des plus utiles & des plus agréables, telles que l'Angloise & l'Italienne, & que je l'exhorterois à apporter tous ses soins pour les apprendre en perfection; ce qui seroit difficile, s'il entreprenoit de les sçavoir toutes. Il se laissa persuader par ces raisons. Nous réglâmes l'emploi de la journée. Il fut résolu que nous nous leverions tous les jours à six heures & demie; que nous étudierions en particulier jusqu'à huit heures; que nous prendrions ensuite le Chocolat; après quoi, le Marquis me répéteroit ce qu'il auroit appris de la Géographie & de l'Histoire. Le reste du tems, jusqu'à dix heures, devoit être employé à lire en commun quelque Livre de bon goût, sur lequel nous ferions nos réflexions, ou à nous entretenir

familiérement ſur quelque ſujet inſtructif. A dix heures, c'étoit le tems de nous faire habiller pour aller à la Meſſe; le dîner enſuite, & le reſte du jour pour la promenade, les viſites & le divertiſſement. Nous obſervâmes cet ordre avec une exactitude merveilleuſe, pendant trois mois de ſéjour à Madrid. J'eus une joie extrême, de voir le Marquis s'accoutumer ſi facilement à prendre une conduite unie & réglée.

Nous nous fîmes vêtir d'abord fort ſimplement, pour ſuivre le deſſein que j'avois de commencer nos connoiſſances par la Bourgeoiſie. Nous ſortions à pied, & ſans nous faire ſuivre de nos Laquais. Notre premiere viſite fut celle des rues & des édifices publics. Nous y employâmes trois ou quatre jours, ſans qu'il nous y

arrivât rien de remarquable. Mais lorſque nous eumes mis le pied dans les lieux d'aſſemblées, à peine pourrois-je ſuffire à rapporter les aventures agréables ou fâcheuſes, auxquelles nous fumes expoſés tous les jours. Tout le divertiſſement de Madrid conſiſte dans la promenade & dans la Comédie. Il y a deux Cours où l'on ſe promène, *el Prado nuevo, y el Prado viejo*. Celui qui eſt du côté de *Buen retiro*, eſt moins agréable & moins fréquenté que l'autre. C'eſt à celui-ci que nous allions ordinairement. La petite riviere de *Mançanares* coule dans la prairie, & l'on y voit pluſieurs fontaines jailliſſantes, qui ſervent de rafraîchiſſement dans les grandes chaleurs. Le premier jour que nous y parumes, nous en fumes quittes pour eſſuyer les compli-

mens de quelques Demoiſelles de moyenne vertu, & les invitations qu'elles nous firent de prendre le plaiſir de la promenade avec elles. Nous jugeâmes de leur deſſein par les ſignes dont elles accompagnoient leurs paroles; car elles ignoroient le François, & nous leur langage. Nous les quittâmes ſéchement, pour nous avancer vers la grande allée d'Ormes, qui étoit remplie d'une foule de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe.

Après avoir fait quelques tours, je dis au Marquis que je me repoſois ſur lui du ſoin de nous procurer quelques connoiſſances. Oh! ſi cela eſt, me répondit-il en riant, je vous réponds que cela ne tardera gueres. Voyons, lui dis-je. comment vous vous y prendrez. Il n'en fit point à deux fois: à

peine fumes-nous avancés vingt pas, qu'il ſe mit ſur un banc où quelques Eſpagnols étoient aſſis. Meſſieurs, leur dit-il, en les ſaluant d'un air libre, vous voulez bien que deux Etrangers prennent place auprès de vous, & qu'ils ayent l'honneur de ſe mêler à votre entretien. Les quatre Eſpagnols ſe leverent ſans répondre, nous firent une profonde révérence, & ſe remirent ſur le banc. Je crus d'abord qu'ils n'entendoient point notre Langue, & j'étois prêt à railler le Marquis de ſa précipitation. Mais après un moment de ſilence, l'un d'eux répondit en François, d'un ton grave, que nous leur faiſions beaucoup d'honneur, & que les François ne devoient pas ſe regarder comme étrangers en Eſpagne. Nous liâmes ainſi converſation.

Le Marquis leur fit cent questions, sur l'usage de quantité de choses qui se présentoient à nos yeux. Ils satisfirent à tout en peu de paroles, & sans rien fournir d'eux-mêmes à la conversation ; de sorte que nous demeurions tous en silence, lorsque les questions du Marquis cessoient. Enfin, se levant au bout d'un demi-quart d'heure, ils nous quitterent avec une nouvelle révérence. Voilà des gens bien sots, me dit le Marquis. Dites plutôt, lui répondis-je, que voilà des gens bien sages & bien civils ; & apprenez d'eux à n'être pas si ouvert que vous l'êtes avec le premier venu. Vous ne sçauriez vous plaindre d'eux : ils vous ont salué civilement, ils vous ont répondu quand vous les avez interrogés. Que vouliez-vous qu'ils fissent de plus ? Convenez d'ail-

leurs que vos queſtions avoient un air badin, qui peut déplaire à des perſonnes graves. Ce n'eſt pas que je condamne l'enjouement des manieres; mais la ſageſſe demande qu'il ne ſoit employé qu'à propos. Vous connoiſſiez la gravité Eſpagnole, du moins de réputation; ainſi vous deviez juger que la bienſéance ne vous permettoit pas de prendre d'abord avec eux le ton riant & des manieres badines. Mais, reprit ingénieuſement le Marquis, ils connoiſſoient auſſi les François; la bienſéance devoit donc les empêcher de prendre avec moi des manieres ſi graves. Je lui répondis qu'ils avoient ſur nous l'avantage d'être dans leur Pays, & quelques-uns d'entr'eux celui d'être beaucoup plus âgés que nous: ſans compter que les ayant abor-

dés assez brusquement, & sans en être connus, nous leur devions quelque déférence. Comme nous en étions là, nous fumes surpris de voir revenir nos quatre Espagnols, qui reprirent sur le banc la place qu'ils avoient quittée. L'un d'eux nous dit: Nous sommes fort heureux de vous retrouver. Je lui répondis, que leur retour nous faisoit plaisir, & qu'on revoyoit toujours volontiers d'aussi honnêtes gens qu'ils se paroissoient. Je suis ravi, reprit le même, que vous ayez cette opinion de nous. Comme vous ignorez encore nos coutumes, je craignois que vous n'eussiez interprété mal notre départ précipité. C'est l'usage ici, quand on vient au Prado, de se promener, & de s'asseoir successivement, pour tirer plus de fruit de la pro-

menade, en mélant l'action & le repos. Nous recommençâmes ainsi notre entretien jusqu'à l'heure du souper, & nous quittâmes nos Espagnols, sans prévoir l'occasion que nous aurions bientôt de les rejoindre.

Nous nous mimes à table en arrivant chez nous. J'invitai notre Hôte à nous tenir compagnie, comme je faisois quelquefois; nous lui racontâmes ce qui nous étoit arrivé au Prado, & nous lui dimes le nom d'un des quatre Espagnols, tel que nous l'avions entendu prononcer plusieurs fois par les autres. La rencontre est plaisante, nous dit Dom Porterra; le Segnore Alonzo Riquez, dont vous parlez, est le propre frere de mon Epouse. C'est un Avocat au Conseil des Indes, qui a du mérite & de la réputa-

tion. Vous ne ſerez pas fâché de le connoître plus particulierement, & c'eſt un honneur que je veux lui procurer en vous menant chez lui. Nous y conſentimes pour le lendemain. Avant que de le voir, continua Dom Porterra, il faut que je vous amuſe un moment par le récit d'une aventure fort extraordinaire qui a fait ſa fortune; car il eſt riche, & c'eſt moins par intérêt que par inclination, qu'il exerce la profeſſion d'Avocat. Alonſo Riquez eſt Portugais d'origine. Son Pere, qui étoit Intendant de la Maiſon du Comte de Fonterea, ſuivit ce Seigneur lorſqu'il vint s'établir en Eſpagne. Il trouva à propos d'y prendre lui-même un établiſſement, après avoir perdu ſon Maître; & ſe voyant à ſon aiſe par la libéralité du Comte, il penſa à ſe pour-

voir de quelque emploi, qui pût lui donner un rang & un titre à Madrid. L'occasion s'en présenta bientôt ; mais il eut à surmonter tant de concurrens, qui avoient les mêmes vues que lui, qu'il ne put l'emporter sur eux sans se faire des ennemis considérables. L'amour de la vengeance regne en Espagne comme en Italie. Un des Ennemis de Francisco Riquez (tel étoit le nom du Pere d'Alonso) employa tous les moyens imaginables pour le ruiner de crédit, & de réputation. Francisco se soutint heureusement, mais il usa peut-être avec un peu trop de fierté de ses avantages, & poussa trop loin un Ennemi qu'il avoit fait plier ; de sorte que celui-ci, ne consultant plus que la rage & le désespoir, prit le parti de se venger par un assassinat. Le mal-

heureux Francisco fut tué le soir, comme il entroit seul dans sa maison. Son Meurtrier évita le châtiment par la fuite; mais tous ses biens furent confisqués, à la réserve d'un fonds médiocre que la Justice assigna pour la nourriture & l'éducation de sa fille unique, qui n'avoit que douze ou quinze mois, & qui fut mise peu après dans un Couvent: elle s'appelloit Donna Maria. Francisco Riquez laissoit de son côté deux enfans, que sa Femme avoit eu d'une même couche, & qui étoient encore à la mammelle. L'un est Alonso, & l'autre mon épouse. Leur Mere les fit élever soigneusement. J'épousai la fille lorsqu'elle eut atteint sa seiziéme année. Alonso, qui perdit en même-tems sa Mere, vint demeurer chez moi; & son inclination le

portant au Barreau, il s'y appliquoit tranquillement à l'étude du Droit. Ses talens naturels, aidés d'une continuelle application, le firent connoître si avantageusement, qu'avant sa vingtiéme année il se vit chargé de plusieurs causes considérables, dont le succès augmenta encore sa réputation. La Supérieure d'une Maison Religieuse lui remit une affaire importante, qui demandoit tous ses soins. Il fut obligé de l'aller voir souvent, pour en tirer les lumieres nécessaires; & comme il est d'un caractere fort honnête, il fit connoissance avec la plûpart des Religieuses & des Pensionnaires. C'étoit justement dans cette Maison que Donna Maria, la fille du Meurtrier de son Pere, étoit renfermée. Il la vit; il la trouva belle sans la connoître, &

ſon cœur s'accoutuma à l'aimer, avant qu'il pût ſçavoir qu'il étoit obligé de la hair. Il me parla d'elle un jour, comme d'un objet dont il étoit charmé. La connoiſſant encore moins que lui, je ne fis pas difficulté de lui répondre, que puiſqu'il étoit tems qu'il pensât au mariage, il ne pouvoit mieux faire que d'épouſer une Perſonne qu'il trouvoit ſi fort à ſon gré; qu'il falloit s'informer qui étoit cette fille, voir ſes Parens, & l'obtenir d'eux; que c'étoit un préjugé avantageux pour elle, d'avoir toujours été élevée dans une Maiſon Religieuſe. Il me parut fort ſatisfait de l'approbation que je donnois à ſon amour, & il me pria de m'informer moi-même de tout ce qui regardoit ſa Maîtreſſe. Je ne tardai gueres à l'être parfaitement.

Deux jours après, je fus en état d'en parler à Alonſo, & je lui découvris naturellement ce que j'avois appris, ne doutant point que cette connoiſſance ne le fît changer tout d'un coup de ſentiment. Je me trompois. Il étoit trop enflammé, pour pouvoir ſe dégager ſans peine. Vous me mettez le poignard dans le cœur, me dit-il en pâliſſant; il faut que je meure, ſi Donna Maria n'eſt point mon Epouſe. Ecoutez, lui répondis-je; c'eſt à vous d'examiner ſi l'honneur vous permet d'épouſer la fille d'un aſſaſſin, & ce qui eſt encore pis, de l'aſſaſſin de votre Pere. Voyez, conſultez-vous. D'ailleurs cette fille eſt ſans biens; vous n'êtes pas aſſez riche pour faire la fortune d'un autre: tout cela mérite bien que vous vous faſſiez un peu de violence, pour

renoncer à une affection où vous trouveriez si peu d'honneur & d'avantage. Alonso ne répondoit rien. Etes-vous aimé ? repris-je; avez-vous déja quelque engagement avec votre Maîtresse ? Il me dit qu'il avoit eu occasion de l'entretenir plusieurs fois, & qu'il croyoit n'en être pas hai. Si vous êtes sûr de son cœur, répartis-je, & que vous ne puissiez vous résoudre à lui ôter le vôtre, je vous conseille de l'engager à quitter son Couvent, & de l'entretenir en secret sur le pied d'une simple Maîtresse ; vous satisferez ainsi tout à la fois votre amour & votre réputation. Ah ! que me dites-vous ? répliqua-t-il ; elle est trop sage pour y consentir, & c'est sa sagesse même qui m'attache à elle, autant que sa beauté. Contentez-vous donc, lui dis-je ; car je vois

bien que vous y êtes résolu, & que mes conseils sont inutiles. Je me levai pour me retirer. Alonso me retint, & après quelques momens de réflexion : Sçavez-vous, me dit-il, à quoi je pense, & le parti que je veux prendre? J'épouserai Donna Maria, & je me retirerai avec elle en Portugal. Mon Pere en étoit; j'y trouverai tous mes Parens, qui ne connoîtront point mon Epouse, & je sauverai ainsi mon honheur & ma passion.

J'aurois perdu mes peines à combattre ce nouveau projet. Je quittai Alonso, en lui promettant tous les secours qu'il pouvoit attendre de mon amitié. Il me fit souvenir, quinze jours après, de ma promesse, & me pressa de lui rendre un service dangereux. Donna Maria avoit consenti à

l'épouſer & à le ſuivre en Portugal. Il l'avoit fait ſortir du Couvent; & en attendant qu'il eût mis quelque arrangement dans ſes affaires, il lui avoit fait prendre un Appartement dans la Ville, avec une Femme de chambre qu'il lui avoit donnée de ſa main. Il alloit paſſer chez elle une partie du jour, & il employoit le reſte à prendre des meſures pour ſon départ. Un matin qu'il ſortoit de chez moi pour s'y rendre à l'ordinaire, la Femme de chambre, qui ſçavoit notre demeure, vint lui donner un avis ſecret, qui le jetta dans un déſeſpoir extrême. Il rentra dans ſa chambre, avec un air furieux; & s'étant jetté ſur ſon lit, il y paſſa pluſieurs heures dans une violente agitation. J'entendis quelques paroles, qu'il laiſſoit échapper; je jugeai qu'il avoit beſoin

besoin d'être consolé, & m'étant présenté à lui, je lui demandai la cause de son chagrin. Si vous m'aimez, me dit-il d'un air troublé, laissez-moi mourir; mais aidez-moi auparavant à me venger. Je suis trahi. Donna Maria est une perfide, à qui je veux arracher la vie de mes propres mains, après avoir massacré, à ses yeux, le nouvel Amant qu'elle me préfére. Ensuite il me raconta que depuis deux jours, Donna Maria recevoit le soir dans sa chambre un Inconnu, avec lequel elle passoit une partie de la nuit sans témoins: que la Femme de chambre avoit ordre, pendant ce tems-là, de veiller à la porte, pour l'écarter lui-même & tous ceux qui se présenteroient; que celle-ci, en lui donnant avis de tout, l'avoit assuré que son Rival devoit

encore ſe trouver au rendez-vous le même jour, mais que ce ſeroit le dernier de ſa vie, puiſqu'il étoit réſolu de la lui ôter, & de percer enſuite le cœur de ſon indigne Maîtreſſe. Il ajouta mille choſes, telles que la rage les inſpire; & lorſqu'il fut las de crier & de ſe plaindre, il finit, en me priant de lui prêter mon ſecours pour aſſurer ſa vengeance. Elle me parut ſi juſte, que je lui donnai parole de l'accompagner. Nous nous munimes tous deux d'une bonne épée, & chacun d'un piſtolet. Le ſoir vint: nous allâmes nous poſter dans une allée, qui étoit à deux pas de la maiſon de Donna Maria. Le Galant ne tarda point à paroître. Je voulois l'attaquer avant qu'il fût entré dans la maiſon. Alonſo m'arrêta... Il faut, me dit-il, que la

ſcène ſe paſſe aux yeux de l'Infidelle. Je ſuis convenu avec la Femme de chambre, qu'elle m'ouvriroit la porte, lorſque les deux victimes que je veux immoler ſeront enſemble. Nous n'attendimes qu'un moment; la porte nous fut ouverte, & l'ayant fermée après nous, Alonſo me fit demeurer dans l'antichambre. Pour lui, mettant l'épée à la main, il entra bruſquement, & ſe fit voir à Donna Maria dans un état terrible. Elle jetta un grand cri à cette vue; & comme il alloit percer celui qu'il prenoit pour ſon Rival, elle lui dit en ſe jettant ſur ſon bras: Ah! cher Alonſo, qu'allez-vous faire? c'eſt mon Pere à qui vous ôtez la vie. Le ſecours ne put être aſſez prompt pour empêcher l'épée de pénétrer. Alonſo la retira toute ſan-

glante, & ſe jetta ſur un fauteuil. J'entrai dans cet inſtant. Je les trouvai tous trois, dans la ſituation la plus touchante. Donna Maria étoit à genoux, entre ſon Pere & ſon Amant, & tenoit à chacun une de leurs mains; le Pere (car c'étoit effectivement lui-même) nageoit dans un ruiſſeau de ſang, & ſembloit prêt d'expirer. Pour Alonſo, il étoit comme immobile ſur ſa chaiſe. Son épée étoit tombée à ſes pieds, & ſes yeux rouloient au hazard, comme ceux d'une homme qui eſt abſolument hors de ſoi. Je le fis ſortir de ce tranſport en le pouſſant rudement, & je lui repréſentai que l'état où étoient les choſes méritoit quelque attention. Eh! mon cher Porterra, me dit-il, en ſe levant, ſuis-je capable de prendre une réſolu-

tion, dans le trouble horrible où je suis? Voilà ma Maîtresse, voilà le Meurtrier de mon Pere. En ai-je trop fait? En ai-je fait assez? & de quelque maniere que puisse tourner cette aventure, ne suis-je pas le plus malheureux de tous les hommes? Il se jetta sur un lit, sans attendre ma réponse, & il poussoit mille soupirs, en homme désespéré. Pendant ce tems-là, Donna Maria, aidée de sa Femme de chambre, avoit arrêté le sang de son Pere & lui avoit rappellé la connoissance. Ce pauvre homme sentit bien néanmoins que sa fin étoit proche. Il me pria d'engager Alonso à s'approcher de lui. J'en vins à bout, avec assez de peine. Je meurs, lui dit-il. Vous êtes vengé, Seigneur Alonso. Mon exemple sera une nouvelle preuve, que le Ciel ne laisse

jamais le crime impuni. Après m'avoir persécuté par des remords qui durent depuis vingt ans, il me ramene à Madrid, pour y périr de la main d'un homme, dont j'ai tué le Pere injustement. Je vous pardonne ma mort. Quelque raison que vous puissiez avoir de la souhaiter, je sçais qu'aimant ma fille vous ne me l'auriez pas donnée, si vous m'eussiez connu. Pardonnez-moi aussi celle de votre Pere, & je mourrai content. Il est tems que nos haines finissent. Vous jugerez de la sincérité de ma réconciliation, par ce que je vais faire pour vous. Depuis que j'ai quitté Madrid, j'ai fait le voyage des Indes, & je m'y suis enrichi par le commerce : s'il est vrai, comme ma fille me l'a dit, que vous l'aimez, & qu'elle vous a donné sa foi, unissez-vous

avec elle, & jouiſſez enſemble de tous les biens que j'ai acquis; je ne deſire plus qu'autant de vie qu'il m'en faut pour vous les aſſurer. Approchez, ajoûta-t-il, embraſſez-moi ſans horreur. On n'eſt point Ennemis, quand on ne ſe hait point; & vous ne devez plus me haïr après m'avoir puni.

J'attendois avec inquiétude, continua donc Porterra, quelle ſeroit la réponſe d'Alonſo. Ses regards paroiſſoient encore incertains; mais les ayant laiſſé tomber ſur ſa Maîtreſſe & ayant rencontré les ſiens, je ne doutai plus que ſon cœur ne ſe laiſsât vaincre. Il alloit répondre favorablement, lorſqu'un bruit ſoudain nous obligea de tourner la tête vers la porte de la chambre. Nous vîmes entrer une douzaine d'Alguaſils, armés juſques aux dents,

TAYLOR INST. OXFORD

qui se saisirent de nous sans résistance, dans l'étonnement où leur apparition nous avoit mis. Ils commencerent par nous désarmer; & voyant les traces du sang, qui avoit coulé de la blessure du Pere de Donna Maria, ils nous conduisirent tous, sans autre examen, dans la prison publique. Ils eurent même l'inhumanité d'y traîner le Blessé, en le soutenant par dessous les bras. Nous jugeâmes que les Voisins, ayant entendu le bruit qui s'étoit fait chez Donna Maria, en avoient averti la Garde de la Ville. On nous laissa vingt-quatre heures dans une même chambre de la prison, sans pouvoir obtenir de parler à personne, si ce n'est à ceux qui nous apporterent à manger. Nous tinmes conseil, entre nous, sur le parti que nous devions prendre

dans une si triste conjoncture. Alonso nous instruisit de la maniere dont nous pourrions répondre à l'interrogation. Il fallut la subir le lendemain, & nous nous accordâmes à déposer que le malheur arrivé chez Donna Maria étoit un effet de jalousie ; crime qui se remet facilement en Espagne. L'Officier, qui nous interrogeoit, parut content de nos réponses ; ce qui nous fit espérer que notre affaire tourneroit heureusement. Mais vers la fin du jour, la blessure du Pere de Donna Maria, que les Chirurgiens avoient vue trop tard, empira de telle sorte que nous craignimes beaucoup pour sa vie. Il sentit lui-même le péril, & dans l'appréhension d'être surpris par la mort, il demanda de l'encre & du papier, pour confirmer par écrit le pardon de

ſa mort, qu'il avoit accordé à Alonſo, & la donation qu'il lui avoit faite de tous ſes biens. Il y apporta toute l'exactitude poſſible, en marquant non-ſeulement dans les mains de qui il avoit dépoſé ſes richeſſes; mais de quelle nature elles étoient & en quel nombre. Alonſo fut extrêmement attendri de cette attention, & ne put s'empêcher de verſer des larmes en perdant ce bon homme, qui mourut deux jours après. Cependant cette mort rendit notre affaire plus mauvaiſe. Nous fumes ſéparés preſqu'auſſitôt, & renfermés plus étroitement. Alonſo, qui avoit l'uſage du Barreau, en ſentit les conſéquences; il prit le ſeul parti qui pouvoit nous empêcher de périr. Son mérite l'avoit fait connoître & eſtimer de quantité de perſonnes de diſ-

tinction, & sur-tout du Duc d'Offonne, qui le considéroit particulierement. Il prit la liberté de lui écrire, & de le supplier très-respectueusement de le venir voir dans sa prison. Le Duc y vint par amitié. Alonso lui découvrit toute son histoire, non-seulement dans les dernieres circonstances, mais en commençant depuis le meurtre de son Pere jusqu'à la mort de l'Assassin. Il le conjura d'en faire un rapport fidele au Roi, persuadé que ce Prince dont la bonté est connue de toute l'Espagne, trouveroit des motifs de miséricorde dans une aventure si singuliere & si touchante. Le succès répondit à l'espérance. Le Duc d'Offonne prit notre défense avec zele. Philippe V fut touché de ses raisons, il ordonna qu'on nous mît en liberté; & lorsque

nous eumes l'honneur de nous préſenter à lui pour le remercier, il approuva la donation du Pere de Donna Maria, & ſouhaita toute ſorte de proſpérités à Alonſon dans ſon mariage.

Dom Porterra ayant fini ſon récit, nous lui marquâmes beaucoup d'impatience de voir Alonſo Riquez & Donna Maria ſon Epouſe. Le reſte du ſouper ſe paſſa dans cet entretien. Je demandai au Marquis, en me retirant, s'il n'étoit pas touché de ce qu'il avoit entendu. Il me répondit qu'il avoit écouté cette hiſtoire avec plaiſir; mais que ce qui l'avoit frappé davantage étoit le caractere du Pere de Donna Maria, qui devenoit tout d'un coup le plus généreux homme du monde, après avoir été capable d'un lâche aſſaſſinat. Cette

réflexion du Marquis me plut beaucoup, parce que je la trouvai judicieuſe. Je lui dis qu'il ne s'étonneroit point de cette contrariété, lorſqu'il connoîtroit mieux le cœur humain. Notre cœur, ajoûtai-je, eſt une eſpece de théâtre, où toutes les paſſions repréſentent tour à tour. Il ne demeure jamais indifférent entre le bien & le mal, parce qu'il eſt de ſa nature de former toujours des deſirs ; il eſt ſollicité différemment ſelon la différence des objets, & il aime à ſe laiſſer entraîner par ce qui le flatte plus. Ainſi l'homme, qui s'accoutume à céder ſans réſiſtance aux premieres impreſſions, eſt capable ſucceſſivement de l'excès du mal & du bien, à proportion de la peine ou du plaiſir qu'il trouve à ſe ſatisfaire. Le ſeul remede

eſt de ſe former des principes ſolides de vérité & de ſageſſe, qui puiſſent régler, dans l'occaſion, les penchans indélibérés du cœur. C'eſt-là préciſément en quoi la probité conſiſte. Défiez-vous d'un honnête homme qui l'eſt ſans principes & ſans réflexions. Il eſt lui-même, tôt ou tard, la dupe de ſon propre cœur.

Nous nous entretinmes encore long-temsde l'aventure d'Alonſo; & voyant que cette hiſtoire avoit plu au Marquis, je l'engageai à la mettre par écrit, pour l'accoutumer à ſe ſervir facilement de ſa plume. Je lui fis remarquer que c'eſt un défaut commun parmi les perſonnes de condition, de ne pouvoir arranger deux mots ſur le papier. Quand il ſeroit pardonnable, lui dis-je, d'ignorer les ſciences, il ne ſçauroit l'être

de négliger ce qui eſt néceſſaire pour ſe faire entendre, dans les beſoins les plus communs de la vie. La néceſſité d'écrire revient preſque auſſi ſouvent que celle de parler. On a du moins des lettres à faire ; & l'on ne penſe point que ſi c'eſt avec un homme d'eſprit qu'on eſt en commerce, ſa premiere attention tombe ſur le ſtyle, & qu'il en rit malignement, s'il le trouve groſſier & mal conſtruit. Ajoûtez à cela que c'eſt une occupation très-douce, de s'entretenir ſoi-même en écrivant ſes penſées. La ſolitude la plus profonde n'eſt jamais ennuyeuſe, pour une perſonne qui ſçait lire & écrire avec goût.

Le Marquis n'oublia pas, le lendemain après dîner, que nous devions aller chez Alonſo Riquez. Dom Porterra nous y con-

duisit. Alonso nous reconnut, & sut surpris de nous voir avec son frere. Nous lui apprimes que nous demeurions chez lui, & nous lui marquâmes de la joie de cette heureuse rencontre. Il en parut aussi satisfait que nous. La conversation devint fort agréable; & l'ayant fait tomber insensiblement sur l'aventure de son mariage, Dom Porterra en prit occasion de le prier de nous faire connoître son Epouse. Il la fit appeller au même moment. Nous la trouvames digne de ce qu'il avoit fait pour elle. Mais comme elle n'entendoit pas notre Langue, nous ne pumes juger de son esprit; elle se retira après avoir demeuré quelques momens avec nous. Alonso nous invita à souper. Nous lui promimes de revenir chez lui, après la Comédie, que le Mar-

quis souhaitoit impatiemment de voir. Dom Porterra fut encore notre Guide. On représenta une Piéce de Lope de Vega, que nous n'entendimes point. J'étois seulement attentif aux mouvemens des Acteurs, & je jugeai par leurs agitations que la piéce devoit être pleine de sentimens. Pendant que j'avois les yeux attachés sur le théâtre, le Marquis s'occupoit à considérer les Spectateurs. Il avoit le visage tourné vers l'Amphithéâtre, où toutes les Dames étoient rassemblées, sans être accompagnées d'un seul homme. Elles eurent tout le tems de le remarquer, & ce fut apparemment ce qui lui attira en sortant quelques galanteries. Deux jeunes filles, fort jolies & des mieux mises, lui proposerent d'aller faire une promenade au Prado; il les

remercia fort civilement. Elles, ſans ſe rebuter, le prirent par la main pour l'y conduire, & peut-être ſe feroit-il laiſſé entraîner s'il eût été ſeul; mais nous priâmes les deux Demoiſelles de le laiſſer libre.

Un moment après, nous vimes une vieille Femme s'approcher doucement de lui; elle étoit couverte d'une longue mante: *Signor Cavallero*, lui dit-elle en Eſpagnol, vous êtes un aimable jeune homme, qui méritez une jolie Maîtreſſe; je vous en offre une qui n'a que ſeize ans, & qui n'eſt point encore ſortie de mes mains. Suivez-moi, je vais faire votre bonheur. Le Marquis répondit qu'il ne ſçavoit point l'Eſpagnol, & continua de marcher avec nous. Tandis que Dom Porterra lui expliquoit en riant le

discours de la Vieille, nous la vîmes revenir, avec un billet qu'elle présenta au Marquis. C'étoit son adresse, & l'âge de la jeune fille qu'elle lui avoit proposée. Nous fîmes la guerre au Marquis sur ces deux aventures, dont il paroissoit peu touché; & nous nous rendîmes chez le Signor Alonso, où nous trouvâmes grosse compagnie qui nous attendoit.

Il avoit invité les trois Espagnols, avec lesquels nous l'avions rencontré la veille au Prado, croyant nous faire plaisir de nous mettre avec des personnes de connoissance. Il s'y en trouva deux autres, qui nous étoient inconnus; de sorte que nous étions neuf à table. Le repas fut servi proprement. Il commença avec une gravité, qui me fit craindre de m'y ennuyer beaucoup; mais

peu à peu le front de nos Espagnols se dérida, & l'on ne pensa plus qu'à rire. Il y avoit, dans cette assemblée, deux Marchands, dont l'un étoit revenu nouvellement du Pérou ; un homme sans emploi, qui vivoit de son bien ; un jeune Cavalier, qui faisoit profession de bel esprit, & un Procureur du Conseil des Indes, où Alonso Riquez étoit Avocat. Je me sers des noms qui sont en usage en France, pour ne pas hérisser ma narration des termes Espagnols.

C'étoit une Bourgeoise renforcée, qui sans avoir les manieres fines de la Cour, ne manquoit, ni d'esprit, ni d'usage du monde. Le Cavalier, bel esprit, domina long-tems par sa facilité à s'exprimer, & par une abondance de traits agréables, dont il sembloit

qu'il eût fait provision, tant il les débitoit rapidement. Il parla de Poësie; il porta son jugement sur la plûpart de nos meilleurs Auteurs, soit qu'il les eût lus, soit qu'il répétât ce qu'il avoit entendu dire à d'autres. Corneille & Saint-Evremont attirerent toutes ses louanges. Crébillon fut nommé aussi avec éloge, & l'Espagnol prenoit plaisir à nous en réciter de grands lambeaux. Je conviens, lui dis-je, que ces trois Auteurs sont d'un grand prix, en y mettant néanmoins quelque différence; mais vous ne nous parlez point de Racine, de Moliere, de Boileau, & de quantité d'autres, dont la France se fait pour le moins autant d'honneur que de ceux que vous avez nommés. Boileau, me répondit-il, est sec & pédant, à force de vouloir être

châtié. Racine eſt un *pleureux*, qui n'eſt propre qu'à attendrir des femmes & à amollir les hommes, ſans inſpirer le moindre ſentiment de vertu. Moliere a de l'eſprit & peint fort bien le ridicule des mœurs, mais il doit ſes plus beaux traits à notre Eſpagne. Son Tartuffe, ſon Ecole des Femmes, ſon Feſtin de Pierre, ſon Miſantrope même, qui paſſe chez vous pour original, ſont pillés de notre Lope de Vega. Le Cavallero, qui avoit un flux intariſſable de langue, fit enſuite une excurſion ſur Rouſſeau, qu'il traita de Prince Lyrique; ſur Houdart de la Motte, à qui il prétendit que ſon ſiécle ne rendoit pas toute la juſtice qu'il devoit attendre de la poſtérité; ſur Fontenelle dont il admira la délicateſſe; heureux néanmoins, ajoûta-t-il, ſi à for-

ce de rafiner il ne ſe précipitoit pas quelquefois dans le galimathias qu'on reproche à nos Eſpagnols; ce qui feroit douter de la ſolidité de ſon jugement, ſi l'on n'en avoit d'autres preuves dans les Ouvrages de Philoſophie & de Mathématique qu'il compoſe tous les jours. J'avoue que je fus ſurpris d'entendre un Eſpagnol déclamer contre le galimathias. Mais ſur ce pied là, repris-je, vous devez eſtimer nos Prédicateurs beaucoup plus que ceux du Païs où vous êtes né. Sans comparaiſon, me dit-il. Je regarde les nôtres comme des enfans, qui ſans ſçavoir ce que c'eſt que raiſonner, croyent que l'éloquence conſiſte à coudre de pompeuſes phraſes l'une au bout de l'autre, & qui s'imaginent avoir atteint au ſublime, lorſqu'ils ont

produit une penſée monſtrueuſe. Nul ordre, nul goût, nulle invention réglée. Un ſeul Sermon de Bourdaloue, ou de Fléchier, vaut mieux à mon gré que toutes les productions de nos Prédicateurs d'Eſpagne. En faveur d'un aveu ſi ſincere & ſi raiſonnable, je paſſai au Cavallero le mal qu'il avoit dit de Racine, quoiqu'il ſoit celui de nos Poëtes pour lequel j'ai toujours eu le plus de goût. Je m'apperçus que les autres Convives, qui n'avoient nulle teinture des Lettres, écoutoient nos ſçavans Diſcours avec langueur. Je réveillai le plaiſir de la table, en rendant la converſation général. Je demandai, au Marchand qui revenoit du Pérou, des nouvelles de Lima, & comment il avoit pu ſe réſoudre à quitter un ſi beau Païs. Je fis de

pareilles questions aux autres, sur la profession qu'ils exerçoient, & nous passâmes ainsi une partie de la nuit avec une satisfaction réciproque. Dans le tems que j'étois le plus occupé du récit d'une histoire intéressante, qu'Alonso Riquez me racontoit, le Marquis sortit de la Salle avec Dom Porterra. Je le crus pressé de quelque besoin. Une heure & deux heures se passerent sans que je le visse reparoître; cette absence commença à me donner de l'inquiétude. Cependant, comme il étoit accompagné de Dom Porterra, je me contentai de demander à Alonso ce qu'ils étoient devenus. Il me dit qu'il n'en sçavoit rien; mais que je devois être sans crainte, puisque le Marquis étoit avec son Frere. Nous continuâmes encore de nous entretenir, pendant

quelque tems. La nuit s'avançoit. Enfin, alarmé de ne pas voir le Marquis revenir, je pris congé d'Alonſo pour retourner à notre logement. Je n'y trouvai, ni le Marquis, ni Dom Porterra. J'étois dans un véritable chagrin, lorſque je les entendis monter à notre Appartement vers le point du jour. Dom Porterra n'y entra point, croyant que j'étois au lit. Je m'étois couché effectivement, au premier bruit qui m'avoit aſſuré de leur retour. Le Marquis paſſa doucement dans ma chambre, pour ſe rendre à la ſienne; je feignis de ne le pas entendre. Il s'informa de ſon Valet de chambre, qui le deshabilloit, ſi je n'étois pas fâché de ſon abſence; & ayant appris que j'étois fort en colere, il ſe hâta de ſe coucher ſans faire le moindre bruit.

Le lendemain, je me levai assez tard. J'appellai tout haut le Valet de chambre du Marquis, & je lui demandai si son Maître étoit revenu. Cela est fort joli, ajoûtai-je, de me quitter pendant trois heures, pour aller courir les rues de Madrid. Voilà de belles marques de la considération que M. le Marquis a pour moi. J'étois assuré qu'il m'entendoit. Il se leva sur le champ, & vint me demander pardon en m'embrassant, & en m'appellant son cher Papa. C'étoit le nom qu'il me donnoit, lorsqu'il vouloit me caresser, avec ses manieres badines, qui avoient dans le fond quelque chose de charmant. Je lui dis d'un ton sérieux, & sans le regarder: Je vous ai assurément beaucoup d'obligation, Monsieur, de m'avoir jetté dans une inquiétude mor-

telle, en allant paſſer la nuit je ne ſçais où. Eh! depuis quand ſommes-nous donc convenus que nous irions ainſi chacun de notre côté, ſans en donner avis à perſonne? Voudrez-vous bien me dire, du moins, ce que vous avez fait ſi long-tems avec Dom Porterra? Il me répondit qu'il alloit me découvrir tout, ſi je voulois lui pardonner. Achevez, lui disje; je ſçaurai ſi vous êtes ſincere. Il me raconta qu'étant à ſouper chez Alonſo Riquez, il avoit trouvé dans ſa poche, en prenant ſon mouchoir, le billet qu'il avoit reçu de la Vieille dans la rue de la Comédie; qu'il l'avoit montré ſecrettement à Dom Porterra, & que le vin d'Eſpagne l'ayant mis d'aſſez bonne humeur, il lui avoit propoſé d'aller s'inſtruire, par leurs propres yeux, ſi la pe-

tite Espagnole de seize ans étoit jolie ; que Dom Porterra y avoit consenti, & qu'ils y étoient allés ensemble.

Ce début de narration me fit peur. Hé bien, lui dis-je, qu'avez-vous fait là ? Nous y avons ri, reprit le Marquis, & bû d'excellentes liqueurs. La jeune fille m'a assuré, que si je l'aimois de bonne foi, je trouverois en elle la plus fidelle Maîtresse du monde. Elle m'a fait promettre que je retournerois chez elle aujourd'hui, & que je la verrois ensuite réguliérement. Je lui ai promis tout ce qu'elle a voulu ; mais je suis si dégoûté de ses manieres, & des deux doigts de rouge & de blanc qui lui cachent le visage, que je ne sens pas la moindre tentation de la revoir. Et Dom Porterra, lui dis-je, que faisoit-il ? il bûvoit,

répondit le Marquis, & m'écorchoit les oreilles avec une guitarre. Je vous jure, mon cher Papa, ajoûta-t-il en m'embrassant, que nous n'avons fait rien de plus. N'êtes-vous pas content de moi à présent? Je le suis assez de votre sincérité, répondis-je; & j'espére qu'il ne vous arrivera plus, surtout la nuit, de vous écarter sans m'en avertir. Vous sçavez que je ne suis point d'humeur à vous gêner, & que la sagesse que je demande de vous n'est point une sagesse austere & ennemie des plaisirs; mais il faut, comme vous en êtes convenu plus d'une fois, qu'elle s'accorde du moins avec l'honneur & la religion. Il ne vous seroit pas glorieux, qu'on sçût que vous avez passé deux heures dans je ne sçais quel lieu, & que vous eussiez

conçu la moindre inclination pour une femme du caractere de celle que vous avez vûe. Ces sortes de divertissemens méritent toute l'horreur d'un honnête homme; & quoiqu'il n'y ait que la Religion qui les punisse, l'honneur les interdit aussi séverement qu'elle.

Je laissai le Marquis s'habiller, & je fis inviter Dom Porterra à venir prendre le Chocolat avec moi. Je lui fis une verte reprimande, de la liberté qu'il s'étoit donnée de servir de conducteur au Marquis. Si je n'étois d'ailleurs, lui dis-je, aussi content que je le suis de vos manieres, je quitterois sur le champ votre maison. Il s'excusa, sur ce qu'il n'avoit pu résister aux sollicitations du jeune homme. Sans compter, ajoûta-t-il, que les

Courtiſannes ne ſont pas tout-à-fait telles, à Madrid, que vous pourriez vous l'imaginer. Ce n'eſt pas la débauche groſſiere qui les méne; au contraire, elles font acheter chérement leurs faveurs, & nous avons des exemples de quantité de perſonnes, qui ſe ſont ruinées pour elles, ſans en avoir pu rien obtenir. Elles veulent de la tendreſſe & de la paſſion; & comme elles en ſçavent tous les rafinemens, elles ſe plaiſent à faire paſſer leurs Amans par tous les degrés de l'amour. Quoi qu'il en ſoit, répliquai-je, je ne puis approuver ce qui eſt arrivé; & je vous prie de ne jamais rien inſpirer de ſemblable au Marquis.

Dom Porterra reçut ſi bien mes avis, que cela ne l'empêcha point de nous propoſer, deux jours

après, d'aller ensemble à Buen-retiro, qui est une Maison Royale près de Madrid. Il en connoissoit particulierement le Gouverneur, ou pour parler plus juste, le Concierge; car c'étoit un homme du commun. Il nous fit un accueil très-honnête. Son nom étoit Inigo. Je ne sçais par quel hazard il avoit épousé une Françoise, qui s'empressa de nous venir saluer avec ses deux filles, lorsqu'elle sçut que nous étions François comme elle. J'avois recommandé à Dom Porterra de ne pas faire connoître qui nous étions; & n'ayant mené, ni Laquais, ni Equipage, nous passâmes pour des personnes d'une naissance ordinaire. Le Seigneur Inigo, sa Femme, & ses filles, nous forcerent par leurs manieres pleines d'amitié à passer la nuit au Châ-

teau : ils avoient la diſpoſition des chambres, & pouvoient nous faire trouver facilement des lits. Je ne ſçais ſi je dois raconter ce qui m'arriva la nuit, parce que nous ſommes dans un ſiécle délicat, où l'on ne croit pas les choſes extraordinaires ; mais, comme j'écris ſans intérêt, je me ſatisferai du moins moi-même, en rapportant fidélement la vérité. J'étois couché dans une grande Salle, dont la tapiſſerie repréſentoit quelques anciens Rois de Caſtille. Je les conſidérai curieuſement, avant que de me mettre au lit ; & je m'endormis en faiſant réflexion ſur la caducité des grandeurs humaines, dont il reſte à peine de ſimples traces au bout de quelques ſiécles. Ils ne ſubſiſtent donc plus que dans une tapiſſerie, diſois-je, ces Rois qui ont fait trem-

bler tant de Peuples ; & je ſuis aujourd'hui quelque choſe de plus grand qu'eux, moi qui exiſte du moins, tandis qu'ils ne ſont plus. Mais à quel oubli dois-je m'attendre à mon tour dans un ſiécle ou deux, puiſque tant de grands Monarques, tant de Rois riches & puiſſans n'ont pu s'en garantir ? Le ſommeil me prit dans ces idées. Bien-tôt après, je crus voir les perſonnages de la tapiſſerie ſe détacher d'eux-mêmes, & s'approcher de mon lit : Ils ouvrirent mes rideaux, pour me faire appercevoir au milieu de la chambre un homme couché ſur un drap noir, avec un ſceptre à la main, & une couronne ſur la tête. Je le regardai attentivement. Je le reconnus pour le Grand Louis quatorze. Il eſt mort, me dit l'un des Spectres ; il ſera ou-

blié comme nous. Je m'éveillai le lendemain tout rempli de cette triste image, & je fis part de mon songe à ceux qui voulurent l'écouter. Huit jours après, on reçut à Madrid la nouvelle de la mort du Roi de France.

Nous demeurâmes encore jusqu'au soir au Retiro, pour visiter les Appartemens & les Jardins. Rien ne m'y parut approcher de la magnificence de nos Maisons Royales. Inigo nous accompagnoit par-tout, avec sa Femme & ses Filles. Il nous dit, en riant, que son Epouse avoit introduit dans sa maison la liberté Françoise, & qu'elle avoit élevé ses filles sur ce pied-là. Elles étoient toutes deux très-bien faites; un peu brunes, comme la plûpart des femmes du Pays; mais les yeux d'une vivacité

éblouiſſante. L'après-midi, nous retournâmes au Jardin, pour y profiter d'un vent frais, qui avoit diminué la chaleur. Nous nous promenions dans des allées couvertes, & nous nous étions mêlés en marchant familierement & ſans diſtinction. Le hazard me fit remarquer qu'une des Filles d'Inigo ſerroit le Marquis de fort près, & qu'elle eut l'adreſſe de gliſſer un billet dans ſa poche. Fort bien, dis-je en moi-même, il y a quelque choſe de plus ici que de la liberté Françoiſe. Le Marquis ſentit qu'on avoit touché ſa poche, & y ayant porté la main, il en tira le billet, qu'il remit auſſitôt fort diſcrettement. Je m'apperçus qu'il en regardoit la Demoiſelle avec plus de curioſité, & qu'elle tournoit auſſi continuellement la tête de ſon côté,

comme pour lui faciliter le moyen de la voir. Notre promenade finie, nous remerciâmes le Seigneur Inigo, & nous reprimes le chemin de Madrid. A peine eumes-nous fait dix pas, que le Marquis s'arrêta, sous prétexte d'un besoin naturel; mais ayant tourné les yeux vers lui, je le vis tirer le billet, qu'il se mit à lire avec beaucoup d'attention. Je feignis de n'avoir rien vu. Il nous rejoignit d'un air riant. Nous traversâmes le Prado, où nous eumes à soutenir l'effronterie de plusieurs Courtisanes; j'aurois peine à croire jusqu'où elles la portent, si je n'en avois été témoin presqu'autant de fois que nous mimes le pied dans les promenades publiques. Enfin nous arrivâmes chez nous.

J'étois en doute si le Marquis me

feroit confidence de ſon aventure, ſur-tout étant perſuadé qu'elle n'étoit ſçue que de lui. Nous employâmes encore quelques momens à nous entretenir avec Dom Porterra, juſqu'à ce qu'on vînt avertir qu'on avoit ſervi le ſouper. Lorſque nous l'eumes quitté; le Marquis tira le billet de ſa poche, & me dit de la maniere la plus naturelle: Tenez, Monſieur, aidez-moi, s'il vous plaît, à déchifrer cette écriture; c'eſt encore de la galanterie, ſi je ne me trompe. Il me raconta enſuite de quelle maniere il l'avoit reçu. J'avoue que cette franchiſe me cauſa une des plus vives ſatisfactions que j'aie jamais reſſenties. J'ouvris le billet; l'écriture étoit en effet ſi mauvaiſe, que nous eumes mille peines à la lire. Le nom de la Demoiſelle étoit Donna Pradina.

Elle assuroit le Marquis qu'elle n'avoit jamais rien senti de si doux, que les sentimens qu'il lui avoit inspirés. Elle lui reprochoit, avec un tour assez fin, d'être venu en Espagne pour lui faire perdre son repos & la liberté de son cœur; elle lui promettoit qu'il la trouveroit si tendre & si constante, qu'elle lui paroîtroit digne du plus fidele attachement; enfin elle lui marquoit la maison d'une de ses Tantes, où elle alloit souvent, & qui n'étoit pas éloignée de celle de Dom Porterra.

Je demandai, au Marquis, ce qu'il pensoit de cela. Ce que je crois, me dit-il, que vous en pensez vous-même. Toutes les femmes d'Espagne sont folles; & si cela continue, je crois que j'aurai peine à sortir de leurs mains. Je remarquai qu'il prononçoit ces

dernieres paroles, avec un air de complaisance ; je lui répondis : Mon cher Marquis, c'est un avantage bien foible que celui dont vous paroissez vous applaudir. De votre propre aveu, les femmes d'Espagne sont folles, parce qu'elles vous aiment ; ce n'est donc point une sagesse que d'aimer, ni un mérite que de pouvoir inspirer de l'amour. Vous estiment-elles, ces Espagnoles qui vous aiment? A peine en êtes-vous connu. Votre figure, qui a quelque chose de prévenant, votre air enjoué, vos longs cheveux, que sçais-je? les moindres bagatelles sont capables d'imposer à une femme qui ne cherche que le plaisir, sans écouter la vertu. Qu'un honnête-homme est peu touché de se voir aimé, s'il ne l'est point par les endroits par lesquels il sent qu'il

monde, ne doit pas se faire un métier de lire & d'étudier comme un suppôt d'Université. Il suffit qu'il y prenne un goût modéré, pour y employer tous les jours quelque tems avec utilité & avec plaisir.

Vers le commencement de Septembre, nous eumes la curiosité d'assister à un spectacle qui attira toute la Cour, & une partie du Peuple de Madrid. Ce fut l'enterrement d'une Religieuse Carmelite, qui étoit fille naturelle du C. I. D. F. Elle s'appelloit Sœur Marianne de la Croix D.... Elle étoit née à Bruxelles en 1641; & ayant été amenée à Madrid dès l'âge de cinq ans, elle avoit été renfermée dans le Monastere des Carmelites Déchaussées de cette Ville, où elle avoit vécu avec beaucoup de piété jusqu'à l'âge

de soixante-quinze ans. Tous les Grands assisterent à ses funérailles par ordre du Roi; & le même jour Sa Majesté donna la Grandesse aux Abbesses de ce Monastere, qui est de fondation Royale. On nous raconta que le C. I. avoit aimé, avec une passion extrême, la mere de Sœur Marianne de..... C'étoit une Demoiselle Flamande de la Maison de V....., qui avec une beauté médiocre avoit l'art d'enchanter tous ceux qui l'approchoient. Le cœur du C. I. ne fut point à l'épreuve de ses charmes, mais il eut peine à se faire aimer d'elle. Mademoiselle de V.... s'étoit laissée toucher par la bonne mine du Comte de P...., avec qui elle entretenoit un long commercs. Elle en fut abandonnée la premiere; & le désespoir qu'elle en eut la fit tomber dans

une profonde tristesse. Le C. I. profita habilement de cette conjoncture. Il n'y eut point de fêtes ni de plaisirs qu'il n'inventât, pour lui faire oublier la cause de son chagrin. Son respect, sa persévérance, & peut-être aussi l'éclat de son rang & de son nom attendrirent Mademoiselle de V...; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ayant été recherchée en mariage, presque dans le même tems, par un homme riche & de condition; elle refusa ce parti pour conserver la fidélité qu'elle crut devoir au C. I. & pour vivre à Bruxelles avec la qualité de sa Maîtresse. Exemple de constance d'une nature extraordinaire, & qui méritoit bien le peu que j'en ai rapporté.

L'onziéme du même mois, un Courrier, dépêché de Paris

par le Prince de Cellamare Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour de France, apporta au Roi la nouvelle de la mort du Roi Très-Chrétien, ſon Grand-père. Dès le lendemain, on publia ordre d'en porter le grand deuil ; & deux jours après, la moitié des habitans de Madrid furent vêtus de noir. Je n'ai rien vu de ſi aimable, que le Marquis le paroiſſoit dans cet habit. Je paſſe ſur quantité de petites aventures bourgeoiſes, qui ſe préſenterent dans tous les endroits où nous nous mêlâmes avec le Peuple, pendant quinze jours ou trois ſemaines, que nous paſsâmes encore avec les apparences d'une condition commune. Je crus que cela ſuffiſoit pour faire prendre, au Marquis, une idée des différens états de la vie, & je ré-

ſolus de profiter de la premiere occaſion pour le produire à la Cour.

Fin du ſixiéme Livre.

MEMOIRES

MEMOIRES DU MARQUIS D ***.

LIVRE SEPTIÉME.

J'Appris que le jour de Saint François, le Roi devoit tenir Chapelle dans l'Eglise de ce Saint, & qu'il y seroit accompagné de tous les Grands. Il faut y paroître, dis-je au Marquis, & songer que la scéne va bien changer de face. Ce n'est plus à des Alonsos & à des Inigos que vous allez avoir affai-

re. Vous ne trouverez, entre eux & les Personnes de la Cour, aucune différence pour ce qui regarde le fond des passions ; elles sont les mêmes dans tous les hommes : mais ce qui distingue la Cour, c'est qu'elles y sont plus violentes, & qu'elles sont néanmoins plus cachées. Défiez-vous donc du dehors. Familiarisez-vous de bonne heure avec une vertu, dont vous n'avez point encore eu besoin de faire usage : c'est la prudence ; elle vous sera nécessaire à chaque pas. Je vous laisse à vous-même ; c'est-à-dire, que vous ne devez plus attendre, pour agir, que je vous prévienne par mes conseils ; je me réserve seulement de vous faire appercevoir en quoi vous aurez manqué. Toutes vos actions seront de vous : je ne vous accompagnerai plus que

pour en être le ſpectateur; & s'il eſt beſoin, pour en être quelquefois le Critique.

Le Marquis entra dans l'Egliſe, avec ſa démarche noble & ſon air brillant. J'étois à ſon côté, deux pas au-deſſous de lui; nous étions ſuivis de nos trois Valets. Nous nous avançâmes vers l'endroit où étoit Sa Majeſté. La foule des Seigneurs nous empêcha d'en être apperçus: mais comme nous nous étions avancés un peu au-delà des bornes marquées pour ceux qui n'étoient pas connus, un Officier des Gardes parut nous regarder avec quelque émotion. Je m'en apperçus, & je compris auſſi-tôt la faute que nous avions commiſe par ignorance. J'eus l'adreſſe de la réparer promptement, en diſant quelques paroles d'hon-

néteté, d'un air aiſé & riant, au Marquis de Valdecanas, auprès duquel j'étois placé ; ce qui fit croire à l'Officier des Gardes que nous en étions connus. La cérémonie étant achevée, on s'ouvrit pour laiſſer le paſſage libre au Roi. Ce fut alors que nous le vimes, pour la premiere fois; & comme nos habits de deuil étoient à la Françoiſe, ils nous regarda un moment, avant que de ſe mettre à marcher. Le Marquis ſe baiſſa profondément, lorſque Sa Majeſté paſſa devant lui : elle lui fit un ſigne de tête fort gracieux, en diſant au Marquis de Bedmar, qui étoit près d'elle : Voilà un François ; je le reconnoîtrois à ſon air, quand il n'en auroit pas l'habit. Dans le même moment, un vieux Seigneur qui ſuivoit le Roi, & que ſon grand âge empêchoit de

marcher aisément, s'arrêta près de moi, pour me demander si j'étois parti de France depuis la mort de Louis XIV. Je lui répondis que nous étions en Espagne depuis plus d'un mois. Vous êtes donc le Pere de ce jeune homme, ajoûta-t'il en montrant le Marquis. Je n'ai pas cet honneur là, lui dis-je. Monsieur le Marquis est un homme de distinction, qui voyage pour achever de se perfectionner dans les Cours de l'Europe, & j'ai l'honneur de l'accompagner par estime & par amitié. Il continua de me demander, si nous étions connus de quelqu'un à la Cour de Madrid; & lui ayant répondu que nous y paroissions ce jour-là pour la premiere fois, il invita le Marquis, qui nous joignit au même instant, à monter dans son Carosse pour

aller prendre l'air à la *Calle mayor*. C'est une autre espéce de Cours, qui sert de promenade à Madrid. Le Marquis, voyant que cette proposition lui venoit d'un homme fort âgé, dont l'extérieur n'avoit rien de relevé, parce qu'il étoit en simple habit de deuil, parut balancer un moment. Vous paroissez inquiet, lui dit ce Seigneur. Je suis Dom Joseph de Tolede, Duc de Montalto. J'ai autrefois eu la curiosité de voir la France, comme vous avez celle de voir l'Espagne; nous nous entretiendrons de votre Païs & du mien. Le Marquis lui répondit honnêtement; & sortant de l'Eglise, nous montâmes avec lui dans son Carosse.

Le Duc de *Montalto* portoit, sur son visage, environ soixante-dix ans. Ses manieres étoient

ſimples, mais elles avoient un air de bonté qui le faiſoit aimer. Sa mémoire étoit remplie d'une infinité d'aventures de la vieille Cour, qu'il prenoit plaiſir à raconter; & ſes récits étoient tournés agréablement, quoiqu'il ne ſçût que médiocrement le François. J'augmenterois ces Mémoires d'un volume, ſi j'entreprenois d'écrire tout ce que je pourrois rappeller, des longues converſations que j'ai eues avec lui. Il nous demanda d'abord pluſieurs particularités de la Maiſon Royale de France, & il en prit occaſion de nous parler des Princes qui la compoſoient dans ſa jeuneſſe, & qu'il avoit eu l'honneur de voir à la Cour. Il s'étendit ſur Monſieur le Prince de Condé. Il l'avoit vu, nous dit-il, la premiere fois à Bruxelles, après

le siége d'Arras, dans le tems que la Reine Christine de Suéde étoit arrivée en Flandre. Il nous fit le portrait de cette Princesse, & le récit de l'entrevue qu'elle eut avec le Prince de Condé. Elle témoigna d'abord un desir extraordinaire de le voir; elle disoit hautement qu'elle avoit regret qu'il ne pût se trouver à Bruxelles une maison assez grande pour les loger tous deux; que c'étoit son Héros, & le seul homme pour lequel elle eût de l'admiration. Il étoit alors au siége d'Arras; elle lui écrivit qu'elle vouloit y aller, & qu'après lui elle ne faisoit point difficulté de prendre l'écharpe rouge. Effectivement, continua le Duc de Montalto, elle n'avoit pas besoin de mettre un grand changement dans ses habits pour paroître vêtue en homme de guer-

re. Une hongreline, qui ne différoit gueres des juſt'aucorps qu'on porte aujourd'hui, & qui ne lui paſſoit pas les genoux, un mouchoir autour du col en forme de cravate, une perruque noire, quoiqu'elle eût les cheveux blonds, & un chapeau chargé de plumes, étoient ſon ornement ordinaire. L'Archiduc, ayant pris le devant, à la déroute d'Arras, fut la voir à Anvers, où elle le reçut avec des honneurs & des déférences qui allerent juſqu'à l'excès; car elle ne ſe contenta pas de l'attendre au pied de ſon eſcalier: elle traverſa une grande cour, pour aller au-devant de lui juſqu'à la porte de la maiſon où elle étoit logée. On s'attendoit qu'elle ne recevroit pas moins honorablement Monſieur le Prince, dont la naiſſance ne le cédoit

qu'aux têtes couronnées. Cependant, après la passion extrême qu'elle avoit marquée pour le voir, elle s'amusa à pointiller sur le cérémonial, lorsqu'il étoit prêt de lui venir rendre visite. L'ayant appris, il voulut sçavoir de quelle maniere elle en agiroit avec lui. Ceux qu'il y envoya, n'eurent pas de réponse qui pût le satisfaire ; de sorte qu'il se résolut de ne la point voir, dans la crainte qu'elle ne voulût faire quelque différence entre lui & l'Archiduc. Cependant, comme il étoit en chemin, & qu'on le sollicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle, il prit l'expédient de la voir *incognito*. Il envoya toutes les personnes de sa suite lui faire la révérence, comme s'il fût retourné sur ses pas ; & pour la voir sans en être connu, il entra dans sa chambre lors-

qu'elle étoit pleine de son monde, & n'y parut que comme un de ceux qui la saluoient de sa part. Elle ne le reconnut pas d'abord; mais ayant ouvert les yeux lorsqu'il la quitta, elle voulut l'accompagner. Il dit qu'il lui falloit tout ou rien; &, sans attendre sa réponse, il sortit comme il étoit venu.

Le Duc de Montalto nous avoua que cette piéce fut jouée à Monsieur le Prince par les Espagnols; & qu'à l'instigation du Comte de Fuensaldagne, qui étoit très-mal avec lui, Pimentel avoit fait changer l'esprit de la Reine, qui étoit naturellement inconstante. Je ne continue point de rapporter mille traits curieux, que le Duc nous apprit dans cette premiere conversation, de la conduite des Espagnols avec le

Prince de Condé & de celle du Prince avec eux. Les conjonctures présentes ne le permettent pas. J'ai eu soin de les écrire. Elles pourront être publiées dans des tems plus libres. Lorsque notre promenade fut achevée, le Duc, que nous accompagnâmes jusqu'à son Hôtel, nous fit l'honneur de nous retenir à souper. Quelque respect que j'eusse pour lui, je me serois bien gardé d'accepter cette offre, si j'eusse prévu la moindre partie des peines dont elle fut la source pour le Marquis & pour moi. Je n'avois eu, jusqu'alors, que de la satisfaction de sa conduite; il étoit tems que je sentisse un peu qu'il étoit jeune, & qu'il avoit des passions.

Je fus surpris de voir à table, avec nous, neuf ou dix jeunes Seigneurs, dont le plus âgé ne

paroiſſoit pas avoir plus de trente ans. J'aime la jeuneſſe, me dit le Duc de Montalto, qui s'apperçut que je les regardois; ces Meſſieurs ſont, ou mes Parens, ou mes Amis: ils me divertiſſent par leur humeur agréable, & je les traite le mieux qu'il m'eſt poſſible. Nous fumes en effet bien traités, & la joie regna pendant tout le repas. Le Marquis, qui étoit liant, ne tarda gueres à former connoiſſance. Je l'obſervois, dans le deſſein de remarquer pour qui ſon affection ſe déclareroit davantage. Je fus aſſez ſatisfait de ſon choix. Comme on s'étoit ſéparé en diverſes bandes, pour jouer ou pour s'entretenir après le ſouper, je le vis aſſocié avec deux jeunes gens, dont l'un étoit de ſon âge, & l'autre plus âgé, mais tous deux d'une phy-

sionomie qui me parut belle & heureuse. J'étois demeuré seul près du Duc ; il me dit : N'admirez-vous pas qu'un homme de mon âge soit encore recherché des jeunes gens ? Ils m'aiment, parce que je les caresse, & que je me mets de leurs plaisirs. Je hais la solitude ; & j'ai compris qu'à l'âge où je suis il faut un peu descendre, & se prêter quand on veut être goûté. Ma maison & ma table sont ouvertes à tous ceux qui me font l'honneur de s'y présenter. Je priai le Duc de m'apprendre le nom des deux Seigneurs qui s'entretenoient avec le Marquis. Ce sont, me dit-il, deux jeunes gens d'une haute naissance, mais qui ont moins de biens que de mérite ; l'un s'appelle Dom Juan de Pastrino, & l'autre porte le titre de Comte de

Mancenez. J'ai été Ami de leurs Peres, & ils continuent d'être les miens. Nous reçumes ainsi, pendant toute la soirée, mille marques de la bonté de Monsieur le Duc de Montalto, & nous le priâmes, en nous retirant, de trouver bon que nous continuassions de lui rendre quelquefois nos respects.

Le Marquis me parla du Comte de Mancenez, & de Dom Juan de Pastrino, comme des deux personnes du monde les plus aimables, & dont il desiroit le plus l'amitié. Il me dit qu'ils lui en avoient témoigné beaucoup, & que s'étant informés de l'endroit où nous demeurions, ils lui avoient promis de nous venir voir le jour d'après. Je lui répondis qu'ils m'avoient parus tels qu'il les trouvoit lui-même, &

que le Duc de Montalto m'avoit parlé d'eux avantageusement. Ils vinrent le lendemain après midi, dans un Equipage assez propre. Nous les reçumes très-honnêtement. Après une conversation d'une heure, qui roula sur les plaisirs de Madrid, & sur la beauté des Dames de la Cour, Dom Juan de Pastrino dit au Comte de Mancenez, qui avoit parlé presque seul : Tu ne nommes pas ta sœur parmi les Belles ; est-ce par modestie que tu veux cacher que c'est la plus charmante personne de Madrid ? Le Comte prétendit que c'étoit outrer l'éloge. Dom Juan soutint ce qu'il avoit avancé ; & comme il le faisoit avec chaleur, le Comte, pour finir la dispute, nous proposa d'en être les Juges, & nous engagea à nous rendre sur le champ chez lui. Je

ne m'oppoſai point à cette partie de jeuneſſe. Je dis ſeulement au Comte que n'ayant jamais vu, ni ſa Sœur, ni les Dames de la Cour, il nous ſeroit difficile de juger de leur beauté par comparaiſon. N'importe, reprit Dom Juan de Paſtrino ; il ſuffit de voir Donna Eliſa de Mancenez, pour s'aſſurer qu'elle l'emporte ſur celles mêmes qu'on n'a pas vues. Je jugeai, par l'ardeur de Dom Juan, qu'il en étoit amoureux ; & j'en dis un mot au Comte, qui me l'avoua en ſouriant.

Elle étoit à notre arrivée avec deux de ſes Amies, qui paſſerent dans une Salle voiſine, lorſqu'elles nous virent entrer ſous la conduite du Comte, ſans nous être fait annoncer. Le Comte étoit chef de ſa famille, & ſa ſœur dépendoit de lui. Il lui expliqua, en

badinant, le ſujet de notre viſite, & la pria de ſouffrir que nous la conſidéraſſions à notre aiſe ; pour nous mettre en état de juger de ſa beauté. Elle répondit avec eſprit. Dom Juan, à qui le bonheur de la voir n'arrivoit pas tous les jours, étoit reſpectueux & tranſi près d'elle, tandis que le Marquis lui diſoit mille jolies choſes, ſur l'avantage qu'il avoit de lui parler & de la connoître. Pendant ce tems-là, le Comte de Mancenez entra dans la Salle où les deux autres Dames avoient paſſé, & un moment après il nous les amena, en les tirant toutes deux par la main. Donna Eliſa étoit belle, & Dom Juan en jugeoit bien quoiqu'avec les yeux d'un Amant; mais je ne la crus point la plus belle perſonne de Madrid, lorſque j'eus jetté les yeux ſur

l'une de ses deux Compagnes. Vous viendrez malgré vous, leur disoit le Comte en les traînant; je ne souffrirai point que vous suiviez la rigueur Espagnole avec de si aimables François. Nous nous levâmes à leur entrée; & le Marquis, allant à leur rencontre, leur fit un compliment civil sur la liberté que nous avions prise de les interrompre. Elles s'assirent avec nous; & comme elles pouvoient prétendre, aussi-bien que Donna Elisa, au premier rang de la beauté, la question de Dom Juan ne fut pas renouvellée, & demeura sans décision.

Les belles personnes ont les unes pour les autres à peu près la même inclination & le même goût que les gens d'esprit. Elles se lient d'amitié par un sentiment naturel, qui les porte à chercher

ce qui eſt parfait comme elles. Donna Eliſa étoit intime amie de Donna Agnez de Palafoz, & de Donna Diana de Velez : c'étoit le nom des deux Demoiſelles Eſpagnoles. Donna Diana m'avoit frappé au premier coup d'œil. Je craignis tout d'un coup, en la voyant, ce qui ne manqua point d'arriver ; c'eſt-à-dire, qu'elle ne fît trop d'impreſſion ſur le cœur du Marquis, & que vif comme il étoit, une premiere paſſion, inſpirée par une perſonne de ce mérite, ne lui fît oublier ſon devoir, & ne me préparât mille chagrins. Plus je la regardois, plus je croyois remarquer en elle ce qu'il falloit pour enflammer le Marquis, dont je connoiſſois le fond du cœur. Elle avoit l'œil vif & doux comme lui, l'humeur enjouée, un ſourire fin

& plein de charmes, & le reste de la figure tel qu'on l'attribue aux Graces & aux Amours. Que sommes-nous venus faire ici? dis-je alors en moi-même. Que ce malheureux moment va me couter de peines! Je me trouvai si occupé de cette réflexion, que je fus quelque tems sans prendre garde à ce qui se passoit. Enfin je me levai tout d'un coup; & je dis au Marquis, que nous n'avions interrompu que trop long-tems ces Demoiselles, & qu'il falloit leur laisser la liberté que nous leur ôtions par notre présence. Il ne put se dispenser de me suivre; mais je ne m'apperçus que trop de la violence qu'il étoit obligé de se faire.

Le Comte de Mancenez & Dom Juan ne nous quitterent point. Nous allâmes voir ensemble M.

le Duc de Montalto, qui nous força encore de demeurer à souper. Le Marquis ne se sépara pas un moment de Mancenez, & je ne doutai point que Donna Diana ne fût l'unique sujet de leur entretien. Nous nous retirâmes fort tard. Il ne me dit pas un mot jusqu'à la porte de notre logis; & peut-être se seroit-il allé coucher sans ouvrir la bouche, si je ne lui eusse enfin demandé d'où lui venoit cette profonde rêverie. Il me répondit qu'il avoit mal à la tête, & qu'il se trouveroit mieux après avoir dormi.

Je le fis éveiller à huit heures, pour ne pas perdre entierement ses exercices du matin. Il se leva; mais au lieu de prendre un livre, il se promena pendant une heure dans sa chambre. J'y entrai. Il parut embarrassé de me voir. Qu'a-

vez-vous donc, Monſieur lui dis-je? vous me paroiſſez incommodé. Il m'aſſura qu'il ſe portoit bien. Je vois ce que c'eſt, repris-je, vous vous ennuyez du ſéjour de Madrid: Eh bien, je conſens que nous partions quand vous voudrez pour Liſbonne. Il y a près de ſix ſemaines que nous ſommes ici; c'eſt y avoir demeuré en effet aſſez long-tems. Loin de m'ennuyer, me dit-il, je ſouhaiterois que nous puſſions paſſer l'hiver à Madrid. Nous n'avons preſque pas paru à la Cour, & vous m'avez dit pluſieurs fois que c'étoit le principal objet de nos voyages. Non, non, continuai-je; nous verrons celle de Liſbonne, qui reſſemble beaucoup à celle-ci; nous y paſſerons l'hiver, & nous nous trouverons à portée de nous embarquer pour l'Angleterre

re, au commencement de la belle saison. Il m'objecta que nous attendions des Lettres de Paris; que M. le Duc son Pere n'approuveroit peut-être pas que nous quittassions si-tôt l'Espagne; qu'il falloit voir du moins quelques Seigneurs Espagnols, pour lesquels il nous avoit donné des Lettres. Je lui répondis que je me chargeois de tout, & que Monsieur son Pere donneroit son approbation à tout ce que j'aurois réglé. Enfin, lui dis-je, je vais donner ordre qu'on prépare ce qui est nécessaire pour notre départ.

Je n'ai jamais vu de tristesse égale à celle qui étoit répandue sur le visage du Marquis. Nous demeurâmes quelque tems sans parler. Je voulus le pousser à bout; j'appellai Scoti, à qui j'ordonnai en sa présence de disposer notre Equipage,

Equipage, & de se tenir prêt à partir deux jours après. Je fis cependant signe de l'œil à Scoti, qui m'entendoit à demi mot. Il se retira, en m'assurant que je serois obéi. C'en étoit trop. L'aimable Marquis me serra tendrément entre ses bras; & les yeux gros de larmes, il commença quelques paroles, que je n'entendis qu'à demi. Je l'embrassai à mon tour; & l'ayant pris par la main, je le fis asseoir sur un fauteuil, & je me mis auprès de lui. Vous ne m'aimez plus, mon cher Marquis, lui dis-je; vous n'avez plus de confiance en moi. Pourquoi me cachez-vous vos peines? Vous êtes affligé jusqu'à verser des larmes, & vous me laissez ignorer la cause de vos chagrins! Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis, ni ce que mérite la tendresse

infinie que j'ai pour vous. Il essuya quelques larmes, qui étoient tombées de ses yeux; & s'efforçant de prendre un visage plus tranquille, il me fit des excuses d'avoir voulu me déguiser une chose, dont il jugeoit bien, me dit-il, que j'avois pu m'appercevoir. Il m'avoua qu'il sentoit la plus vive passion pour Donna Diana de Velez; qu'il avoit essayé vainement d'y résister; qu'il ne se seroit pas cru capable d'une telle foiblesse; mais qu'étant aussi touché qu'il l'étoit, je le rendrois le plus malheureux de tous les hommes, si je l'obligeois de quitter Madrid, & si je ne lui permettois pas de la voir quelquefois.

Vous éprouvez donc, lui disje, ce que vous n'avez pas cru possible. Vous êtes enfin l'esclave d'une passion, dont vous vous êtes

flatté que vous pourriez toujours vous défendre. Si vous aviez ſuivi mes conſeils, ſi vous vous étiez tenu en garde contre vous-même, le ſeul deſir d'être ſage vous auroit ſoutenu dans le péril, & vous vous ſeriez épargné toutes les peines que votre paſſion va vous cauſer. Mais je ne me ſuis que trop apperçu que vous les reſſentez déja; je ne veux point les augmenter par mes reproches. Il eſt queſtion, mon cher Marquis, de recourir promptement au remede. Je ne vous dirai point que la beauté eſt un bien mépriſable, & l'amour déſordonné une paſſion criminelle; votre raiſon n'eſt plus aſſez libre pour le reconnoître. Mais ce que je dois vous remettre devant les yeux, c'eſt que votre honneur, votre fortune, votre repos, & peut-être

votre vie, dépendent de la réſolution que vous allez prendre. Vous aimez Donna Diana; que pouvez-vous prétendre en l'aimant ? D'en faire votre Epouſe? croyez-vous que Monſieur le Duc votre Pere, dont toutes les eſpérances repoſent ſur vous, puiſſe jamais conſentir à un mariage ſi contraire à ſes deſſeins ? & ſi vous aviez l'imprudence de vous y déterminer ſans ſon conſentement, que pouvez-vous attendre de lui, qu'une éternelle indignation ? Eſpérez-vous que Donna Diana vous aime jamais aſſez, pour vivre avec vous ſur le pied d'une Maîtreſſe ? Quand elle ſeroit aſſez lâche pour cela, ſon Pere & ſes freres le ſouffriront-ils ſans ſe venger ? Ignorez-vous la délicateſſe des Eſpagnols, ſur tout ce qui intéreſſe l'honneur ? & vous-même,

en manquerez - vous jusqu'au point de vouloir séduire une fille de condition, en qui vous trouvez assez de mérite pour la juger digne de votre cœur? Non, non, Monsieur, votre passion ne peut être que pernicieuse pour vous-même; & s'il vous reste un peu de raison pour en considérer les suites, vous devez l'étouffer aussi facilement que vous l'avez laissé naître.

Je me tus quelque tems, pour attendre sa réponse. Il ne m'en fit aucune. Je me levai, en le priant de faire une attention sérieuse à mes avis, & je le laissai seul dans sa chambre. Il y demeura jusqu'à l'heure du dîner. Je le fis avertir lorsqu'on eut servi; il vint se mettre à table, après avoir dit quelques mots à son Laquais, & n'ouvrit la bouche, pendant le repas,

que pour manger. Il mangea même fort peu & se retira ensuite à sa chambre. L'heure à laquelle nous avions coutume d'aller en Ville étant arrivée, je dis à son Valet de chambre d'aller l'habiller. Il me fit répondre qu'il se trouvoit incommodé, & qu'il n'étoit point en état de sortir. J'appellai son Laquais, qui se nommoit Deschamps; & lui ayant demandé quel ordre il avoit reçu de son Maître avant le dîner, je sçus que c'étoit une Lettre, qu'il l'avoit chargé de porter au Comte de Mancenez. Je retournai à sa chambre au milieu de l'aprèsmidi. Il s'étoit jetté sur son lit. Je lui dis d'un ton d'amitié: Estce sérieusement que vous vous sentez incommodé? Vous me donnez de l'inquiétude, & vous me feriez plaisir de me dire du

moins quelques paroles. Il ne me répondit qu'en poussant un soupir. Je m'assis près de son lit, & je pris une de ses mains, pour lui tâter le poulx. Ce n'est pas là qu'est le mal, me dit-il tristement; & quand vous me demandez si je suis incommodé, vous sçavez trop bien quelle est ma maladie. Est-il possible, Monsieur, répliquai-je, qu'un discours aussi raisonnable que celui que je vous ai tenu tantôt, ne fasse point d'impression sur votre esprit? Quel est donc votre dessein? Il se leva à cette question; & s'étant assis sur le bord de son lit, il me pria, de l'air le plus sérieux que je lui eusse vu prendre jusqu'alors, de vouloir bien l'écouter.

Mon dessein, Monsieur, me dit-il, n'est pas comme vous le disiez tantôt, d'épouser Donna

Diana malgré mon pere ou sans son consentement. Je ne pense pas non plus à faire d'elle une Maîtresse. Pourquoi me soupçonnez-vous d'un sentiment, dont vous devez me connoître incapable? Je ne vous demande que la liberté de la voir, parce que je sens que je ne puis vivre sans cette satisfaction. Si vous avez jamais aimé, vous l'avez fait sans doute en honnête homme : m'est-il donc impossible d'aimer de même? Vous craignez peut-être que je ne m'enflamme davantage en la voyant: Non; je ne sçaurois l'être plus que je le suis. Je la verrai, je lui dirai que je l'aime, je l'aimerai effectivement toute ma vie; & j'attendrai notre retour à Paris, pour obtenir de mon Pere qu'il me permette de l'épouser. Mais souffrez que je la voie. Accordez-

moi une satisfaction si innocente, ou arrachez-moi la vie; car espérer que je partirai après-demain pour Lisbonne, c'est vous promettre ma mort; je me la donnerois avec mon épée, si mon seul désespoir n'étoit pas capable de me la procurer.

Ce discours d'un jeune homme qui avoit à peine dix-huit ans, m'épouvanta. Je l'aimois d'ailleurs si tendrement, que ses moindres peines m'étoient sensibles. Je pris le parti de le consoler par ma réponse. Ne craignez pas, lui dis-je en riant, que je contribue à votre mort; j'exposerois ma vie pour sauver la vôtre. Nous verrons Donna Diana, si cela est si nécessaire à la conservation de vos jours. Je trouve même vos intentions pures & raisonnables, & c'est pour les avoir igno-

rées, que j'ai combattu tantôt votre passion. Mais au nom de Dieu & de l'honneur, souvenez-vous qu'il y a des foiblesses en amour qui sont indignes d'un honnête homme, & que plus Donna Diana a de mérite, plus vous êtes obligé de la respecter & de ménager sa gloire. Cette réponse mit le Marquis au comble de la joie. Il me baisa mille fois la main, & ne se lassoit point de m'appeller son cher Papa. Il voulut sçavoir quand nous irions chez le Comte de Mancenez, pour y voir la belle Donna Diana, qui y alloit passer ordinairement l'après-dînée avec Donna Elisa. Je le portai à différer sa visite au lendemain, pour prendre le tems de se remettre un peu de l'agitation où il avoit été. Je le priai ensuite de me donner une satisfaction à mon tour ; c'étoit

celle de me dire où il avoit envoyé son Laquais avant midi. Cette demande le fit rougir. Cependant, après y avoir pensé un moment, il ouvrit sa cassette, d'où il tira la copie d'une Lettre qu'il avoit écrite le matin. Il m'avoua, avant que de la lire, qu'il avoit fait confidence de sa passion au Comte de Mancenez, & que n'étant point assuré de pouvoir parler sitôt à Donna Diana, il avoit prié le Comte de lui faire rendre une de ses Lettres; qu'il comptoit de le voir ce jour-là & de la lui remettre lui-même, mais que notre petite querelle lui ayant ôté l'envie de sortir, il en avoit chargé son Laquais. Il m'abandonna ensuite sa copie. Je la conserve encore, avec plusieurs autres, & je ne fais ici que la transcrire.

» Je ne me fais pas un mérite,

» Mademoiſelle, d'admirer vos
» charmes & d'en reſſentir tout le
» pouvoir. Quel cœur aſſez bar-
» bare pourroit vous avoir vûe,
» ſans devenir ſenſible ? Mais s'il
» eſt permis de ſe louer quand
» on parle à ce qu'on adore, vous
» ne trouverez pas de cœur qui
» ſçache mieux ſentir le prix du
» vôtre, & former des ſentimens
» plus dignes de vous, que le
» mien. Je ne prie pas l'Amour,
» de vous attendrir ſitôt en ma
» faveur ; ce bonheur mérite un
» ſiécle de ſervices & de ſoins : je
» le conjure ſeulement de vous
» faire appercevoir la ſincere ar-
» deur de ma paſſion, parce qu'il
» eſt impoſſible que tôt ou tard
» vous n'en ſoyez pas touchée.
» Permettez que cette eſpérance
» me conduiſe tous les jours chez
» Monſieur le Comte de Man-

» cenez, & que mon reſpect vous
» y exprime la tendreſſe inviolable
» avec laquelle je fais vœu d'être
» toute ma vie, &c. »

Le Marquis DE ROSEMONT.

Comment? dis-je au Marquis; c'eſt-là ce qui s'appelle de la galanterie la plus fine & la plus paſſionnée. Eſt-ce la nature toute ſeule, qui vous en a tant appris? Il faut que vous ayez pillé cela dans quelque Roman. Il m'aſſura que tout étoit de lui juſqu'au moindre mot, & qu'il n'avoit jamais lu de Romans, ſi ce n'étoit les deux que j'avois achetés à Bordeaux, c'eſt-à-dire Télémaque & la Princeſſe de Cléves. Je vous conſeille, lui dis-je, de n'en lire jamais d'autres. Un homme plus ſévere que moi en retrancheroit même la Princeſſe de Cleves; car le fruit qu'on en peut

tirer pour se former le style, n'égale pas le péril auquel on s'expose, de s'amollir le cœur par une lecture trop tendre. Il en est de même d'une infinité d'autres, qui peuvent passer pour bien écrits: l'esprit se polit sans doute en les lisant, mais la sagesse & la vertu en reçoivent toujours quelque atteinte. On s'émeut, on se passionne, on éprouve tous les mouvemens de haine & d'amour, de pitié & de vengeance, dont on voit qu'un feint personnage est animé; & l'on tomberoit infailliblement dans les mêmes foiblesses, si l'on en trouvoit les mêmes occasions. Quelque prévenu qu'on soit aujourd'hui, ajoutai-je, contre les Romans héroiques, tels que Cassandre, Cléopatre, le grand Cyrus, Polexandre, &c. j'aurois moins de peine à les mettre

entre les mains des jeunes gens, que cette multitude d'Hiſtoires amoureuſes & de nouvelles galantes, qu'on eſt dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. En voulant peindre les hommes au naturel, on y fait des portraits trop charmans de leurs défauts; & loin que de pareilles images puiſſent inſpirer la haine du vice, elles en cachent la difformité pour le faire aimer: au lieu que dans les Romans héroiques, rien n'eſt appellé vertu que ce qui en mérite le nom. Si l'amour y joue les premiers rôles, il y produit du moins des ſentimens ſi nobles & de ſi grandes actions, qu'un Lecteur n'y ſçauroit trouver de quoi juſtifier ſes foibleſſes. Au contraire on ſe ſent élevé au-deſſus de ſoi-même, en liſant une ſuite d'événemens pro-

duits par les motifs les plus sublimes ; & je craindrois moins qu'une telle lecture ne fît des lâches & des voluptueux, que des superbes, qui dédaignassent le commun des hommes, & qui n'eussent que du mépris pour tous ceux qui n'auroient pas les grandes qualités des Oroondates & des Artamenes.

Le Marquis parut l'homme du monde le plus content, pendant toute la soirée. La nuit lui sembla longue, dans l'impatience de revoir Donna Diana. Son ardeur pour l'étude se rallentit un peu le matin ; je m'en apperçus, & je ne manquai pas de lui dire que s'il vouloit me persuader que son amour n'avoit rien de contraire à la sagesse, il falloit que sa conduite & ses devoirs ordinaires n'en souffrissent aucun dérange-

ment. C'en fut assez pour lui faire redoubler son application. Le tems de sortir étant arrivé, nous allâmes tout droit chez le Comte de Mancenez. Le prétexte étoit de lui rendre la visite que nous avions reçue de lui deux jours auparavant. Nous le trouvâmes avec quelques-uns de ses Amis, qui avoient dîné chez lui. Le Marquis ne me vit pas plutôt engagé dans la conversation, qu'il prit le Comte à part, pour lui demander le succès de sa Lettre. Le Comte lui dit qu'il l'avoit fait rendre à Donna Diana par une main inconnue, de peur qu'elle ne se crût obligée par délicatesse à ne plus remettre le pied chez lui, si elle se défioit qu'il eût quelque connoissance de la passion du Marquis; qu'il n'en auroit que plus de facilité

de le servir à jeu couvert ; qu'elle viendroit sans doute passer l'après-midi avec sa Sœur, suivant sa coutume, & qu'il lui promettoit de l'introduire auprès d'elle & de lui procurer même le moyen de lui parler en particulier. Au retour du Marquis, je lûs sur son visage qu'il avoit l'ame contente. Le Comte lui tint parole. Il avoit donné ordre, à un de ses Gens, de l'avertir de l'arrivée de Donna Diana ; & lorsqu'il sçut qu'elle étoit dans l'appartement de sa Sœur, il se leva, en faisant signe au Marquis de le suivre. Je me levai aussi ; & les amis du Comte de Mancenez s'imaginant que nous avions quelques affaires, prirent congé de lui & se retirerent.

Nous entrames tous trois dans la salle des Dames. Elles étoient

cinq ou ſix. Le Comte leur dit, en entrant, qu'il les prioit de trouver bon qu'il leur amenât ſes meilleurs Amis; qu'il étoit bien aiſe de faire voir à des François, que l'Eſpagne ne le cédoit point à la France pour le mérite des Dames; & qu'il étoit heureux de pouvoir nous en donner ce jour-là une ſi bonne preuve, en nous faiſant connoître les plus accomplies de Madrid. Il nous fit enſuite ſervir des ſiéges, & pour obliger le Marquis il le plaça ſans affectation près de Donna Diana. Pour moi, il eut la malice de me mettre le plus loin qu'il put à l'autre bout. On s'entretint de choſes indifférentes; & comme il y avoit quelques-unes des Dames qui ne ſçavoient pas le François, nous nous plaignimes de la diverſité des Langues, qui nous privoit

ſouvent du plaiſir d'entendre & d'être entendus. Le Marquis profitoit du tems, pendant notre entretien. Il y mêloit quelquefois un mot ou deux, pour garder les bienſéances ; mais Donna Diana attiroit toute ſon attention. Je la vis rougir plus d'une fois, & faire une réponſe courte, en baiſſant les yeux. Tout étoit paſſionné dans les mouvemens du Marquis. Je devinois ſes diſcours, à le voir ſeulement. Deux heures paſſées près de Donna Diana lui parurent trop courtes. Il m'accuſa de m'être levé avec précipitation, & il m'en fit en ſortant des plaintes ameres.

Je les tournai en raillerie. Le Comte de Mancenez étant ſorti avec nous, je lui demandai ce que nous allions devenir. Il nous propoſa d'aller chez Dom Antoine

de Salcedo, Gouverneur de Madrid, & frere de la Gouvernante du Prince. L'aſſemblée y étoit des plus illuſtres, & nous y fumes vus avec plaiſir. Nous y trouvames, entr'autres, Monſieur le Comte de Charni, & Monſieur le Marquis de Leide, qui nous firent mille civilités. Nous aurions pu aiſément nous faire connoître d'eux, en leur apprenant nos véritables noms; ils n'ignoroient, ni celui du Marquis, ni le mien; mais je n'y voyois aucune utilité, & j'étois bien-aiſe d'attendre le retour de Monſieur le Duc de Saint Aignan, Ambaſſadeur de France, qui étoit abſent de Madrid depuis quelques ſemaines. Il falloit le ſaluer, & le prier de nous préſenter à ſa Majeſté, dans quelque Audience particuliere. Le Marquis de Leide ne laiſſa pas

de nous marquer de la considération. Il dit au Marquis que nous ne devions pas mettre de différence entre un François & lui ; que malgré son attachement à la Couronne d'Espagne, il en avoit toutes les inclinations, & que nous lui ferions plaisir de le voir familierement sur ce pied-là. Nous lui promîmes une visite à son Hôtel.

En sortant de chez Monsieur de Salcedo, nous engageames le Comte de Mancenez à venir souper avec nous. Dès que nous fumes à table, le Marquis ne manqua point de faire tomber la conversation sur Donna Diana. Voyons, lui dis-je ; où en êtes-vous ? Il nous déclara franchement qu'il ne se croyoit pas fort avancé. Elle sçait que je l'aime, ajoûta-t-il ; ma Lettre & mes discours

l'en ont aſſez perſuadée: mais elle ſe défend ſur un ton qui me déſeſpere. Ce n'eſt ni mépris ni rigueur; elle m'a dit pluſieurs fois qu'elle m'eſtimoit, & qu'elle me verroit toujours avec plaiſir; mais elle aſſure que rien n'eſt capable d'ébranler la réſolution qu'elle a priſe, de n'aimer jamais rien avec paſſion; & ce qui acheve de me tuer, continua le Marquis, c'eſt qu'elle m'a proteſté, que quand je pourrois réuſſir à lui en inſpirer, elle conſervera toujours aſſez de force pour n'en laiſſer. rien appercevoir. Sçavez-vous, lui dis-je, quel effet cela doit produire ſur vous? des ſentimens tout pareils à ceux de Donna Diana. Elle mérite d'être aimée; mais aimez-la ſans paſſion. Donnez-lui toute votre eſtime, & voyez-la ſur le pied d'une bonne

Amie. Vous vous épargnerez par-là mille peines, & votre cœur y trouvera toujours de quoi se satisfaire. Il me répondit qu'il ne pouvoit vivre s'il n'en obtenoit de la tendresse; qu'il sentoit trop que tout son bonheur y étoit attaché. Le Comte, qui souhaitoit ardemment de le servir, l'exhorta à ne désespérer de rien. Il lui dit qu'il avoit parlé de sa passion à sa sœur, & qu'il avoit sçu d'elle que Donna Diana l'avoit trouvé aimable, dès le premier moment qu'elle l'avoit vu; que les personnes du sexe n'ayant point de réserve pour leurs Amies, elle continueroit sans doute de découvrir tous ses sentimens à Donna Elisa; & que les apprenant de sa sœur, il ne manqueroit pas de nous en instruire; qu'en attendant il procureroit souvent au Marquis l'occasion

casion de la voir : que si nous voulions nous trouver à table avec elle dès le lendemain, il la feroit inviter à dîner chez lui par Donna Elisa ; & qu'allant à sa maison le matin, comme si le hazard nous conduisoit, il nous presseroit de demeurer pour y manger aussi. Le Marquis fut extrêmement satisfait de cette offre. Il jura au Comte une amitié éternelle. Il ne pouvoit trouver des termes assez vifs pour le remercier.

Etant seul, je fis quelques réflexions sur une ardeur si prompte, & sur les suites de cette intrigue. Je commençai par me faire quelques reproches de ma facilité ; mais après avoir examiné les choses dans le fond, je ne regardai point comme un mal, que le cœur du Marquis fût occupé jusqu'à un certain point par son attache-

TAYLOR INST

ment. J'étois sûr de la vertu & du mérite de Donna Diana. L'envie de lui plaire, disois je, ne peut inspirer au Marquis que de la sagesse & de la vertu. Je m'appercevois même qu'il étoit devenu plus sérieux & moins léger, depuis qu'il étoit touché; & que dans le dessein apparemment de me rendre favorable à son amour, il n'avoit jamais eu tant d'exactitude à remplir les petits devoirs que je lui avois prescrits. Je considerois d'ailleurs que la débauche la plus grossiere regne aujourd'hui communément parmi les jeunes gens de qualité; & qu'en supposant même qu'une galanterie sage ne soit pas un bien, c'est toujours un moindre mal que le libertinage ouvert, & que tant d'excès presque inévitables à un jeune homme vif & passionné pour le plais

ſir. Enfin, j'ajoutois à ces conſidérations la penſée d'un homme célébre par ſon eſprit & par ſes Ouvrages : ſoit que les femmes ayent naturellement les manieres plus douces & plus polies que nous, ſoit que le deſſein de leur plaire nous éleve l'eſprit & les ſentimens, il eſt certain, dit Saint Evremont, que leur commerce eſt pour les hommes une Ecole excellente, & que rien n'eſt plus propre, non-ſeulement à inſpirer la politeſſe & le bon goût des choſes, mais même à former d'honnêtes gens. Toutes ces raiſons me déterminerent à laiſſer une liberté honnête au Marquis, en veillant aſſez ſur ſa conduite, pour l'arrêter s'il alloit trop loin.

L'eſpérance de dîner avec Donna Diana le fit lever, ce jour-là,

plus matin. Je lui en fis la guerre. Il me parut pénétré du plaisir qu'il alloit recevoir, d'être librement, & comme en famille auprès de ce qu'il aimoit. Cependant sa joie étoit troublée par la crainte qu'elle n'approuvât pas la démarche du Comte, & que le ressentiment qu'elle auroit de se voir surprise, ne la rendît plus insensible. Il me demanda ce que j'en pensois. Je lui répondis que pourvu qu'il n'abusât point de la liberté qu'il alloit avoir, Donna Diana n'y pouvoit rien trouver d'offensant pour elle. Nous nous rendîmes chez le Comte. Il étoit seul, & il avoit eu la précaution d'ordonner que sa porte ne fût ouverte que pour nous. Que je vais causer de joie au cher Marquis, nous dit-il, après nous avoir embrassés! Mais si ma sœur trahit

Donna Diana, & ſi je trahis ma Sœur, ajouta-t-il en riant, au nom de Dieu ne me trahiſſez pas. La moindre indiſcrétion gâteroit tout, & nous mettroit mal ſans doute avec Donna Diana. Il nous fit enſuite aſſeoir, pour nous raconter que ſa Sœur, à ſa priere, avoit ſondé le cœur de ſon Amie; que loin d'y trouver de la dureté pour le Marquis, elle avoit ſçu, par l'aveu de cette belle perſonne, qu'elle étoit touchée de la plus vive tendreſſe; qu'elle s'en étoit exprimée dans des termes capables de charmer un Amant; mais..... Le Marquis n'eut pas la patience d'attendre la fin d'un recit qui le mettoit hors de lui-même; il interrompit le Comte de Mancenez, pour ſe jetter à ſon col, & pour lui dire vingt fois de ſuite qu'il lui devoit la vie. Ecoutez-

moi jusqu'au bout, reprit le Comte. Croirez-vous que Donna Diana est à plaindre, d'avoir trop senti combien vous êtes aimable? Croirez-vous qu'elle a versé des larmes après avoir fait cet aveu, & qu'elle craint que la tendresse que vous lui inspirez ne la rende la plus malheureuse personne du monde? Ce discours vous surprend, continua le Comte; je vais vous en expliquer le mystere, tel que je l'ai appris de ma Sœur.

Diana de Velez n'a pas dix-sept ans accomplis. Dans une si grande jeunesse, & malgré tous ses charmes, elle a fait un cruel essai des malheurs de la fortune; & la tranquillité que vous lui avez vue, n'est qu'un effet de sa vertu & de sa raison. Elle est née à Naples. Dom Diego de Velez son Pere y commandoit la Cava-

lerie Espagnole, avant les dernieres révolutions. Il s'étoit marié en Espagne; & après y avoir eu trois fils, il avoit perdu sa Femme avant que de passer en Italie. Etant à Naples, ses Amis l'engagerent à reprendre les chaînes du mariage; & comme il étoit alors fort riche, il ne consulta que son cœur pour épouser une jeune Napolitaine très-aimable, mais sans biens. Il n'eut d'elle que Donna Diana. Le feu Roi d'Espagne mourut peu après. Vous sçavez les troubles qui suivirent sa mort. Don Diego de Velez se déclara hautement pour le Duc d'Anjou, & lui rendit des services signalés en Italie. Donna Pacilla, son Epouse, n'ayant pu le suivre dans toutes ses courses, l'absence & les soins de la guerre éteignirent l'amour dans le cœur de Dom Die-

go. Il repaſſa en Eſpagne avec le Roi Philippe V, ſans faire attention qu'il laiſſoit à Naples ſa femme & ſa fille, qui n'y pouvoient demeurer long-tems ſans ſon ſecours. Effectivement la pauvreté où elles tomberent bien-tôt, & la douleur de ſe voir abandonnées, leur fit mener une vie très-miſérable. Donna Pacilla écrivit en vain pluſieurs Lettres à ſon Mari, ſoit dureté, ſoit inconſtance, il ne leur fit pas même la grace de répondre, & elles ſe trouverent ainſi dans l'extrêmité du déſeſpoir & de la miſere. Elles prirent enfin la réſolution de ſe rendre à Madrid, & elles ſe mirent en chemin, après avoir écrit à Dom Diego pour le prévenir ſur leur arrivée. Donna Diana avoit alors huit ou neuf ans. Sa beauté la faiſoit déja remarquer. Elle

se trouva, avec sa Mere, dans un Vaisseau qui apportoit en Espagne la Comtesse d'Orozuna. Cette Dame, après avoir perdu son Mari à Naples, venoit passer le reste de ses jours dans les terres qu'elle avoit à douze ou quinze lieues de Madrid. Elle n'eut pas plutôt apperçu Donna Pacilla & sa fille, qu'elle eut envie de les connoître, & ayant appris d'elles leur malheureuse histoire, elle leur offrit une retraite dans sa maison, jusqu'à la conclusion de leurs affaires. Donna Pacilla l'accepta avec reconnoissance. La Comtesse les y traita avec tant d'amitié, qu'elles oublierent le dessein qui les avoit amenées en Espagne, & elles passerent ainsi quelques années avec leur Bienfaitrice. Pendant ce tems-là Dom Diego de Velez, qui n'avoit pas

vu arriver ſon Epouſe, & qui n'entendoit plus parler d'elle, crut que la mort l'en avoit entiérement délivré. Il s'engagea dans un troiſiéme mariage. Je ne ſçais comment cette nouvelle vint juſqu'à Donna Pacilla. La Religion & l'honneur l'obligeoient également de s'oppoſer à ces noces criminelles ; elle conſulta la Comteſſe, qui lui conſeilla de s'y prendre d'abord avec douceur, pour éviter l'éclat d'une oppoſition publique & violente. Elles conclurent que la Comteſſe écriroit à Dom Diego, qu'elle avoit connu à Naples, & qu'elle le prieroit de prendre la peine de ſe rendre à ſa Terre, pour une affaire de la derniere importance. Dom Diego ne tarda point à venir. Il eut peine à croire ce qu'on lui apprit d'abord. Il fallut, pour le con-

vaincre, lui faire voir sa femme & sa fille. Son embarras parut extrême ; cependant il prit sur le champ son parti, en homme qui sçavoit dissimuler. Il embrassa son Epouse avec une feinte joie, il lui fit des reproches de lui avoir laissé ignorer qu'elle étoit au monde, il rejetta son départ d'Italie sur la nécessité de ses affaires, & il l'assura qu'il n'avoit jamais changé de sentimens pour elle. Pour ce qui regardoit son nouveau mariage, il s'excusa sur l'opinion de sa mort, & sur le dérangement de sa fortune, ayant perdu une partie de ses biens au service du Roi Philippe. Il lui protesta que quelque avantage qu'il eût trouvé à épouser une fille de condition, qui lui avoit apporté un gros héritage, il alloit y renoncer, & qu'il se croyoit assez riche après avoir

retrouvé sa véritable Epouse ; mais, ajouta-t-il, comme j'ai affaire à une puissante famille, il faut que je la ménage ; & je me garderai bien de brusquer les choses. Vous vous retirerez avec ma fille dans une de mes Terres, où vous serez servies selon votre condition ; je vous y conduirai moi-même, & je travaillerai après cela à rompre le lien où je me suis engagé imprudemment, pour me mettre en état de reprendre la qualité de votre Mari. Donna Pacilla étoit timide. Loin de se défier de la sincérité d'un homme qu'elle aimoit, elle eut de la joie de le voir se porter de lui-même à son devoir, & elle résolut de suivre exactement ses volontés. La Comtesse la pria inutilement de ne pas quitter sa maison. Elle obéit à Dom Diego,

& ſe rendit avec lui & Donna Diana, dans une de ſes Terres, qui eſt près de Valadolid. Il la quitta pour retourner à Madrid, après lui avoir renouvellé ſes promeſſes, & les avoir accompagnées de mille ſermens. Pendant deux mois, il ne laiſſa point paſſer de ſemaines ſans lui écrire, avec une tendreſſe qui augmentoit chaque fois ſes eſpérances; mais ſa crédulité lui coûta cher. Elle tomba malade tout d'un coup, & elle ſe ſentit d'abord ſi mortellement atteinte, qu'elle ne put s'empêcher, en expirant, de faire connoître à ſa fille, qu'elle ne croyoit pas ſa mort naturelle. Lorſque Dom Diego eut appris qu'elle ne vivoit plus, il ſe hâta d'aller prendre Donna Diana, & de l'amener à Madrid. Elle y eſt depuis cinq ou ſix mois, continua le

Comte de Mancenez. Elle a fait connoiſſance avec ma Sœur, qui la regarde comme une intime Amie; je ne la vois jamais qu'avec admiration, & je me ſerois infailliblement attaché à elle, ſi je n'euſſe eu le cœur prévenu d'une autre paſſion. Tous ceux, qui la connoiſſent, la trouvent auſſi ſage que belle. Elle a rejetté les vœux de pluſieurs Amans, qui ſe ſont préſentés dans le deſſein de l'épouſer. Ce n'eſt pas que Dom Diego lui ait défendu de penſer au mariage; mais la triſte mort de Donna Pacilla, ſes malheurs paſſés, la néceſſité où elle ſe trouve, ſans biens, ſous l'empire d'une Belle-mere qu'elle n'a pas ſujet d'aimer, & parmi des Freres & des Sœurs de deux lits différens: toutes ces raiſons, jointes à ſa douceur naturelle & à l'inclination qu'elle

a pour une vie tranquille, lui ont fait naître le desir de quitter le monde pour embrasser la profession religieuse. Elle s'en est expliquée avec son Pere, qui y donne les mains volontiers ; & cette aimable personne se prépare à renfermer tous ses attraits dans une obscure solitude. Voilà, dit le Comte, en s'adressant au Marquis, ce qu'elle raconta hier à ma Sœur, après lui avoir fait l'aveu des sentimens qu'elle a conçus pour vous. Elle est malheureuse, lui disoit-elle, de vous avoir connu ; elle veut hâter son entrée en Religion ; elle ne veut plus vous voir : mais je suis persuadé que l'Amour sera le plus fort, & qu'il sçaura bien vous la ramener. Vous pouvez compter, du moins, de dîner aujourd'hui avec elle.

Je regardois le Marquis, pen-

dant tout ce discours. Je ne sçais à qui je pourrois le comparer. Il ressembloit à une personne qui s'éveille à la fin d'un songe triste, dont elle a été effrayée pendant son sommeil. Ses yeux étoient ouverts, mais il ne voyoit rien. Il repassoit jusqu'aux moindres circonstances du recit qu'il venoit d'entendre. Il se représentoit successivement Donna Diana, à Naples dans la pauvreté, en Espagne chez la Comtesse d'Orozuna, ou près de sa Mere mourante, & craignant le même sort dans la Terre de Dom Diego. Il la suivoit chez son Pere à Madrid ; & là, dans le même tems qu'il se réjouissoit d'apprendre qu'elle étoit devenue sensible pour lui, après avoir résisté aux poursuites de plusieurs Amans, il étoit mortellement affligé de la résolution où

elle étoit de renoncer au monde; & il trembloit qu'elle n'exécutât celle qu'elle avoit prise de ne plus le voir. Enfin il se leva, en disant à Mancenez : Mon cher Comte, je ne sçais dans quel dessein vous m'avez raconté les malheurs de Donna Diana; mais je vous avoue que tout ce que je viens d'apprendre ne sert qu'à me la faire trouver plus aimable.

Je pris la parole, & je le priai de m'écouter un moment : Je puis, lui dis-je, vous parler naturellement en présence de M. le Comte, puisqu'il est si fort de vos Amis. Votre passion m'a paru mériter quelque indulgence, tant que j'ai ignoré les malheurs & les desseins de Donna Diana : mais je ne vous cacherai point que je commence à la regarder d'un autre œil. Il est question ici

d'une affaire des plus sérieuses. Vous l'aimez, dites-vous, & vous voulez en être aimé : mais vous ne sentez pas qu'il ne s'agit de rien moins que de la rendre malheureuse, en lui inspirant une passion qui va déranger plus que jamais sa fortune. Que deviendra-t-elle, si elle s'attache assez à vous pour perdre le goût du Cloître? Qu'êtes-vous capable de faire pour elle? Je ne m'explique pas davantage; mais comptez, Monsieur, ajoutai-je d'un ton ferme, que je ne souffrirai pas que pour satisfaire une folle passion, vous dérangiez les sages projets d'une jeune personne qui a du mérite, & que vous la précipitiez peut-être dans de nouveaux malheurs. Elle juge sagement que dans l'état où est sa fortune, le Cloître est l'unique parti qui lui reste à choisir.

Si vous l'aimez, ne la traitez pas en Ennemie, en vous oppoſant à ſon bonheur. Il eſt encore tems de remédier au mal. Croyez-moi, renoncez au plaiſir de dîner aujourd'hui avec elle; & pour ne pas perdre celui d'être avec Monſieur le Comte, prions-le de venir dîner avec nous.

Il ſeroit difficile de repréſenter l'état où mon diſcours jetta le pauvre Marquis. Il me regarda quelque tems avec des yeux où la plus vive douleur étoit peinte. Vous voulez donc ma mort, me dit-il en croiſant les bras. Vous la voulez, je le vois bien; car c'eſt m'ôter la vie ſans ménagement, que de me traiter avec tant de dureté. Hé bien, Monſieur, continua-t-il, il n'eſt pas difficile de vous contenter; arrachez-moi de cette maiſon, ôtez-moi les

moyens de voir Donna Diana, privez-moi de son affection, je vous jure que je ne survivrai pas vingt-quatre heures à cette perte. Mais pourquoi voulez-vous me désespérer? Qu'ai-je donc fait qui vous offense? Oui, j'aime Donna Diana, & j'en veux être aimé; mais en veux-je à son honneur, à sa fortune, à sa Religion? Si c'est absolument son dessein de s'ensevelir dans un Cloître, mon amour peut-il l'en empêcher? Le sien même l'arrêtera-t-il, s'il est aussi vrai que vous le dites, que je ne suis capable de rien faire pour elle? Je vous ai déja déclaré mes vues: les voici encore, & le Ciel m'est témoin que je n'en ai point d'autres. Supposé que je sois assez heureux pour être aimé, je découvrirai ma naissance à Donna Diana, & l'obéissance que je dois à

mon Pere ; je lui promettrai une fidélité à toute épreuve ; je m'aſſurèrai de la ſienne, juſqu'à ce que je puiſſe obtenir de mon Pere le conſentement néceſſaire pour m'unir avec elle. Si j'ai le malheur de me le voir refuſer, je lui rendrai alors ſa foi ; & ſans ſonger davantage à l'épouſer, je me contenterai de l'aimer toute ma vie. Elle ſera libre alors de ſe faire Religieuſe ; & moi, je deviendrai tout ce que le Ciel ordonnera. Que trouvez-vous donc dans ce projet, qui bleſſe l'honneur ou la raiſon ? Soyez témoin, ſi vous voulez, de tous les entretiens que j'aurai avec elle. Vous ſçavez que je n'ai rien de caché pour vous ; & je n'ai pas deſſein, d'ailleurs, de lui dire jamais rien qui ne puiſſe être approuvé de tout le monde.

Le Marquis se tut après cette longue harangue. Je ne pus m'empêcher de rire, de la maniere dont il arrangeoit tout cela, & je lui dis, en badinant, que j'admirois son amoureuse éloquence. Le Comte se joignit à lui, pour me persuader qu'il avoit raison. Enfin je me rendis, après avoir fait valoir un peu ma bonté; & je me contentai de faire promettre au Marquis qu'il ne verroit jamais Donna Diana qu'avec moi, & qu'il me communiqueroit toujours l'état de son cœur avec confiance. Nous ne fimes plus que badiner, jusqu'à l'arrivée de cette aimable Fille. Nous la vimes entrer, sans en être apperçus. Toutes les Graces sembloient avoir conspiré à l'embellir. Le Marquis me prioit, avec transport, de considérer son air & sa dé-

marche ; oui, lui dis-je,

> *Illam quidquid agit, quoquo veſtigia vertit,*
> *Componit furtim, ſubſequiturque decor.*

Il fut charmé de la délicateſſe de ces deux Vers de Tibulle, & les apprit auſſi-tôt par cœur. Après avoir laiſſé aux deux Dames quelque tems pour s'entretenir, le Comte nous prit par la main, & leur dit en nous introduiſant, que puiſqu'elles étoient ſes Amies, il falloit qu'elles fuſſent auſſi les Amies de ſes Amis, *las amigas de los amigos* ; qu'il n'en avoit pas de plus chers que nous, & que nous étant trouvés ſi heureuſement chez lui, ſon deſſein étoit de nous faire dîner tous enſemble. Donna Diana rougit. La Sœur du Comte répondit, qu'elle nous conſidéroit trop pour s'en

faire un ſcrupule. On ſe mit à table un moment après. On devine près de qui le Marquis ſe trouva placé; l'Amour lui marqua ſa chaiſe. Il parut, au commencement du repas, d'une timidité qui me ſurprit. Le Comte lui en fit malignement un reproche. Il ne ſe défendit qu'avec un ſoupir. Donna Diana, qui avoit parlé auſſi peu que lui juſqu'alors, s'apperçut que le reproche du Comte pouvoit tomber auſſi ſur elle; il eſt pardonnable de ſe taire, dit-elle, quand on mange avec appétit. Il eſt vrai, reprit le Comte; mais il me ſemble que Monſieur le Marquis parle peu & mange encore moins. Il eſt près d'une belle perſonne qui lui rappelle le ſouvenir de quelque Dame de France, & ſon cœur eſt peut-être à préſent bien au-delà des Pyré-

nées. Le Marquis, se voyant un peu poussé, fut obligé de répondre. Il se plaignit de la malice du Comte, d'un air sincere & affligé. Je vous ai avoué plus d'une fois, lui dit-il, que je n'ai jamais rien aimé en France, & vous sçavez que je n'en suis encore sorti que pour venir en Espagne; ce n'est donc pas au-delà des Pyrenées que j'aime. Mais vous voulez rire, Monsieur le Comte, & je vois bien que votre cœur est plus tranquille que le mien. Vous parlez en Amant heureux, vous mangez de même; & vous ne comprenez pas qu'un amour incertain, timide, & respectueux puisse ôter la parole & l'appétit. Hélas! j'envie votre sort; mais plaignez du moins le mien. Je vous plaindrois sans doute, repliqua le Comte, si je connoissois

vos peines : mais vous ne me persuaderez pas facilement qu'un homme aussi aimable que vous, soit fait pour en souffrir beaucoup. Que je serois heureux ! s'écria le Marquis, si la charmante personne que j'aime pouvoit emprunter vos yeux, & prendre de moi une si flatteuse idée. Donna Elisa lui dit, en l'interrompant, qu'il oublioit qu'il étoit à table, & qu'elle lui conseilloit de remettre à parler d'amour après que nous aurions bien dîné. La conversation tomba sur d'autres sujets.

Le Comte nous proposa, en sortant de table, d'aller faire un tour de promenade au Jardin. J'offris la main à sa Sœur. Le Marquis conduisoit Donna Diana. Nous marchions à peu de distance; de sorte qu'ayant entendu ses

premieres aſſurances de paſſion, j'en pris occaſion de demander à Donna Eliſa ſi elle s'étoit apperçue qu'il adoroit ſon Amie? Elle me répondit, en ſouriant, qu'il n'étoit pas aiſé de s'y méprendre. J'ai fait ce que j'ai pu, lui dis-je, pour délivrer Donna Diana de cette importunité; mais vous ſçavez ce que c'eſt que l'Amour quand il s'eſt ſaiſi du cœur d'un jeune homme. D'ailleurs il faut convenir que Donna Diana eſt pleine de charmes, & qu'elle mérite le plus ſincere attachement. Vous ne connoiſſez qu'une partie de ſon mérite, me dit Donna Eliſa. Elle ſçait que le Marquis l'aime, & ſa ſageſſe la rend plus retenue; mais ſi vous pouviez l'approfondir comme moi, & pénétrer tout ſon caractere, vous la regarderiez comme

la premiere personne de son sexe. Je meurs de chagrin, lorsque je pense à la cruelle résolution qu'elle a prise de se dérober au monde, & je crois qu'il n'y a rien que je ne fisse pour Monsieur le Marquis, si son amour étoit assez heureux pour nous la conserver. Comment? interrompis-je avec une apparence de surprise, elle veut renoncer au monde? Parlons sans déguisement, reprit Donna Elisa, vous ne l'ignorez point; je le dis hier à mon Frere, & je suis sûre qu'il vous l'a redit. Il aime trop Monsieur le Marquis, pour lui cacher rien de ce qui l'intéresse. Et le dîner d'aujourd'hui, ajoûta-t-elle en riant, croyez-vous que je ne voie pas fort bien dans quelle vue tout cela s'est ménagé? mais j'y contribue de bon cœur, non-seu-

lement par l'estime que j'ai pour Monsieur le Marquis de Rosemont, mais parce que je suis persuadée qu'il n'y a qu'un mérite comme le sien, qui puisse nous empêcher de perdre Donna Diana.

Après quelques autres discours, nous nous apperçûmes que les deux jeunes Amans s'étoient éloignés de nous, & qu'ils étoient entrés dans un cabinet, à l'extrémité du Jardin. Donna Elisa me fit signe aussi-tôt de la suivre; & nous étant avancés doucement, nous nous plaçâmes aux deux côtés d'une petite fenêtre qui donnoit du jour au cabinet, & d'où nous pouvions entendre aisément leur entretien. Je jugeai, par les premieres paroles que j'entendis prononcer au Marquis, qu'il avoit tiré de sa chere Maîtresse

un aveu de ses sentimens. Mais, en lui ouvrant son cœur, elle ne lui avoit point accordé d'autre consolation que l'assurance d'être tendrement aimé. Constante dans le dessein de quitter le monde, elle rejettoit toutes les offres qui pouvoient l'en détourner; & elle protestoit au Marquis qu'il ne devoit rien attendre d'elle au-delà de l'aveu qu'elle avoit fait, & qu'elle traitoit de foiblesse.

Il étoit à ses pieds, un genou en terre. Quoi! lui entendimes-nous dire, à dix-sept ans, comblée de tous les dons du Ciel, adorée du plus tendre Amant du monde, vous irez vous enfermer dans une solitude, & vous priver de tous les plaisirs que l'Amour vous promet. Ah! je compte pour rien la mort qu'une résolution si cruelle va me causer; je ne pré-

tens pas vous inſpirer de la compaſſion pour mes peines, je ne vous en demande que pour vous-même. Je ſens ce qu'il m'en coûtera, interrompit-elle; car après vous avoir avoué que je vous aime, je puis bien vous découvrir la crainte où je ſuis que la tendreſſe que j'ai pour vous ne faſſe mon ſupplice. Mais je ne ſuis pas née pour être heureuſe. Mon cœur eſt accoutumé à ſouffrir ; & peu importe que ſes tourmens changent, & qu'il ſoit la victime de l'amour, après l'avoir été de la douleur. Mais pourquoi m'avoir fait connoître que je vous ſuis cher, reprit le Marquis d'un ton de déſeſpoir, ſi vous étiez réſolue de ne rien accorder à mon amour? Quel barbare deſſein aviez-vous? de m'accabler, de me déchirer, de me rendre le plus miſérable

de tous les hommes ! Eſt-ce ainſi qu'on traite ce que l'on aime ? Hélas ! moi qui vous adore, que ne ferois-je pas pour vous épargner la peine la plus legere ! Regretterois-je la vie pour une ſi belle cauſe, & ne la trouverois-je pas trop heureuſement employée ?

Eh bien, repliqua-t-elle, prenez-en occaſion de me haïr. Votre haine ſerviroit bien mieux à mon repos que votre amour. Conſidérez-moi, du moins, par tous les endroits qui doivent exciter votre indifférence : je ſuis une ingrate, qui ne fais point aſſez pour vous : je ſuis une fille ſans biens, ſans eſpérances, inconnue en Eſpagne, & preſque ſans appui dans la maiſon même de mon Pere. Ajoûtez-y que depuis mes plus tendres années, mon triſte cœur

eſt en proie à la douleur : hélas ! lui ſied-t-il bien d'aimer ? Eſt-ce au malheureux jouet de la fortune à reſſentir les tendreſſes de l'amour ? Non, regardez-moi encore comme une inſenſible, qui vous ai trompé en vous diſant que je vous trouve aimable ; guériſſez-vous, & laiſſez-moi fuir dans la ſolitude, pour y cacher mes chagrins, mon amour, & tous mes malheurs.

Elle prononça ces paroles d'une maniere ſi touchante, que Donna Eliſa ne put retenir ſes larmes. Pour moi j'attendis avec impatience la réponſe du Marquis. Il fut quelque tems à la faire, comme s'il eut médité ce qu'il devoit dire. Enfin, il reprit ainſi, d'un ton plus tranquille que je ne l'aurois cru : Si vous m'exhortez ſérieuſement à vous haïr, ou à ceſſer

de vous aimer, il faut, Mademoiselle, que vous ayez une idée bien foible de ma passion, & je suis bien malheureux d'avoir réussi si mal à vous l'exprimer. Mais vous me rendez plus de justice ; mon désespoir s'explique assez, & vous sentez bien qu'il répond à mon amour. Souffrez donc que sans m'arrêter à cette étrange proposition, je détruise les obstacles que vous opposez à votre tendresse & à la mienne. Vous tirez les uns de vos peines passées, & de la tristesse de votre cœur: ah chere Diana! il n'est que trop vrai que vous ne m'aimez point. Si vous aviez pour moi la moindre partie de cette inclination dont vous m'avez flatté, vous éprouveriez quelque changement dans votre cœur, & la tristesse n'y tiendroit pas longtems contre l'amour. Aimez-moi;

je ne crains rien de votre triſteſſe quand vous commencerez à m'aimer. Pour l'autre obſtacle, qui conſiſte, ditez-vous, en ce que vous êtes ſans biens & ſans appui, plût au Ciel que votre tendreſſe me fût auſſi aſſurée, qu'il eſt facile à lever! Je vais vous découvrir, belle Diana, ce que j'ai tenu caché depuis mon départ de France. Je ſuis le fils unique de Monſieur le Duc de....... ce nom vous eſt ſans doute connu : mon Pere m'aime, il tient un des premiers rangs du Royaume, il eſt extrêmement riche ; ainſi je puis vous offrir une fortune aſſez brillante, pour réparer le défaut de la vôtre. Que mon cœur ſeroit content, de pouvoir vous rendre heureuſe par la fortune & par l'amour!

Lorſque le Marquis eut prononcé le nom de Monſieur le

Duc son pere, Donna Elisa en fut surprise. Comme elle connoissoit cette illustre Maison, elle me fit quelques reproches d'avoir laissé son frere & elle, dans une ignorance qui les avoit empêchés de rendre ce qu'elle croyoit devoir au Marquis. Elle ne me dit que deux mots; mais elle ne put le faire si bas, que sa voix ne fût entendue de Donna Diana. Cette belle personne sortit aussitôt; & nous ayant apperçus, elle se plaignit en rougissant de cette espece de trahison. Le Marquis fut lui-même un peu déconcerté. Donna Elisa les prit tous deux par la main; & après avoir fait quelques civilités au Marquis sur ce qu'elle venoit d'apprendre, elle leur dit que puisque c'étoit une faute commise, & que nous avions tout entendu, il ne falloit

plus qu'ils fissent mystere de rien avec nous. Le Marquis en convint. Donna Diana se défendoit encore, & sembloit regretter tout ce qu'elle avoit dit de trop passionné ou de trop obligeant. Hé, Mademoiselle, interrompit le jeune Amant, est-il possible que vous vous repentiez de m'avoir rendu pendant un moment le plus fortuné de tous les hommes? Ne me l'avez-vous pas déja fait payer bien cher ce moment si heureux, en voulant détruire l'espérance qu'un aveu charmant m'avoit fait concevoir? Je prens Donna Elisa & Monsieur de Renoncour à témoins de vos difficultés & de mes raisons. Si vous m'honorez de quelque bonté, souffrez qu'ils soient nos Juges; ils nous ont entendus: ou plutôt jugez souverainement vous-même de ma desti-

née, & faites-moi la grace de me dire, ſi lorſqu'ils ont été interrompus, mes dernieres paroles avoient fait quelque impreſſion ſur votre cœur. Nous rentrâmes tous quatre dans le cabinet; & nous étant aſſis, Donna Diana prit la parole, après avoir rêvé un moment.

Je ne prétends point cacher, nous dit-elle, que les belles qualités de Monſieur le Marquis m'ont fait naître pour lui une très-vive eſtime. A quelque état que le Ciel me réſerve, je la conſerverai toute ma vie, & je me ferai un honneur d'avoir mérité ſa tendreſſe. Mais quand je ne ſerois pas réſolue de prendre le parti de la retraite, & de ſurmonter tous les ſentimens de mon cœur; je vous avoue, Monſieur, continua-t-elle en s'adreſſant

au Marquis, que la connoiſſance que vous m'avez donnée de votre rang & de votre naiſſance, ſuffiroit pour me confirmer dans cette réſolution. Je ſçais que cela eſt fort éloigné de vos eſpérances; mais voici mes raiſons, que je vous prie d'écouter. J'avois cru juſqu'à préſent que je n'étois point capable d'aimer : la fauſſe tranquillité, qui paroît dans mon humeur & ſur mon viſage, ne m'empêchoit point de porter au fond de l'ame un continuel ſentiment de triſteſſe, cauſé par tous les accidens d'une vie malheureuſe, par la mort violente de ma Mere, & par l'état préſent de ma fortune. Allons-nous cacher dans la ſolitude, me diſois-je; c'eſt le ſeul partage qui me reſte; je ne ſuis point faite pour le commerce des hommes. J'étois dans cette

résolution, & prête à l'exécuter, quand j'ai commencé à vous voir: elle n'a pas changé; mais je ne sçais comment il m'est arrivé, en vous voyant, de laisser entrer dans mon cœur des sentimens qu'il ne devoit jamais connoître. Je n'ai pas même eu la force de vous les déguiser. Qu'on est foible quand on aime! Je vous avoue encore qu'il n'y avoit que vous qui pussiez me rendre sensible; & de quelque maniere que le Ciel dispose de moi, je sens bien que vous me serez toujours cher. Cependant, malgré cet aveu qui marque tant de foiblesse, je suis assez forte pour vous dire que mes premieres raisons sont encore plus d'impression sur moi que toute ma tendresse. Je vois ce que je perds en vous abandonnant, & je ne laisse pas d'être persuadée

que l'intérêt de mon repos demande ce ſacrifice. Vous avez cru répondre à mes difficultés, en m'apprenant ce que vous êtes né, & les grandeurs que votre naiſſance vous met en état de m'offrir: mais c'eſt au contraire ce qui met le ſceau à ma réſolution. Je ne ſçais point me flatter : un peu de beauté, & quelques foibles agrémens, ne réparent point ce qui me manque du côté de la fortune. Le fils unique de Monſieur le Duc de..... n'eſt pas fait pour Diana de Velez; & quand Monſieur votre Pere fermeroit les yeux ſur cette inégalité, ce que je crois impoſſible, je ſçais ce que ma gloire & ma tendreſſe même demandent de moi; je ne troublerai point le cours de votre fortune, & les grandes alliances auxquelles votre naiſſance vous

appelle. Adieu, Monſieur, ajoûta-t-elle en ſe levant, & tâchant de cacher quelques larmes qui lui échappoient; ne me voyez plus. Vous n'en ſeriez pas plus heureux; & vous ne feriez qu'augmenter mes peines, & précipiter le moment de ma retraite.

Le Marquis ſe jetta à ſes genoux pour l'arrêter. Donna Eliſa fit auſſi ſes efforts, pour l'engager à écouter quelques paroles; elle ne fit attention à rien, & ſortant du cabinet elle reprit ſeule le chemin des appartemens. Donna Eliſa fut obligée de la ſuivre, après avoir dit au Marquis quelques mots de conſolation. Elle nous renvoya auſſi-tôt le Comte, qui s'étoit retiré exprès, pour laiſſer plus de liberté à ſon Ami. Il reconnut ſans peine, à ſon air penſif & affligé, qu'il étoit maltraité par

l'Amour. Il le pria de lui communiquer ſes peines. Le Marquis lui fit en ſoupirant le récit de ce qui s'étoit paſſé; il fit mille plaintes ameres de la réſolution de Donna Diana, il exagéra ſa dureté, il la traita de cruelle & d'inhumaine; & après s'être épuiſé en ſoupirs & en reproches, il en revint à confeſſer que c'étoit la plus aimable perſonne que le Ciel eût formée, & qu'il ne l'avoit jamais trouvée ſi belle, ſi ingénieuſe, ſi charmante, que dans le moment même qu'elle l'avoit déſeſpéré par ſes rigueurs. J'obſervois en ſilence toutes ſes agitations. J'étois bien aiſe de lui laiſſer eſſuyer les tourmens de cette fâcheuſe journée, & de l'abandonner en quelque ſorte à ſon propre cœur, pour eſſayer enſuite de le dégoûter de l'amour en lui repréſentant

ſes amertumes telles qu'il les auroit éprouvées. C'eſt peut-être le plus sûr remede contre cette fatale paſſion. On la trouve trop belle & trop flatteuſe, quand on la conſidére de loin. Elle ne promet rien qui n'excite des deſirs, & qui ne faſſe naître des eſpérances de bonheur; mais quand on en vient à l'expérience, & qu'après avoir mis en ligne de compte les tourmens & les chagrins qu'elle fait ſentir, on vient après cela à compter ſes plaiſirs, on en trouve quelquefois ſi peu, qu'on ſe détrompe ſans peine de la fauſſe opinion qu'on s'en étoit formée.

Le Comte, qui aimoit le Marquis comme on aime une Maîtreſſe, lui propoſa toutes les reſſources qu'il put s'imaginer, pour faire réuſſir ſon amour ou pour

l'en guérir. Voyant qu'il n'écoutoit rien pour sa guérison, il se tourna tout entier de l'autre côté. Le premier moyen qu'il lui offrit de se satisfaire, fut d'aller secrettement dans un cabinet, qui étoit voisin de la chambre de Donna Elisa, pour y entendre les discours des deux Demoiselles, & juger par ceux de Donna Diana de la véritable disposition de son cœur. Cette offre fut acceptée avidement. Nous montâmes au cabinet, par un escalier dérobé. La porte qui communiquoit à la chambre étoit vitrée, & couverte d'un rideau. Nous nous en approchâmes, après avoir eu la précaution de fermer doucement la fenêtre du cabinet; de sorte qu'étant dans l'obscurité, nous pouvions voir, au travers du rideau & des vitres, jusqu'aux moindres

mouvemens des deux Demoiselles, & nous assurer que nous n'étions poins apperçus. Donna Diana avoit le coude appuyé sur une table ; & de la même main elle tenoit un mouchoir contre ses yeux, apparemment pour essuyer ses larmes. Donna Elisa étoit assise près d'elle, & tenoit son autre main dans les siennes. Ce spectacle étoit touchant. On peut juger s'il parut tel au Marquis. La premiere, que nous entendimes distinctement, fut Donna Elisa. Je vois un parti, disoit-elle, qui peut vous rendre tranquille, du moins pour quelque tems : souffrez la tendresse du Marquis, & livrez-vous à la vôtre, jusqu'à ce qu'il quitte l'Espagne & qu'il retourne chez son Pere. Si sa passion est aussi sincere qu'elle paroît, il ne manquera pas alors de remuer

ciel & terre pour obtenir de vous épouser. S'il l'obtient, vous êtes heureuse; si son Pere se montre inflexible, vous aurez du moins trouvé de la douceur à passer quelque tems dans cette espérance, & vous serez toujours libre de vous arrêter au parti que vous voulez prendre dès aujourd'hui. C'est une belle chimere dont vous me flattez, répondit Donna Diana. Me persuaderez-vous qu'une personne du rang de Monsieur le Duc de..... consente jamais à me voir la Femme de son fils? une infortunée comme moi, qui n'aurai à ses yeux pour tout mérite, que ma tendresse, & la passion d'un jeune homme de dix-huit ans? Comment voulez-vous qu'une espérance si folle puisse servir à me rendre tranquille? Et puis, ne vous ai-je pas dit qu'il y con-

ſentiroit en vain? Je ne ſuis point faite comme le commun des femmes. Je ne veux pas devoir ma fortune à l'amour. Il faudroit que le Marquis me fît le ſacrifice de la ſienne; & quoique ce fût la plus grande marque de tendreſſe qu'il pût me donner, je ne ſerois point heureuſe en jouiſſant d'un bonheur qui lui coûteroit ſi cher.

Mais, reprit Donna Eliſa, ſeriez-vous la premiere femme dont un Amant auroit fait la fortune? N'eſt-ce pas une choſe que nous voyons arriver tous les jours? D'ailleurs la diſtance eſt-elle donc ſi grande, entre vous & le Marquis? Si vous êtes ſans biens, vous avez de la naiſſance. Et comptez-vous pour rien les charmes de la jeuneſſe & de la beauté? Vous auriez trop d'avantage ſur le Marquis, ſi avec tant d'attraits

& de mérite, vous étiez auſſi riche que lui. Ne faut-il pas qu'il paye de quelque choſe le bonheur d'être aimé de vous ? Croyez-moi, un Amant riche doit être aſſez content de ſes richeſſes, lorſqu'elles ſervent à lui aſſurer la poſſeſſion d'une femme aimable ; & s'il eſt honnête homme, il doit ſentir que ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il obtient. Non, non, repliqua Donna Diana en ſoupirant, vos raiſons ne me perſuadent point. Je vois trop ce que j'aurois à craindre, en ſuivant le penchant de mon cœur. C'en eſt fait, je le ſurmonterai quoiqu'il m'en coûte ; & puiſqu'il faut que je ſois malheureuſe, j'aime mieux l'être en me faiſant cette violence, qu'en m'expoſant à des peines dont le remede ſeroit encore plus difficile. Je ne conçois point quelles ſeroient

ces peines, interrompit Elisa. Ah! vous ne les concevez point, répondit la tendre Diana. Un jeune homme, aussi vif que le Marquis, est-il capable d'aimer long-tems? Je veux croire que sa passion est sincere aujourd'hui; peut-être est-ce la premiere occasion qu'il ait eue d'aimer: mais quelle apparence qu'il puisse être constant? Supposons qu'il m'épouse, & que son Pere y consente, sa passion s'affoiblira; il sentira qu'il aura trop fait pour moi; il me traitera avec indifférence, & peut-être avec mépris; & moi, qui sçais à quel point je suis touchée, moi qui ne continuerai de le voir que pour l'aimer de plus en plus, je périrai de douleur, & je n'aurai plus que la mort pour finir mon désespoir.

Comme elle finissoit ces mots, le Marquis, qui ne se possédoit

plus, ouvrit brusquement la porte du cabinet ; & sans faire attention que son Amante, ou du moins Donna Elisa, pouvoit être choquée de la liberté que nous avions prise de les écouter, il fut se jetter à leurs genoux, & leur demanda en grace d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. J'aurois peine à rapporter son discours, quoique j'aie toujours eu soin, dans nos voyages, d'écrire le soir ce qui nous étoit arrivé d'intéressant pendant le jour. Jamais l'Amour ne s'exprima avec plus de grace & d'éloquence, ni d'une maniere plus tendre & plus touchante. Donna Diana n'y put résister. Elle n'eut pas même la force de l'empêcher de prendre sa main, qu'il tint plus d'une demi-heure dans les siennes. Enfin la paix se fit, & l'on convint de s'ai-

mer éternellement. Le Marquis promit de faire partir son Valet de chambre, pour aller à Paris faire part de tout à Monsieur le Duc, & le prier de consentir à son bonheur. Il assura son Amante qu'il en étoit trop aimé pour appréhender qu'il s'y opposât, sur-tout lorsqu'il lui feroit entendre que sa vie même en dépendoit. Il tira parole de moi, que je joindrois une Lettre à la sienne, pour rendre témoignage du mérite & de la condition de Donna Diana. Je ne voulus point lui refuser cette satisfaction, sçachant de quelle maniere je m'y prendrois pour écrire. Nous passâmes encore une heure chez le Comte de Mancenez. Nous convinmes avec Donna Diana que nous l'y verrions tous les jours après-midi, & qu'elle s'y rendroit un peu plu-

tôt qu'elle n'avoit accoutumé, afin que nous puſſions nous entretenir avant l'arrivée des Dames, qui venoient ordinairement paſſer l'après-dînée avec Donna Eliſa.

Le Marquis étoit ſi content de ſa bonne fortune, & ſi impatient de faire partir le Brun, ſon Valet de chambre, qu'il vouloit retourner droit à notre logis & finir d'affaires le jour même. Je le fis ſouvenir que nous avions promis, la veille, une viſite à Monſieur le Marquis de Leide, & que c'étoit le tems de la rendre. Il me ſuivit avec aſſez de peine. Nous ne le trouvâmes point à ſon Hôtel; mais, comme nous en ſortions, nous vimes paſſer Monſieur le Duc de Saint-Aignan, Ambaſſadeur de France, qui revenoit de la campagne dans ſon Caroſſe. Il nous apperçut & nous fit l'hon-

neur de nous ſaluer ; ce qui me fit prendre la réſolution d'aller ſur le champ lui rendre nos devoirs. Il nous reçut avec beaucoup de civilité. L'intrigue amoureuſe du Marquis fut la ſeule raiſon qui m'empêcha de nous faire connoître. Je pris le parti d'attendre qu'il fût dans une ſituation un peu plus tranquille. Nous allâmes voir de-là Dom Juan de Paſtrino, à qui nous devions cette viſite. Je remarquai, dans la réception qu'il nous fit, un air contraint, dont je ne pus ce jour-là deviner la cauſe. Nous ne la connumes que trop, quelque tems après. Notre derniere viſite fut chez Monſieur le Duc de Montalto, qui nous retint à ſouper. On y parla de cent choſes différentes, dont je n'ai pas deſſein de groſſir ces Mémoires.

Il fallut céder aux instances du Marquis, lorsque nous fumes retournés chez Dom Porterra. Il voulut écrire à Monsieur le Duc, avant que de se mettre au lit; j'écrivis aussi, & nous avertimes le Brun de se disposer à partir le lendemain pour Paris. Ma Lettre n'étoit qu'un récit de ce qui nous étoit arrivé, depuis que nous étions en Espagne. J'exposois la passion du Marquis, son origine, ses circonstances, ses excès, l'inutilité de mes soins pour l'empêcher de naître ou pour l'arrêter; & sans déguiser la mauvaise fortune de Donna Diana, je faisois le portrait de ses charmes, d'une maniere qui satisfit le Marquis. Dans le fond il étoit impossible de louer trop cette aimable fille, & difficile de la louer assez. Je finissois, en priant Monsieur le

Duc de nous faire connoître ſes volontés. Je crois, lui diſois je, que dans l'état où eſt le Marquis, il faut du moins le traiter avec indulgence, & lui laiſſer eſpérer quelque choſe. On ne le rameneroit point par la rigueur. Le tems, l'abſcence, & votre bonté contribueront à le guérir. Je ne lus point ces dernieres lignes au jeune Amant.

Pour lui ſon cœur ſe montroit tout entier dans ſa Lettre. Elle étoit courte, mais d'une vivacité qui répondoit à ſon caractere. On ne ſera pas fâché de la voir ici.

» Un fils, dans la ſituation où
» je me trouve, craindroit tout de
» la ſévérité d'un autre Pere. Mais
» je ſçais le fonds que je dois faire
» ſur l'indulgence du mien; & ſi le
» reſpect & l'attachement que j'ai
» pour lui n'ont point de bornes,

» je lui dois bien ces ſentimens,
» puiſque ſa tendreſſe & ſa bonté
» n'en ont jamais eu pour moi.
» Un Pere ſi aimable voudroit-il
» la mort d'un fils ſi reſpectueux?
» Oui, Monſieur, ma vie dépend
» d'un mot de votre main. J'aime
» avec plus de paſſion qu'on n'a
» jamais aimé. Monſieur de Re-
» noncour vous dira ſi le Ciel fit
» jamais rien de plus charmant
» que ce que j'aime. Je me jette
» de cœur à vos genoux, pour
» vous conjurer d'approuver mon
» amour. A quel déſeſpoir me li-
» vrez-vous, ſi vous ne m'écoutez
» pas! Le premier Courrier d'Eſ-
» pagne vous apprendroit la nou-
» velle de ma mort. J'ouvrirai,
» en tremblant, la réponſe dont
» vous m'honorerez. Si j'ai le mal-
» heur de la trouver contraire à
» mes eſpérances, ce ſera en me

» perçant le cœur, que je vous
» prouverai obéissance & le res-
» pect avec lequel je suis; &c. ».

Je lui dis en riant, lorsqu'il m'eut lu sa Lettre, qu'il y avoit un peu de folie dans sa passion, & qu'on ne parloit pas à tout moment de se donner la mort, quand on avoit la raison bien saine. Que voulez-vous? me répondit-il; je ne suis plus à moi: mon ame ne m'est pas plus nécessaire pour vivre que ma chere Diana. On ne connoît la force de l'amour, qu'au moment qu'on l'éprouve. Et vous cher Papa, ajoûta-t-il, qui êtes si prodigue de morale, ne vous ai-je pas entendu dire dans l'Abbaye de.... que vous vous seriez ôté mille fois la vie après la perte de votre Epouse, si vos Amis n'eussent retenu vos mains? Je n'ai garde de vouloir être plus sage que vous.

Vous êtes un malin, lui dis-je après l'avoir embrassé, qui me reprochez mes foiblesses pour autoriser les vôtres. Je ne croyois pas que vous vous souvinssiez de ce que je racontai il y a trois mois à Monsieur le Duc, & je vois bien que c'est ce souvenir qui vous a fait compter sur mon indulgence. Sçachez néanmoins qu'il faut mettre beaucoup de différence entre le juste regret que cause la perte d'une chere Epouse, & le désespoir où vous dites que votre passion est capable de vous faire tomber. L'un pourroit être fort pardonnable, tandis que l'autre ne le seroit gueres. Tous les excès sont des vices : mais s'il y a quelque chose qui puisse les justifier, c'est l'innocence de leur cause. Or un attachement tel que le vôtre cesseroit d'être innocent, s'il s'écartoit

le moins du monde des bornes de la raiſon. Voyez donc maintenant, ajoûtai-je, comment il faut juger de mes excès paſſés, & de ceux dont vous vous croyez capable aujourd'hui. Les miens pouvoient être excuſés en quelque ſorte par la nature de mon affection, qui n'avoit rien que de légitime : au lieu que les vôtres feroient connoître clairement que votre paſſion eſt criminelle, parce qu'elle n'en doit produire aucun, tant qu'elle ſe conſervera pure & innocente.

Fin du ſeptiéme Livre.

MEMOIRES DU MARQUIS DE ***.

LIVRE HUITIÉME.

LE départ de le Brun rendit le Marquis assez tranquille. J'espérois l'être aussi, du moins jusqu'à son retour. Nos exercices du matin se firent, pendant quelque tems, avec beaucoup d'ordre & d'application. Nous allions presque immédiatement après le dîner chez le Comte de Mancenez,

où nous passions une heure ou deux avec Donna Diana & Donna Elisa. Lorsqu'il leur venoit compagnie, nous les quittions sans nous laisser voir, & nous passions le reste du jour en visites, ou en parties de promenade & de plaisir. Nous eumes l'honneur de saluer le Roi, à la suite de Monsieur l'Ambassadeur, & quelque tems après celui de baiser la main de la Reine avec les Seigneurs & les Dames, le jour de sa naissance. On quitta le deuil ce jour-là, & toute la Cour le passa en réjouissance. Le Marquis de Leide, le Duc de Montalto, Dom Antonio del Valle, Lieutenant Général, & Gouverneur de Sarragosse, le Marquis de Grimaldo même, & quantité d'autres Seigneurs, nous combloient de civilités & d'amitié, quoiqu'ils

ne connuſſent le Marquis que ſur le pied d'un Gentilhomme de diſtinction. En un mot, nous étions contens de Madrid & de la Cour d'Eſpagne, lorſqu'une bizarre aventure nous précipita dans mille chagrins. Je ſuis obligé de reprendre la choſe d'un peu plus haut.

Quelques jours après le départ de le Brun, nous ſortions ſur les ſept heures du ſoir de chez Monſieur le Duc de Saint Aignan, où nous avions paſſé l'après-midi au jeu. Nous fumes rencontrés, dans la rue, par un jeune homme aſſez mal vétu, qui reconnut le Marquis, & qui le ſalua par ſon véritable nom. Le Marquis ſe remit auſſi ſon viſage, & ſe ſouvint de l'avoir vu au Collége, où ils avoient été compagnons d'école. Hé bon jour, mon pauvre Briſ-

ſant, lui dit-il; que faites-vous donc à Madrid? Vous voilà dans un triſte état. Briſſant répondit que nous ne voyions qu'une partie de ſa miſere; qu'il étoit ſans un ſou, & qu'il ne faiſoit qu'arriver à Madrid, dans l'eſpérance d'y trouver quelque Seigneur François qui le voulût prendre à ſon ſervice, pour retourner en France avec lui. Le Marquis n'avoit que Deſchamps pour le ſervir, dans l'abſence de ſon valet de chambre; il m'expliqua en deux mots ce que c'étoit que Briſſant, & me pria de trouver bon qu'il le prît avec nous. J'y conſentis volontiers. Il nous ſuivit à notre logement, où nous retournames ſur le champ en ſa faveur. Nous le fimes revêtir d'un habit de le Brun, en attendant qu'on pût l'habiller de neuf. Il mangea com-

me un homme affamé ; & lorſqu'il fut un peu remis de ſes fatigues, il vint nous rejoindre dans notre chambre, où nous étions à ſouper. Le Marquis m'avoit raconté, pendant ce tems là, que quoique Briſſant fût plus âgé que lui de cinq ou ſix années, ils avoient étudié cinq ans dans les mêmes claſſes ; qu'il s'y étoit toujours diſtingué par ſon eſprit ; qu'il paſſoit même pour être d'une honnête famille ; & qu'il étoit ſurprenant que nous l'euſſions trouvé en ſi mauvais ordre. Je jugeai moi-même à ſa figure, en le voyant un peu mieux mis, qu'il avoit eu de l'éducation, & qu'il ne manquoit point de ſçavoir faire. Il étoit de belle taille ; le teint fort bazané, mais l'air délié, & même un peu effronté. Briſſant, lui dit le Marquis, je

TAYLOR INST. OXFORD

vous conftitue mon Valet de chambre jufqu'au retour de le Brun; mais je veux fçavoir, auparavant, par quelle aventure je vous ai trouvé fi mal équipé dans ce Pays-ci. Il nous raconta ainfi fon hiftoire.

Un peu de libertinage, & le defir de connoître les voifins de la France, m'engagerent à quitter Paris il y a fept ou huit mois. J'appris que le Marquis de Durazzo, Envoyé extraordinaire de la République de Genes, avoit reçu à Verfailles fon Audience de congé, & qu'il fe préparoit à partir; cette occafion me parut favorable. Je volai mille écus à mon Pere, pour les frais de mon voyage; & m'étant mis fort proprement, j'allai voir le Marquis de Durazzo, & je le priai de trouver bon que j'euffe l'honneur de

lui tenir compagnie jusqu'à Gênes. Il me prit pour un jeune Gentilhomme, qui étoit dans le dessein de voyager, & sa réponse fut telle que je la desirois. Nous partimes. J'avois pris, à Paris, un valet que le hazard m'avoit présenté. C'étoit un Italien de bonne mine, nommé Andredi, qui s'étoit trouvé à la porte du Marquis de Durazzo lorsque j'en sortois, & qui apprenant que j'allois faire le voyage d'Italie, s'étoit offert à mon service. Il sçavoit parfaitement les fortifications, & il dessinoit admirablement. Mais quoique ces talens pussent l'aider à vivre, il se trouvoit obligé, comme je l'ai sçu depuis, à quitter Paris, pour éviter la Justice, avec laquelle il s'étoit mis fort mal. On ne l'eût pas pris d'ailleurs pour un Fripon, ni pour un Valet,

tant il copioit naturellement l'homme d'honneur & de diſtinction. Nous arrivames à Genes. J'y voulus ſoutenir l'air d'opulence que j'avois pris ſur la route ; ma bourſe s'épuiſa en peu de tems. Andredi, qui avoit plus d'expérience que moi, s'apperçut que mon humeur devenoit triſte ; & comme il vit diminuer ma dépenſe, il comprit aiſément la cauſe de mon mal. Il m'en fit connoître quelque choſe. Je n'ignorois pas ſon adreſſe, & j'étois content de ſon affection ; je pris le parti de lui découvrir nettement mon embarras. Il me demanda d'abord, s'il ne me reſtoit abſolument rien. Environ cinquante écus, lui dis-je ; mais je dois davantage. Vos dettes, reprit-il, ſont une bagatelle. Quittons Genes. Il n'eſt pas beſoin

d'avertir vos Créanciers. Malte est ménacée par les Turcs, & les Chevaliers s'y rendent de toutes parts; allons profiter du trouble, & tâcher d'y faire quelque dupe. Je lui représentai qu'étant sans argent, je n'aurois pas l'effronterie de me mêler parmi des personnes de qualité, qui s'appercevroient bientôt de notre dessein. Il me dit là-dessus que s'il n'appréhendoit de me déplaire, il me proposeroit un autre parti; & l'ayant pressé de continuer, il m'assura que si je voulois lui remettre ce qui me restoit d'argent & lui prêter mes habits qui convenoient à peu près à sa taille, il s'engageoit à me conduire à Malte sans péril, & à m'y faire subsister sans peine. Après quelque incertitude, j'acceptai la proposition par nécessité. Nous chan-

geames ainſi de condition, & je devins le valet après avoir été le Maître. Andredi ménagea adroitement notre fuite & notre embarquement. Nous abordames heureuſement à Malte. On s'y croyoit à la veille d'être attaqué par les Turcs, ce qui faiſoit faire exactement la garde au port. Nous fumes interrogés, ſur le deſſein qui nous amenoit. Andredi demanda qu'on nous conduisît au Grand Maître, qui s'appelloit Dom Perellos de Roccafoul. J'admirai la hardieſſe avec laquelle il lui déclara qu'il étoit Ingénieur, & qu'il s'étoit fait quelque réputation dans cet art; qu'ayant appris le péril où Malte étoit d'être attaquée, il venoit offrir ſes ſervices à la Religion. Le Grand Maître le remercia de ſa bonne volonté, lui parla de

fortification ; & l'ayant trouvé fort intelligent, il ordonna que nous fussions traités avec distinction. Quelques Chevaliers furent nommés, pour nous montrer les nouveaux ouvrages qu'on avoit faits autour de la ville, sur-tout à la Valette, où l'on avoit beaucoup travaillé. Andredi raisonna sur tout ce qu'il vit, avec une capacité qui le fit admirer ; il montra quelques endroits foibles, il donna de bons avis pour les réparer : on agréa ses services, & on lui promit qu'il seroit content de la reconnoissance de l'Ordre. Nous formions tous deux mille projets flateurs, fondés sur l'estime du Grand Maître & des Chevaliers. Un jour qu'Andredi rentroit au soir dans l'endroit où nous étions logés, je lui trouvai un air de frayeur qui m'épouvanta. Nous

ſommes perdus, me dit-il; il faut quitter Malte ſans nous arrêter un moment. Je viens d'appercevoir un Chevalier, que j'ai ſervi autrefois en qualité de Valet de chambre, & à qui je volai ſa montre & tout ſon argent. C'eſt fait de moi, s'il me reconnoît. Son diſcours me fit pâlir. Nous ſortimes de la ville le ſoir même, & nous cherchames quelque vaiſſeau prêt à partir. Il s'en trouva heureuſement un, qui alloit mettre à la voile, pour tranſporter quelques marchandiſes à Napoli de Romanie, Capitale de la Morée. Nous y fumes reçus pour peu de choſe. Andredi s'apperçut, ſur la route, que le Capitaine Marchand étoit un homme brutal, dont les manieres dures faiſoient ſouvent murmurer l'Equipage. Il forma là-deſſus un deſſein

dessein digne de lui. Ce fut de gagner les Matelots, pour se rendre maître du vaisseau, en leur promettant de leur abandonner une partie des marchandises. Il réussit plus promptement qu'il n'espéroit; & lorsqu'il se crut assuré d'eux, il poignarda en plein jour le Capitaine, & jetta son corps dans la mer. Nous allames débarquer dans un petit Bourg assez désert, sur la côte de la Morée. Le partage des marchandises se fit de bonne foi. Andredi proposa ensuite aux Matelots de se remettre en mer, pour achever de s'enrichir en pillant. Tous y consentirent. Il nous fit prendre le chemin de Raguse, d'où il étoit, dans le dessein d'y vendre nos marchandises, & d'y mettre le vaisseau en état d'attaquer & de se défendre. Tout cela fut exé-

cuté heureusement. Nous commençames à mener la plus malheureuse vie du monde. Andredi connoissoit les côtes; nous descendions la nuit au nombre de vingt-quatre, bien armés, & résolus à tout événement; nous allions frapper doucement à la porte d'une maison, qui nous paroissoit accommodée. Andredi parloit seul, & trouvoit toujours quelque moyen de se faire ouvrir. Nous ne prenions que l'argent, soit monnoié, soit en vaisselle. Lorsqu'une maison étoit pillée, Andredi y laissoit trois hommes, pour empêcher le bruit ou la résistance, & nous en allions faire autant à cinq ou six autres. Nous amassames, ainsi, dans l'espace d'un mois, plus de cinq cens mille livres; sans compter une infinité de cuilleres, fourchettes,

taſſes, & d'autres meubles d'argent. Un jour que nous étions deſcendus à terre, pour nous pourvoir de vivres & prendre de l'eau douce, nous apperçumes du haut de la Côte, quoique le lieu fût écarté, un Château de fort belle apparence. Andredi nous défendit auſſitôt d'avancer. Voilà une proie, nous dit-il, qui eſt deſtinée pour nous. Rentrons dans le vaiſſeau juſqu'au ſoir. Il détacha ſeulement deux hommes de la troupe, pour aller ſans armes, examiner les avenues du Château. Ils revinrent avec les lumieres néceſſaires, & nous attendimes la nuit. Nous ſortimes tous, c'eſt-à-dire au nombre de trente. Nous arrivames ſans bruit à la porte du Château. Andredi frappa, mais malgré ſon adreſſe, il ne put réuſſir à ſe faire ouvrir. Le Portier

s'obſtina à répondre qu'il n'ouvroit jamais la nuit. Nous réſolumes d'enfoncer la porte. Elle le fut en un inſtant ; mais le bruit ayant été entendu des appartemens, le Seigneur du lieu, ſes deux fils, & cinq ou ſix domeſtiques eurent le tems de s'armer & de venir au-devant de nous. Ils ſe défendirent en braves, & nous tuerent deux hommes. La colere nous fit fondre ſur eux ſans ménagement ; nous les maſſacrames tous. C'eſt l'unique fois qu'Andredi nous ait fait verſer du ſang. Nous montames alors librement dans toutes les chambres. Nous ſçumes trouver le coffre fort & la vaiſſelle, & nous fimes un gros butin. Comme nous nous préparions à nous retirer, Andredi nous dit : Camarades, la nuit eſt peu avancée, & nous ne riſquons

rien à la passer ici ; croyez-moi, voyons si nous trouverons à la cuisine & à la cave de quoi faire bonne chere. Les uns allerent à la cuisine ; je descendis à la cave, avec Andredi & quelques autres. Il fallut enfoncer la porte, dont nous n'avions pas la clef. Nous n'y fumes pas plutôt entrés, que nous entendimes des cris épouvantables, qui nous obligerent de mettre aussitôt l'épée à la main. Les cris redoublerent. Tous nos Compagnons les ayant entendus, vinrent nous joindre avec leurs armes. Enfin, nous étant avancés, nous vimes trois femmes à demi nues, qui se jetterent à genoux en nous demandant la vie. On la leur promit, en les faisant relever. C'étoit la fille du Seigneur que nous avions tué, une femme de chambre, & une ser-

vante. La frayeur les avoit fait lever au bruit de notre arrivée, & elles s'étoient retirées dans la cave, où elles se croyoient en sûreté. Nous les fimes remonter avec nous. Andredi abandonna la femme de chambre & la servante aux Matelots; & trouvant la Demoiselle jolie, il se la réserva, pour en faire son Epouse. Il leur fit prendre tous leurs habits. Elles furent emmenées, avec le reste du butin, après que nous eumes passé deux ou trois heures à table. Mais, ce qui est encore plus affreux, c'est que quelques-uns de nos camarades, à demi-ivres, mirent en sortant le feu au Château, dans tous les endroits d'où la flamme pouvoit se répandre plus promptement. Nous reprimes ainsi le chemin de la mer, & nous étant embarqués aussitôt,

nous nous éloignâmes de la Côte.

Je vous avoue, continua Briſſant, que cette aventure me fit horreur. Je commençai à ouvrir les yeux ſur le genre de vie où j'étois engagé. Andredi me parut un homme exécrable, & tous nos Camarades autant de Démons, qui ne pouvoient être punis par des ſupplices aſſez cruels. Je pris la réſolution de les abandonner, & je ne penſai plus qu'à m'en procurer les moyens. Je les aurois trouvés facilement, s'il n'eût été queſtion que de moi; mais j'aurois voulu ſauver, des mains de ces Furieux, la jeune Demoiſelle qu'ils avoient enlevée du Château. Andredi en paroiſſoit éperdûment amoureux. Il voulut l'épouſer ſolemnellement, c'eſt-à-dire, lui donner ſa foi, & recevoir la ſienne en préſence de tou-

te la troupe; car on juge bien que nous étions ſans Prêtres & ſans Etoles. Son deſſein étoit de la faire reſpecter de ſes gens par cette cérémonie, & d'arrêter les deſirs qu'ils auroient pu porter ſur elle. Le jour fut marqué pour la fête. On devoit deſcendre à terre dans quelque endroit aſſuré, & ſe réjouir ſans meſure. La triſteſſe de cette pauvre fille me faiſoit pitié. Elle ſe regardoit comme une victime deſtinée à la mort plutôt qu'à des noces. Le changement de ſon viſage marquoit aſſez ſon déſeſpoir. Je trouvai le moment de lui parler, ſans être entendu. Mademoiſelle, lui dis-je, je ne puis vous dire que deux mots; écoutez-les bien : J'ai réſolu de quitter cette troupe de Scélérats. Si vous voulez fuir avec moi, ſoyez attentive à toutes mes démarches;

je vous ferai ſigne, lorſqu'il ſera tems de me ſuivre. Ma jeuneſſe & mes manieres, qu'elle trouva peut-être un peu moins barbares que celles des autres, la perſuaderent que j'agiſſois ſincérement. Elle me répondit, en joignant les mains, qu'elle me regarderoit comme ſon Dieu & ſon Sauveur. Nous étions en pleine mer, & le tems étoit très-ſerein; ce qui me faiſoit craindre pour le ſuccès de mon deſſein. Mais le Ciel, qui vouloit ſauver l'honneur de cette infortunée Demoiſelle, permit que le vent nous jettât, en peu d'heures, ſur la Côte de l'Iſle de Corſe, au-deſſous d'une Ville appellée la Baſtide. Le rivage étoit commode. On convint de prendre terre; & les environs ayant paru déſerts, Andredi fut le premier qui nous conſeilla de paſſer,

la nuit dans un petit Bois, qui étoit à cent pas de la mer. Nous y portâmes des vivres. L'endroit fut trouvé si riant, qu'on assigna le lendemain pour la fête du mariage. Dès le soir même, on commença les réjouissances; & dans le tems que j'excitois mes Camarades à boire, je me ménageois adroitement, pour me conserver la tête libre. On s'endormit bien tard dans la nuit. Andredi avoit fait accommoder une espece de lit, pour la Demoiselle, en lui disant galamment qu'il l'occuperoit le lendemain avec elle, & qu'il avoit trop souffert depuis deux jours. Ses manieres n'étoient pas toujours d'un Corsaire; & à la réserve de quelques libertés, qu'elle étoit contrainte de souffrir quelquefois, il la traitoit fort respectueusement. Je me glissai

doucement auprès d'elle, lorsque je crus tous mes Compagnons endormis. Je lui pris la main ; ce qui ne l'effraya point, parce qu'elle m'attendoit. Elle se leva sans bruit. Nous nous enfonçâmes dans le Bois, du côté opposé à la mer, dans la crainte d'être entendus de la Sentinelle, qui n'étoit qu'à trente ou quarante pas de nous. Le Bois n'étoit pas épais, & nous en sortimes heureusement, après avoir marché environ un quart d'heure. Je la pressois sans cesse d'avancer. Nous reprimes sur la gauche, au long de la mer, parce que j'avois entendu dire à quelques-uns de nos gens, que la Bastide étoit de ce côté-là, & que nous n'en étions éloignés que de quatre ou cinq lieues. A peine en eûmes-nous fait une, que la Demoiselle, qui avoit mar-

ché jusqu'alors avec courage, me dit qu'elle n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit impossible d'avancer. Il faut se faire effort, lui dis-je; nous sommes exposés à être poursuivis, & il n'y auroit pas de sûreté à s'arrêter ici. Hélas! me répondit-elle, ôtez-moi donc la vie; car je n'ai plus la force de faire un seul pas. Elle s'assit à terre, & elle trembloit d'une maniere à inspirer la compassion. Je remarquai, malgré la nuit, qu'elle étoit sans souliers. Andredi les lui avoit fait ôter le soir, & la crainte de l'éveiller l'avoit empêchée de les reprendre en se levant. Je lui dis qu'il falloit qu'elle eût extrêmement souffert en marchant dans cet état par des chemins difficiles; elle m'assura qu'elle avoit senti des douleurs inexprimables, & qu'elle croyoit

avoir les pieds tout en ſang. Enfin, comme il étoit dangereux de demeurer-là plus long-tems, je lui propoſai de ſe mettre ſur mes épaules, & je la portai ainſi l'eſpace de plus d'une lieue. Je commençois moi-même à perdre les forces. Je lui demandai ſi elle ne pourroit pas me ſoulager un peu, en marchant quelque tems à pied. M'ayant répondu qu'elle croyoit le pouvoir, je lui fis mettre mes ſouliers, & je marchai moi-même pieds nuds, la tenant par-deſſous le bras pour la ſoutenir. Le jour commençoit à paroître. Nous apperçumes quelques maiſons, qui avoient l'apparence d'un Village; nous en primes le chemin pour y trouver du ſecours. Il étoit trop tard pour ma pauvre compagne. Elle ſe laiſſa tomber tout d'un coup; & comme je voulois la re-

lever, pour la reprendre sur mes épaules, elle me dit qu'elle se mouroit, & qu'elle n'esperoit pas pouvoir aller plus loin. Hé! Mademoiselle, lui dis-je, prenez courage, il ne reste plus cinq cens pas; je perdrai la vie plutôt que de vous abandonner. Je suis morte, me répondit-elle d'une voix foible. Voilà une mort bien cruelle. Hélas! qu'ai-je fait au Ciel, pour en être traitée avec tant de rigueur? O mon Dieu! ayez du moins pitié de mon ame. Je la pris par la main, qu'elle serra, comme pour me remercier de mes services, & elle expira un moment après. Je me sentis si touché & si affoibli, que je crus être aussi à ma derniere heure: mais la fraîcheur du matin & quelques momens de repos m'ayant un peu remis, je me

chargeai du corps, & je le portai jusqu'au Village, où je donnai quelque argent au Curé pour le faire enterrer. Quoique je n'eusse pu emporter toute ma part du butin, qui étoit sur le Vaisseau, dans des coffres communs, j'avois sur moi vingt ducats, qui me furent d'un grand secours. On m'apprit que je n'avois plus que trois lieues jusqu'à la Bastide. Je m'y fis conduire sur un Mulet par un Paysan. J'y arrivai à dix heures du matin. Cette Ville est la Capitale de l'Isle de Corse. Il y avoit un Gouverneur pour la République de Gènes, à qui elle appartient. J'y demeurai quelques jours, pour me reposer, & pour attendre le départ de quelque Vaisseau. Le premier qui mit à la voile fut un Bâtiment Majorquain, chargé de marchandises pour Palma. Je profitai de

l'occasion. J'étois bien aise de voir l'Espagne, assuré de retourner ensuite aisément en France. Notre navigation fut courte & heureuse; mais nous étant avancés sans précaution vers Palma, nous tombâmes dans la flotte du Chevalier d'Hasfeld, qui étoit parti de Barcelone pour aller soumettre cette Ville au Roi d'Espagne. Elle tenoit encore pour l'Archiduc Charles d'Autriche. On saisit notre Vaisseau, & l'on nous obligea de suivre sa flotte. Le Chevalier d'Hasfeld avoit dessein d'abord de faire sa descente sur une Plage, du côté de Palma, où les Rebelles s'étoient retranchés; mais le vent étant devenu contraire, on tourna vers le Nord. Le Comte de Lescherenne, Maréchal de Camp, eut ordre d'aller reconnoître la côte & les hauteurs; &

ſur le rapport qu'il fit que les Ennemis ne paroiſſoient point, le débarquement commença à cinq heures du ſoir, & fut achevé à dix ou onze heures, ſans la moindre réſiſtance. La rade s'appelloit Cala Ferrera. J'obtins la permiſſion de deſcendre, en qualité de Paſſager François. Je me mis au ſervice, parmi les Volontaires du Régiment de la Marine. Nous marchâmes vers Alcudia, continua Briſſant, qui vouloit raconter auſſi ſes exploits militaires : c'eſt une Ville aſſez forte à l'Orient de l'Iſle, environ à ſept lieues de Palma. Le Chevalier d'Hasfeld prit le devant, à la tête d'un Détachement dont j'étois, pendant que le reſte des Troupes ſuivoit en diligence. A ſon approche, les Habitans forcerent le Gouverneur, & la Garniſon, compoſée

de trois ou quatre cens hommes, de se rendre à discrétion. Il se trouva, dans la place, cinquante-deux piéces de canon, & quantité de munitions & de vivres. Nous primes de-là le chemin de la Capitale, qui ne fit pas plus de résistance. Milord Forbes, & un Officier Allemand, en sortirent pour traiter des conditions: mais ils en proposerent de si peu raisonnables, qu'elles ne furent point acceptées. On fit avancer l'artillerie, qui avoit débarqué à la Baye de Porras. Lorsqu'on eut tout disposé pour l'attaque, Dom Rubi, Colonel Espagnol, qui commandoit dans la place, offrit de capituler. Avant qu'on eut pu lui faire réponse, un corps de Troupes, sorti de la Ville, attaqua la Brigade Françoise de Beauvaisis; mais il fut repoussé vigou-

reüſement & avec perte. Le Chevalier d'Hasfeld envoya auſſi-tôt un trompette dans la Place, pour la ſommer de ſe rendre, ſi elle ne vouloit être expoſée aux dernieres rigueurs. Dès le ſoir, Dom Rubi fit ſortir un Officier, avec quelques articles de la Capitulation qu'il prétendoit obtenir. Le Chevalier les accorda. La Garniſon, compoſée de quinze cens Allemands, fut tranſportée en Sardaigne, & nous trouvâmes dans la Place plus de deux cens piéces d'Artillerie. Je quittai le Régiment de la Marine, lorſque je vis la guerre preſqu'auſſitôt finie que commencée. Il me reſtoit peu d'argent. J'offris mes ſervices à un Officier Eſpagnol, qui s'embarquoit pour Cadix. Il me promit des gages conſidérables; mais n'en ayant pu tirer un ſou, dans

l'eſpace de deux ou trois mois que j'ai paſſés à Cadix avec lui, j'ai pris la réſolution de venir à Madrid, où vous avez eu la bonté de me recevoir.

Briſſant, tel qu'on vient de le connoître par ſon hiſtoire, devint bientôt l'homme de confiance du Marquis. Il le chargeoit de toutes ſes commiſſions, & rien ne lui paroiſſoit bien fait s'il ne venoit de ſa main. C'eſt un uſage, en Eſpagne, que les Amans donnent pendant la nuit des ſerenades à leurs Maîtreſſes. Les rues de Madrid retentiſſent du ſon des guitarres & d'autres inſtrumens. Le Marquis ſe crut obligé de faire cette galanterie à Donna Diana, pour ſe conformer au goût Eſpagnol. S'il m'en eut parlé, peut-être aurois-je eu la complaiſance de lui accorder quelquefois cette

ſatisfaction ; mais il craignit de m'y trouver oppoſé , & Briſſant fut ſeul honoré de ſa confidence. Il couchoit, à la place de le Brun, dans un cabinet qui touchoit à la chambre du Marquis. Tous les ſoirs ils ſortoient enſemble, lorſque j'étois endormi, & s'en alloient paſſer deux ou trois heures ſur le pavé de Madrid, avec une bande de Joueurs d'inſtrumens. Ils rentroient avec tant d'adreſſe & de précaution, que ni Dom Porterra, ni moi, n'en apperçûmes jamais rien. Donna Diana ignoroit elle-même de qui lui venoit cette mélodie ; car, ſage comme elle étoit & pleine de tendreſſe pour ſon jeune Amant, elle eut déſapprouvé cette folie, qui l'expoſoit à de mauvaiſes rencontres, & qui pouvoit altérer ſa ſanté. Une nuit, après avoir joué long-

tems devant la fenêtre de Donna Diana, le Marquis se mit dans la tête d'aller donner le même plaisir à Donna Elisa, sa bonne Amie. J'ai déja dit que Dom Juan de Pastrino en étoit amoureux; peut-être que n'ignorant pas que nous passions tous les jours quelques heures chez le Comte de Mancenez, nos visites l'avoient rendu jaloux : c'est ce que j'ai pensé depuis, en rappellant la froideur avec laquelle il nous avoit reçus, lorsque nous l'étions allé voir. Quoiqu'il en soit, il se trouva dans la rue de Donna Elisa, dans le tems que le Marquis y faisoit son Concert ; & la jalousie le rendant furieux, il vint fondre avec un de ses Amis sur les Joueurs, dont il brisa les Instrumens. Le Marquis tomba sur eux, l'épée à la main. Heureuse-

ment que Briſſant en avoit une, & qu'il ſçavoit s'en ſervir. Les deux Eſpagnols ſe défendirent vaillamment. Dom Juan perça le Marquis d'un grand coup; mais dans le même moment il en reçut un de lui, qui le fit tomber roide mort. Briſſant ferrailloit contre l'autre, qui prit la fuite lorſqu'il eut vû ſon Ami ſans vie & ſans mouvement. Les Joueurs, que la crainte avoit diſperſés, ſe rapprocherent. Le Marquis ſe ſoutenoit encore ſur ſes pieds; mais les forces lui manquant bientôt, il tomba ſans connoiſſance. On me le rapporta dans cet état.

Qu'on juge de ma ſurpriſe & de mon déſeſpoir. Je le crus mort; & comme j'avois été réveillé bruſquement par ceux qui l'apportoient, le ſaiſiſſement & la douleur me mirent dans une

des plus affreuſes ſituations où je me ſois trouvé de ma vie. Eſt-il mort? dis-je à Briſſant, avec un regard qui le fit trembler. Hélas ! Monſieur, répondit-il la larme à l'œil, je n'en ſçais rien ; mais je ne le ſçaurois croire. Ah ! malheureux, repris-je en voulant me jetter ſur lui, tu mourras de ma main. On m'arrêta. Dom Porterra, qui s'étoit levé au bruit, mit au nez du Marquis quelques gouttes d'un Elixir, qui lui firent donner quelques ſignes de vie. Son ſang couloit encore, quoiqu'ils euſſent bandé ſa plaie avec une partie de ſa chemiſe qu'ils avoient coupée. Enfin, à force de ſoins & de liqueurs fortes, nous lui fimes reprendre la connoiſſance. Il ouvrit les yeux ; & m'ayant fort bien reconnu, il me tendit la main ſans avoir la force de parler. Je

l'embraſſai

l'embrassai tendrement, & je l'exhortai à prendre courage. Les Chirurgiens vinrent. Ils me consolerent un peu, en m'assurant que la plaie n'étoit pas mortelle, quelque profonde qu'elle leur parût. Je me fis saigner sur le champ, & je me mis dans ma robe de chambre auprès du lit du Marquis.

Lorsqu'il fut revenu tout-à-fait à lui, il me demanda pardon de ce qui s'étoit passé, & me pria de ne pas maltraiter Brissant, qui lui avoit sauvé la vie, me dit-il, & qui n'étoit coupable de rien. Je lui accordai tout ce qu'il voulut, pour le rendre tranquille. Il me demanda aussi en grace, de faire donner de ses nouvelles à sa chere Donna Diana & au Comte de Mancenez. Je lui promis que j'aurois ce soin, dès la pointe du

jour. Il s'endormit un peu. Je fis appeller Briſſant, qui n'oſoit ſe préſenter devant moi, & qui penſoit déjà à ſe retirer. Il parut néanmoins : Briſſant, lui dis-je, ſi je vous rendois juſtice, je vous ferois enfermer dans un cachot pour le reſte de vos jours. C'eſt vous qui êtes cauſe de tout le déſordre qui vient d'arriver, & qui dérangez Monſieur le Marquis par vos mauvais conſeils. Si vous ne me faites un récit fidele de tout ce que vous avez fait avec lui depuis que vous êtes à Madrid, & ſur-tout de l'aventure de cette nuit, je vous donne ma parole que je vous traiterai d'une maniere qui vous rendra ſage toute votre vie. Il commença par me proteſter, avec mille ſermens, qu'il n'avoit point eu d'autre part à la conduite du Marquis, que celle qu'il avoit été forcé d'y

prendre par obéiſſance, & qu'il avoit fait tous ſes efforts pour le détourner de ſortir la nuit. Il me raconta enſuite, avec une apparence de ſincérité qui me ſatisfit, l'hiſtoire des ſerenades, la querelle arrivée à l'occaſion de Donna Eliſa, & la mort de Dom Juan de Paſtrino. Je me fis bien expliquer le détail de ce dernier malheur; & lorſque j'eus appris que Dom Juan n'étoit pas ſeul, & que ſon Ami s'étoit ſauvé ſans bleſſure, je commençai à craindre que le Marquis n'eût été reconnu, & que cette affaire n'eût des ſuites fâcheuſes. Je conſultai Dom Porterra, qui connoiſſoit mieux que moi les uſages d'Eſpagne. Il me répondit d'une maniere qui augmenta ma crainte. Je pris le parti d'aller trouver Monſieur de Montalto, ſur l'amitié duquel je fai-

ſois beaucoup de fond. Je le fis éveiller, quoiqu'il fût à peine quatre heures du matin, & je lui expoſai mon embarras. Il fut extrêmement ſurpris de la mort de Dom Juan de Paſtrino; mais ayant appris de quelle maniere la choſe étoit arrivée, il convint qu'il étoit puni juſtement. Cependant, me dit-il, il eſt d'une famille diſtinguée, & qui trouvera des protections puiſſantes. Il ſeroit fâcheux que le Marquis fût arrêté, dans l'état où il eſt; & s'il ne ſe met à couvert, il ſera difficile de l'empêcher. Je lui offre une retraite chez moi, ſi vous croiez pouvoir l'y tranſporter ſans être apperçu; ou ſi vous connoiſſez quelque endroit plus ſûr, je lui conſeille de s'y retirer. Il me promit avec cela tout ſon crédit & celui de ſes Amis, pour arrêter les pourſuites

de la Justice. Je retournai chez moi, après l'avoir remercié.

Le dessein que je pris fut de conduire le Marquis, dans une litiere, chez le Comte de........ Maréchal de Camp, Gouverneur de...... & petit Neveu de mon Grand-pere, comme je l'étois du sien. Quoique je ne l'eusse pas vu depuis notre arrivée en Espagne, je ne doutois nullement que nous n'en fussions bien reçus, & que sa Terre ne fût un lieu de sûreté pour nous. Mais étant entré dans la chambre du Marquis, je le trouvai si foible, qu'il ne me parut point capable de souffrir le mouvement de la litiere, pendant un voiage de vingt lieues. J'avois de la confiance pour Dom Porterra. Je lui communiquai ma peine. Il me dit qu'il y avoit déja pensé, & que sans aller si loin

nous pourrions être encore plus sûrement à Buen-retiro, chez le Seigneur Inigo; qu'on ne pourroit nous y inquiéter sans un ordre exprès de Sa Majesté, & qu'il nous seroit aisé d'aller au-devant, par le crédit de nos Amis: sans compter qu'on ignoreroit peut-être toujours où nous serions, parce qu'il nous répondoit de la discrétion d'Inigo. Partons-donc, lui dis-je, sans différer. Il écrivit sur le champ deux mots au Seigneur Inigo, pour le disposer à nous recevoir. J'envoiai quérir de mon côté une litiere, où je fis mettre le Marquis; & sous la conduite de Dom Porterra, qui connoissoit les chemins détournés, nous nous rendîmes à Buen-retiro.

Le bon Inigo nous reçut avec des caresses infinies. Au moment

que le billet de Dom Porterra lui avoit été remis, il avoit eu l'attention d'éloigner ſa femme, ſes deux filles & ſa ſervante, afin que lui & ſon Valet fuſſent ſeuls dans notre ſecret, ſi nous l'euſſions voulu. Mais je fis réflexion qu'il étoit impoſſible que nous demeuraſſions cachés long-tems à ces quatre femmes, & que venant à découvrir nos affaires malgré nous, elles ſe croiroient moins obligées au ſilence que ſi nous les leur communiquions volontairement. Je dis à Inigo, qu'il n'étoit pas beſoin de leur en faire un myſtere, & qu'il ſuffiſoit de leur recommander la diſcrétion. Le Marquis fut mis dans une chambre à l'écart, dans les grands appartemens, de ſorte qu'il auroit été difficile de le trouver ſans connoître parfaitement les lieux. Je

lui laiſſai le ſeul Scoti, & je retournai à la Ville avec Dom Porterra. Mon premier ſoin fut d'envoyer chercher le plus habile des Chirurgiens qui lui avoient mis le premier appareil, & de l'engager pour une groſſe ſomme à ſe rendre à Buen-retiro, & à y demeurer caché dans ſa chambre juſqu'à ſon entiere guériſon. Le Chirurgien partit, après s'être fourni des drogues néceſſaires. J'allois ſortir auſſi, pour prévenir en notre faveur nos Amis les plus puiſſans & les mettre dans nos intérêts ; mais je fus retenu par l'arrivée du Comte de Mancenez. Me voyant ſeul, il me demanda où étoit ſon cher Marquis. Il eſt aſſez mal, lui dis-je, & je ne crois pas que vous ignoriez ſon malheur. Je ſçais, me répondit-il, ce que tout Madrid ſçait comme moi ; je viens

l'aider à se défendre, ou l'exhorter à se cacher. L'affaire est des plus sérieuses, ajouta-t-il, & je crois qu'il est à propos qu'il fasse connoître sa naissance, pour arrêter l'ardeur des poursuites. Les Parens de Pastrino sollicitent tous les Tribunaux; il est vrai que tous vos Amis & les miens vous servent avec zèle, mais le Roi n'arrêtera pas le cours de la Justice s'il n'en a quelque forte raison, telle que seroit la connoissance du nom du Marquis. Je représentai au Comte, que c'étoit moins que jamais le tems de nous faire connoître. Quoique ces sortes d'aventures, lui dis-je, n'aient rien qui deshonore, je serois fâché que le Marquis eût besoin de son nom pour se tirer d'intrigue. Contentons-nous d'employer nos Amis; & si vous l'aimez, faites

agir tous les vôtres. Il eſt dans un lieu sûr, & ſa bleſſure eſt ce qui m'inquiete le plus. Le Comte, qui ne ſçavoit pas qu'il fût bleſſé, fut extrêmement ſurpris; il me preſſa de lui apprendre le lieu de ſa retraite, pour l'aller voir ſur le champ. Je le priai d'employer le reſte du jour à le ſervir auprès de ſes Amis, comme j'allois faire de mon côté; & je l'aſſurai que nous l'irions voir enſemble, & paſſer la nuit avec lui, s'il vouloit me faire l'honneur de me venir prendre le ſoir.

J'allai droit chez Monſieur le Duc de Montalto. J'aurois pu me diſpenſer d'aller plus loin; car ce Seigneur, qui étoit plein d'eſtime & d'amitié pour nous, m'aſſura d'abord que nous pouvions être tranquilles, & que notre affaire étoit finie. Il en avoit parlé à

'Abbé N ...., qui étoit dès-lors tout-puiſſant auprès du Roi. Cet Abbé aimoit les François. Peut-être croioit-il devoir cette reconnoiſſance à la mémoire de Monſieur le Duc de.... Il prévint ſi favorablement Sa Majeſté, en lui faiſant une relation exacte de la querelle, que pluſieurs Seigneurs, Parens de Dom Paſtrino, étant allés lui demander juſtice, elle répondit nettement qu'il avoit mérité ſon malheur, & que ſon intention étoit qu'un Etranger fût en ſûreté la nuit, dans les rues de Madrid. Je ne laiſſai pas de voir, par bienſéance, Monſieur le Marquis de Leide, Monſieur le Marquis de Grimaldo, & quelques autres perſonnes de diſtinction qui m'aſſurerent que je pouvois me repoſer ſur leur crédit & ſur leurs bons offices. Le ſoir, étant

de retour au Logis, j'appris qu'il y étoit venu douze Gardes pour se saisir de la personne du Marquis; mais je n'en fis que rire, parce que je regardai cette démarche comme une cérémonie inutile.

Le Comte de Maneenez vint me rejoindre un moment après. Je me mis dans son Carosse; & nous étant fait conduire jusqu'au Prado, nous renvoyâmes l'Equipage, pour aller seuls à Buen-retiro. La présence du Comte combla le Marquis de joie. Nous trouvâmes, dans sa chambre, l'Epouse d'Inigo avec ses deux filles. La petite Donna Pradina, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, n'étoit pas la moins contente de se voir près de lui. Elles se retirerent pourtant à notre arrivée. Nous soupâmes, le Comte & moi, auprès du lit du Malade.

Il fallut parler de la chere Donna Diana, dont l'absence affligeoit bien plus le Marquis que sa blessure. Il demanda au Comte, si elle n'avoit pas donné quelque marque de compassion, en apprenant le péril où il étoit. Elle en a donné de désespoir, lui dit le Comte, & si je ne l'avois consolée tantôt, après avoir vu Monsieur de Renoncour, je ne sçais de quoi sa douleur ne l'auroit pas rendu capable. Cependant elle ignoroit encore que vous fussiez blessé; j'ai eu besoin de mille précautions pour lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. Je lui ai persuadé que votre blessure est légere, & que vous serez en état de la revoir dans quelques jours. Je l'espere, répondit le Marquis, & ce sera toujours fort tard pour mon impatience; mais je serai

demain aſſez bien pour lui écrire, & je prierai mon cher Papa de lui porter lui-même ma Lettre. Je le lui promis. Il demanda enſuite au Comte ſi Donna Eliſa n'étoit pas bien irritée contre lui, & bien affligée de la mort de ſon Amant. Elle en eſt auſſi affligée que moi, lui dit le Comte; c'eſt-à-dire, qu'elle regrette un jeune homme, qui, ſi l'on excepte ſa fureur jalouſe, qui l'a rendu digne de ſon ſort, avoit de l'eſprit & du mérite; mais comme elle n'a jamais eu d'inclination pour lui, ſa douleur ne paſſe point les bornes, & ne l'empêchera pas d'être toujours votre Amie.

Dans le tems que nous nous entretenions ainſi, avec cette douce familiarité qui fait le charme de l'amitié, Inigo vint tout éperdu nous dire que nous étions trahis;

que deux Seigneurs de la Cour étoient à la porte, qui demandoient à me parler; qu'il les reconnoiſſoit pour Monſieur le Duc de Montalto, & pour Monſieur l'Abbé N.... & qu'ils étoient-là ſans doute, par ordre du Roi, pour nous arrêter. Je me mis à rire, en entendant le nom de Monſieur le Duc de Montalto, & j'exhortai le bon Inigo à ſe raſſurer. J'allai auſſi-tôt au-devant de ces deux Meſſieurs, ne doutant pas que ce ne fût une viſite d'amitié, qu'ils avoient la bonté de faire au Marquis. Monſieur le Duc me fit l'honneur de m'embraſſer. Il me dit qu'il venoit s'informer lui-même de l'état de mon Malade, & qu'il en avoit parlé ſi avantageuſement à Monſieur l'Abbé N.. qu'il lui avoit fait naître l'envie d'y venir dans le même Caroſſe.

Au reste, ajouta-t-il tout bas, je n'ai avec moi que mon Cocher & un Laquais, qui sont deux hommes de confiance. Je lui marquai toute la reconnoissance que je devois, pour une faveur si extraordinaire. Ils entrerent tous deux dans la chambre du Marquis. Monsieur le Duc fut charmé d'y trouver le Comte de Mancenez; nous liâmes une conversation pleine de cordialité & de politesse.

L'Abbé N..... paroissoit âgé d'environ cinquante ans. Sa taille étoit médiocre, son visage pâle, & toute sa figure fort commune; mais il avoit les yeux pleins d'esprit & de feu. Il parloit avec grace, & le tour de ses expressions avoit quelque chose qui attachoit & qui le faisoit écouter avec plaisir. Il nous raconta plusieurs traits

agréables de ſa familiarité avec M. L. D. D. On ſçait qu'il étoit né à Pl.... d'une famille très-baſſe, & fils ſi je ne me trompe, d'un Palefrenier. Le D. D. avoit goûté ſon caractere enjoué, & l'aimoit juſqu'au point de ne l'appeller que ſon cher Abbé. Il voulut l'avoir à ſa ſuite pendant la guerre d'Italie, & le fit paſſer avec lui en Eſpagne. Le Duc avoit une Maîtreſſe Italienne, qui le ſuivoit en habit d'homme. Ce déguiſement lui convenoit ſi bien, qu'elle n'étoit connue de perſonne, à la réſerve de ceux qui étoient dans la plus étroite familiarité du D... L'Abbé N... étoit de ce nombre; & comme il avoit l'humeur naturellement badine, il folâtroit quelquefois avec elle. Le D... l'apperçut un jour, qu'il lui boutonnoit un peu librement le haut de

ſon juſt'aucorps : Pardi l'Abbé, lui dit-il, je te trouve plaiſant de careſſer ma Maîtreſſe quand tu me crois bien éloigné : je veux y être, je ſçaurai du moins de quelle maniere tu t'y prens. Là-deſſus, il lui ordonna de continuer. L'Abbé ſe trouva fort confus, & ne ſçavoit comment il devoit prendre la choſe. Son embarras divertiſſoit le Duc, qui lui dit enfin, le prenant par la main : L'Abbé, puiſque vous ne le voulez pas en ma préſence, gardez-vous bien d'y ſonger lorſque je n'y ſerai pas ; car ſi je venois à le ſçavoir, nous ne ſerions pas bons Amis.

En ſe retirant, il nous aſſura de nouveau que l'affaire du Marquis n'auroit pas de ſuites, & qu'il ſe chargeoit du ſoin de les arrêter. Cependant, lui dit-il, n'allez à Madrid qu'avec précaution, &

défiez-vous du génie Eſpagnol ; ce ſont gens qui ſe vengent quelquefois par leurs propres mains. Si vous n'avez rien de preſſant qui vous retienne, je vous conſeille de quitter l'Eſpagne. Le Marquis le remercia vivement, & lui témoigna beaucoup de reſſentiment de ſes honnêtetés. Son conſeil me parut ſage. Nous euſſions évité de cruelles peines en le ſuivant : mais le moyen de le faire goûter au Marquis, qui n'étoit occupé que de ſa paſſion ? Je retournai le lendemain à Madrid, avec le Comte de Mancenez. Je trouvai, chez Dom Porterra, des Lettres de Paris. Elles en étoient parties avant le départ de le Brun, & elles ne m'apprenoient que des nouvelles de la ſanté de Monſieur le Duc de..... & de toute ma famille. L'après midi, j'allai chez le

Comte, espérant y trouver Donna Diana, & lui remettre le Billet du Marquis. Elle n'y étoit pas venue. Je priai Donna Elisa de s'en charger, & je repris le chemin de Buen-retiro. J'étois à pied. En passant par le Prado, je me trouvai un peu fatigué : je m'assis sur un banc, pour m'y reposer un moment. Presqu'aussitôt deux Courtisanes vinrent me joindre, & prirent place à mes deux côtés. Elles me dirent quelques mots en Espagnol : & voyant que je ne répondois pas, elles me demanderent en notre Langue si j'étois François. Je leur dis séchement, oui ; & comme j'étois rempli de mille pensées tristes, je ne proferai plus un seul mot. Loin de se rebuter, elles commencerent entr'elles un entretien des plus galans & des plus spirituels ;

& ce qu'il y eut de plaisant, c'est qu'étant au milieu des deux, toutes leurs paroles passoient devant mon visage pour aller à leurs oreilles. Je me levai au bout d'un quart-d'heure, en riant malgré moi. Elles m'arrêterent par l'habit, & me demanderent si je ne voulois rien payer du moins pour la conversation. Je trouvai le trait agréable, & je leur donnai quelques réales.

Mon esprit n'étoit pas tranquille. Je sentois des mouvemens de tristesse, qui sembloient me présager quelque malheur. Je me promenai seul, pendant plus d'une heure, aux environs de Buen-retiro. La nuit, qui commençoit à être obscure, contribuoit encore à communiquer quelque chose de sombre à mes pensées. Quelles réflexions ne fis-je point? Mon

Dieu ! disois-je, vous me punissez d'avoir quitté ma solitude. Je me rappellai la paix dont je jouissois dans l'Abbaye de ..., l'innocence de la vie que j'y menois, mes occupations simples & tranquilles; & je les comparois avec l'agitation presque continuelle, dans laquelle j'avois vécu depuis mon départ de France. Je considérois que le Marquis n'étoit pas encore hors de danger; qu'à peine seroit-il guéri, que sa passion & le ressentiment de la famille de Dom Juan de Pastrino m'exposeroient à de nouvelles alarmes, & que sa seule vivacité seroit toujours pour moi une source inépuisable de peines & d'inquiétudes. C'étoit bien à moi, reprenois-je, à me charger de la conduite d'un jeune homme de dix-huit ans, dont j'ai dû prévoir tous les petits désor-

dres & toutes les passions. J'ai abandonné ma fille pour lui ; je sens qu'il m'est devenu aussi cher qu'elle, & que l'honneur ne m'attache pas plus à ses intérêts que mon affection ; qu'avois-je à faire de me forger ces nouvelles chaînes, après avoir tant de fois éprouvé que je ne sçaurois en former d'heureuses, & que tous mes attachemens ne vont qu'à mon infortune & à ma perte ? Suis-je assuré seulement que le Marquis ressente ce que je fais pour lui ? Peut-être me regarde-t-il comme son Tyran, malgré la tendresse & l'honnêteté de mes manieres ; les jeunes gens sont-ils sensibles à autre chose qu'à ce qui les flatte ? Ainsi quel est le fruit de mes peines ? de me tourmenter inutilement, de me préparer, par mes fatigues, une vieillesse pénible &

languissante, & peut-être de précipiter la fin des mes jours. Hélas! la mort n'est pas ce qui m'épouvante; mais c'étoit à mes malheurs passés, que je devois la perte de ma vie. Je dois la ménager aujourd'hui, pour me punir d'avoir vécu quand il falloit mourir.

Je m'entretins ainsi seul, en me promenant à grands pas dans les allées qui sont autour du Château. Toutes mes anciennes douleurs se réunissant à l'idée de celles qui me menaçoient encore, je me trouvai le cœur si serré en rentrant chez Inigo, que j'eus besoin de prendre aussi-tôt quelque liqueur pour me soutenir. J'allai ensuite dans la chambre du Marquis. Le Chirurgien me dit naturellement que ce soir, il trouvoit sa blessure plus mauvaise, & qu'il ne sçavoit à quoi attribuer ce changement.

changement. Je demandai à Scoti, qui ne l'avoit pas quitté, s'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il me répondit que Dom Porterra l'étoit venu voir sur la fin du jour ; qu'il lui avoit apporté une Lettre, & que le Marquis avoit paru fort inquiet après l'avoir lûe. J'approchai de son lit ; il étoit un peu assoupi. J'apperçus, à son côté, le bout d'un papier qui sortoit hors des draps ; je ne doutai point que ce ne fût la Lettre, & je la tirai doucement pour la lire. Elle étoit de Donna Diana. La voici, telle que je la conserve.

« Je crains bien, mon cher
» Marquis, qu'il ne se prépare
» contre nous quelque orage.
» Outre votre absence & votre
» blessure, qui sont déja pour moi
» deux mortels sujets d'inquié-

» tude, je viens d'en recevoir un
» nouveau, qui me cause la plus
» juste alarme. Dom Juan d'Ala-
» vestras, Oncle de Pastrino, est
» venu ce matin voir mon Pere.
» Je ne sçais comment il a été
» informé de nos sentimens : mais
» non-seulement il lui a appris
» que vous m'aimez, & que je
» vous aime; il y a encore ajoûté
» mille calomnies, dont je suis
» prête à ressentir les tristes effets.
» Mon Pere m'a fait appeller
» aussi-tôt : il m'a reproché,
» dans des termes fort durs, ma
» tendresse, & le consentement
» que j'ai donné, dit-il, au dessein
» que vous avez pris de m'enlever.
» Et parce que je lui avois fait
» connoître mon inclination pour
» la retraite avant que de vous
» avoir connu, il m'a déclaré
» qu'il faut la reprendre, & qu'il

» ne me laiſſe plus d'autre parti
» à choiſir que celui d'un Cou-
» vent. Je lui obéirois ſans mur-
» murer, mon cher Marquis, ſi
» je ne ſçavois ce que je vous dois,
» & la douleur que ma perte va
» vous cauſer. Que ne puis-je
» reſſentir ſeule tout le poids du
» malheur qui nous menace! Que
» ne puis-je vous rendre, aux
» dépens de ma vie, la tranquillité
» qu'un amour trop tendre va
» vous ôter! J'ai toujours prévu
» que le mien feroit un jour
» mon ſupplice; & l'eſpérance
» que j'avois d'en voir une heu-
» reuſe fin, étoit ſi foible &
» combattue par tant de raiſons
» de craindre, que je ne ſçaurois
» accuſer le Ciel de m'avoir trom-
» pée. Mais je ne prévoyois pas
» que vos peines me rendroient
» encore plus malheureuſe que les

» miennes. Cependant ne vous
» affligez pas trop. Hâtez-vous de
» vous guérir. Je me servirai de la
» même voie, pour vous infor-
» mer de mon sort; & quel qu'il
» puisse être, je vous jure encore
» une tendresse éternelle ».

Je remis cette Lettre au même endroit, & je m'assis en attendant le réveil du Marquis. Il étoit près de minuit. Un moment après, il s'éveilla; & m'ayant apperçu, il me présenta sa Lettre, en poussant un profond soupir. Je la lûs une seconde fois; & sans lui donner le tems de parler, je lui dis d'un air tranquille, auquel je m'étois préparé : Hé bien, Monsieur, je ne vois rien là qui doive vous affliger beaucoup. Vos affaires ne changent point de face. Donna Diana vous aime; & quand elle entreroit dans un Couvent, elle

ne ſçauroit y avoir pris d'engagement avant le retour de le Brun. Si Monſieur le Duc vous fait une réponſe favorable, comptez que ni ſon Pere ni elle ne balanceront point à vous rendre heureux. Le croyez-vous ? me dit-il triſtement. Cela eſt sûr, lui répondis-je, & la choſe parle d'elle-même. Vous ne devriez penſer qu'à vous rétablir, au lieu de retarder, comme vous faites, l'effet des remedes en vous affligeant mal-à-propos. Il me fit encore quelques objections ſur la malignité d'Alaveſtras, auxquelles je répondis d'une maniere qui le raſſura entiérement. Le lendemain, ſur les huit heures du matin, le Comte de Mancenez me fit demander ſecrettement à la porte. Je n'ai pas voulu paroître devant le Marquis, me dit-il, ſans vous avoir entretenu un moment. Je

lui apporte des nouvelles qui le feront mourir de chagrin. Donna Diana a été enlevée ce matin, en sortant de Madrid avec son Pere, qui la conduisoit dans un Couvent. Les Ravisseurs se sont expliqués de maniere à faire entendre, qu'ils agissoient par les ordres du Marquis ; de sorte que Dom Diego de Velez est dans une fureur étrange contre lui, & qu'il va tout mettre en usage pour le faire arrêter. Il sçait que vous êtes ici. Les Parens de Dom Pastrino l'excitent à la vengeance, & c'est par leur moyen qu'il a appris le lieu de votre retraite ; car ils ont lâché de tout côté des Espions pour vous découvrir. J'embrassai mille fois le Comte, & je le priai de nous donner des preuves de sa générosité & de son amitié dans une conjoncture si délicate. J'ai

pourvu à tout, reprit-il : il faut, ſans perdre un moment, que le Marquis ſe mette dans mon Caroſſe, & nous le conduirons dans un lieu sûr. Mais, repliquai-je, le mouvement va le tuer. Il m'aſſura que nous trouverions une litiere à demi-lieue de Buen-retiro, & qu'il avoit donné des ordres pour cela, avant que de ſortir de la Ville. La difficulté étoit de faire entendre au Marquis qu'il étoit néceſſaire de ſe retirer, ſans lui en découvrir la véritable raiſon. Le Comte ſe chargea de ce ſoin, & s'y prit avec beaucoup d'adreſſe. Mon cher Marquis, lui dit-il en entrant dans ſa chambre, je viens d'apprendre que votre bleſſure empire, & je n'en ſuis pas ſurpris : je n'ai pas eu l'attention d'avertir le Chirurgien que l'air de Buen-retiro eſt mortel pour les

plaies. Il faut sortir d'ici, si vous m'en croyez, & sans tarder plus long-tems. Le Marquis consentit à tout. Nous le mimes sur le champ dans le Caroſſe du Comte, & nous avec lui. Nous étions quatre, en comptant le Chirurgien. Nos Laquais retournerent à la Ville, pour tromper les Eſpions. Nous joignimes la litiere, en moins d'une demi-heure. Je conſeillai au Comte de renvoyer ſon Caroſſe, quoiqu'il m'eût dit qu'il nous reſtoit deux lieues à faire à pied. Il ordonna à ſon Cocher, de nous venir rejoindre le ſoir avec un autre de ſes Laquais, & quelques chevaux pour les proviſions. J'avois donné le même ordre à Scoti.

Nous marchâmes le plus vîte qu'il nous fut poſſible. Je m'entretenois avec le Comte, en allant

après la litiere. Je lui racontai tout ce que Donna Diana avoit écrit la veille au Marquis ; & nous conclûmes ensemble, après quantité de réflexions, qu'il falloit que le Ravisseur fût le même Alavestras, qui avoit accusé faussement le Marquis de méditer ce mauvais coup. Un Calomniateur, disois-je au Comte, est capable des derniers crimes. Je me confirmai encore dans cette pensée, lorsqu'il m'eut appris que la Mere de Dom Pastrino, qui étoit Sœur de Dom d'Alavestras, avoit naturellement l'humeur violente, & que la mort de son fils unique l'avoit mise au comble de la fureur. Elle étoit veuve, & n'avoit rien de plus proche que son Frere. Je jugeai que se voyant hors d'espérance d'être vengée par les voies ordinaires, elle l'avoit sollicité

d'employer le crime; qu'ayant été instruits par leurs Espions, de l'attachement du Marquis, ils avoient formé le dessein d'enlever Diana, pour faire tomber l'accusation sur le jeune Amant, & pour obliger par-là Sa Majesté à permettre de l'arrêter ; espérant pouvoir alors renouveller leurs poursuites, & l'accabler des deux côtés. Effectivement Dom Diego de Velez obtint un Ordre du Roi, dès le même jour, pour saisir la personne du Marquis à Buen-retiro. Mais n'y étant allé que l'après-midi, il n'y trouva point ce qu'il espéroit. Nous étions en sûreté à Ivicella, petit Château du Comte, situé à l'entrée d'une longue Prairie, au bas d'une côte chargée d'un bois fort épais. Le lieu sembloit être fait pour servir d'asyle. Les environs n'étoient point habités.

Le Concierge étoit un bon homme, qui y demeuroit avec sa femme & ses deux fils, pour recueillir les foins de la Prairie. On auroit pu faire aisément de cette terre un lieu de plaisir; mais le Comte avoit sa maison de campagne plus proche de la Ville, & venoit rarement à Ivicella. Il y avoit même peu de chambres qui fussent meublées; mais celle qu'on donna au Marquis, ne laissoit pas de l'être proprement. Nos Laquais arriverent le soir, avec tout ce qui étoit nécessaire pour nous bien traiter, & pour éviter l'ennui. Ils nous apprirent que l'enlevement faisoit beaucoup de bruit à Madrid; qu'on le rejettoit hautement sur le Marquis, & qu'on avoit été pour s'assurer de lui à Buen-retiro. J'appréhendai que cela ne fît de fâcheuses im-

pressions sur l'esprit de nos meilleurs Amis, & je résolus d'aller dès le lendemain me présenter à eux. Le Comte demeura, pour tenir compagnie à son Ami.

Je vis d'abord Monsieur le Duc de Montalto. Il étoit persuadé, avec toute la Ville, que le Marquis étoit coupable. Je découvris à travers ses civilités que cette opinion l'avoit un peu refroidi; & lorsque je commençai à lui parler du sujet principal de ma visite, il ne put s'empêcher de me dire, en m'interrompant: En vérité c'est trop: tuer un homme & enlever une fille de condition; & cela en trois ou quatre jours! ah! Monsieur de Renoncour, c'est trop. Mon plaidoyé ne fut pas long. Je me plaignis de la facilité qu'il avoit eu à croire un bruit si faux, & je lui protestai que

nous étions innocens. Je le priai de se souvenir que le Marquis n'étoit pas en état de penser à un enlevement, moi dans un âge & dans une situation à le permettre ; & ni l'un ni l'autre assez accrédités en Espagne pour avoir trouvé tout d'un coup des gens qui voulussent l'exécuter par nos ordres. Enfin, lui dis-je, il n'est que trop vrai que le Marquis est encore étendu dans un lit, & que son mal est assez dangereux pour m'empêcher d'être tranquille. Je viens intéresser pour lui votre amitié. Il ne s'agit pas seulement d'arrêter des poursuites injustes & sans fondement ; mais si vous voulez qu'il se loue éternellement de vos bontés, il faut lui faire retrouver Donna Diana de Velez dont il ignore encore la perte, & sans laquelle je ne crois pas qu'il puisse

vivre. Je fis là-dessus, au Duc, le récit des amours du Marquis & de Donna Diana, & je ne lui cachai point les raisons que j'avois de soupçonner Dom d'Alavestras de l'enlevement. Cela étant, me répondit Monsieur de Montalto, je crois que le plus sûr est d'aller droit chez Dom Diego de Velez, & de lui faire entendre qu'il s'est trompé. Il n'y a point de tems à perdre; allez-y vous-même. J'irai de mon côté, non pas m'opposer aux poursuites; elles tomberont d'elles-mêmes, lorsque Dom Diego cessera de les presser; mais détromper la Cour & le Public, qui sont fort prévenus contre vous & le Marquis. Je le quittai, pour aller chez Dom Diego de Velez. Cette visite ne laissoit pas de me causer quelque émotion; & quelque facilité que j'aie toujours eue

à m'exprimer, je méditai, en approchant de sa maison, ce que j'avois à lui dire.

Il étoit seul. Je me fis connoître d'abord, en lui disant : La démarche que je fais, Monsieur, de la part de Monsieur le Marquis de Rosemont, vous persuadera beaucoup mieux de sa sincérité, qu'un discours étudié. Il est au désespoir de l'idée que vous vous formez de lui. Vous l'accusez d'un crime, dont vous aurez regret de l'avoir soupçonné, quand vous connoîtrez son innocence. Je vous proteste, Monsieur, que non-seulement il n'est pas coupable, comme ses Ennemis vous l'ont fait croire, mais que votre perte ne vous afflige pas plus que lui, & qu'il auroit exposé sa vie pour défendre Donna Diana contre ses Ravisseurs. Si vous

doutez de la vérité de mes paroles, exigez de moi toutes les preuves qui peuvent vous convaincre : je ſuis prêt à vous les accorder. Il m'écoutoit attentivement. Je ne ſçavois quel jugement porter de l'air de ſon viſage, qui me paroiſſoit tout à la fois triſte, furieux, & attentif. Enfin il me répondit bruſquement que l'artifice étoit groſſier ; qu'il étoit lui-même avec ſa fille, au moment qu'elle avoit été enlevée, & qu'il avoit entendu prononcer pluſieurs fois le nom du Marquis par les Raviſſeurs. C'eſt juſtement, repartis-je, en quoi conſiſte la malignité de nos Ennemis ; mais une malignité ſi deſtituée de vraiſemblance, qu'il eſt ſurprenant qu'elle ait pu faire impreſſion ſur vous : car je vous demande s'il eſt naturel que des gens,

qui euſſent voulu ſervir Monſieur le Marquis, vous euſſent fait connoître ſon nom. N'avoient-ils pas toutes les raiſons du monde de le cacher, & pour leur propre intérêt & pour celui de leur Maître? Mais je ſçais, reprit-il, que le Marquis aime ma fille, & j'étois informé de ſon deſſein, même avant l'exécution. Ceux qui vous ont appris, repliquai-je, que Monſieur le Marquis aime Donna Diana, ne vous ont pas trompé en ce point; mais ils ſe ſont ſervi de cette connoiſſance, pour tramer la plus noire calomnie. Je les connois comme vous; ils brulent de ſe venger, & cette raiſon ſeule auroit dû vous rendre leur accuſation ſuſpecte. En voulez-vous une preuve à laquelle je ne crois pas que vous puiſſiez rien oppoſer? la voilà,

continuai-je en ouvrant la Lettre de Donna Diana, que j'avois eue la précaution de tirer adroitement des mains du Marquis; je puis vous montrer cette Lettre, puisque vous n'ignorez pas les sentimens qui y sont contenus. Il prit la Lettre, & ayant reconnu l'écriture de sa fille, il ne put s'empêcher de répandre quelques larmes, & de dire tendrement; Hélas! ma chere fille. Je commençai à croire qu'elle lui étoit plus chere que je ne me l'étois imaginé, & qu'elle ne le pensoit peut-être elle-méme. Lorsqu'il eut achevé de lire, il me parut surpris. Mais qui voulez-vous donc, me dit-il, qui ait enlevé ma fille? Je lui répondis que c'étoit de quoi je ne pouvois l'instruire certainement, mais que j'avois des raisons si fortes de soupçonner

Alaveſtras lui-même, que je le pouvois faire ſans témérité. Je le fis ſouvenir de la mort de Dom Paſtrino, & de la maniere dont le Roi avoit pris la choſe : ce qui avoit ôté à Dom d'Alaveſtras tout eſpoir d'être vengé. Depuis ce tems-là, lui dis-je, il n'a pas ceſſé de remuer & de mettre tout en œuvre pour découvrir le lieu de notre retraite, dans le deſſein apparemment de trouver les moyens de ſatisfaire ſa fureur. Il a ſollicité tous ſes Amis contre nous. Il a mis en campagne des eſpions & des gens armés. Enfin je communiquai à Dom Diego toutes les conjonctures que j'avois formées ſur le chemin d'Ivicella, & je tâchai de le perſuader, comme je l'étois moi-même, qu'Alaveſtras aveit voulu le faire ſervir à ſa vengeance. S'il m'avoit joué

un tour si lâche, me dit-il d'un air furieux, je lui arracherois mille fois la vie. Là-dessus il fit appeller ses trois fils, qui paroissoient tous gens de bonne mine & de résolution, & il leur expliqua ce qu'il venoit d'entendre. Lorsqu'il eut fini, j'ajoûtai quantité de raisons à son discours, telles que la blessure du Marquis, qui étoit très-dangereuse, sa jeunesse, la dépendance où il étoit de moi; & pour achever, leur dis-je, de vous convaincre, je vous jure que quoique je sois ici au nom du Marquis, c'est-à-dire pour lui rendre service en vous apprenant son innocence, il ignore encore l'enlevement de Donna Diana, & qu'il n'en sera informé qu'après sa guérison. Il l'aime avec tant de tendresse & de respect, que cette nouvelle, jointe à son

mal, lui causeroit infailliblement la mort. Je vous parle avec liberté de ses sentimens, ajoutai-je, parce qu'il est d'un rang & d'une naissance à faire honneur à toutes les Dames d'Espagne auxquelles il s'attachera.

Le Pere, & les trois fils, se regarderent quelque tems sans parler. Enfin le Pere me dit que quoiqu'il se sentît fort disposé à me croire, il ne pouvoit révoquer les poursuites qu'il avoit commencées, qu'il ne vît un peu plus clair dans cette affaire; qu'il m'assuroit seulement de ne les pas presser, & que pendant ce tems-là il alloit faire éclairer de près Dom d'Alavestras. Il me pria de me joindre à lui, pour tirer des lumieres qui nous importoient à l'un & à l'autre; & il fit serment que si d'Alavestras étoit assez fourbe

pour l'avoir joué d'une façon si indigne, il le puniroit d'une maniere qui effrayeroit toute l'Espagne. Ses trois fils jurerent la même chose. Le troisiéme ressembloit fort à Donna Diana, quoiqu'il fût né d'une Mere différente; & je le trouvai le plus vif sur les intérêts de sa Sœur. Il se nommoit Dom Pedro de Lera. Son âge étoit de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il promit le premier, à son Pere, qu'avant que la nuit fût passée, il sçauroit si Dom d'Alavestras étoit coupable, & ce que sa sœur étoit devenue.

Ils me conduisirent civilement jusqu'à la porte de leur maison. Je me rendis de-là chez le Comte de Mancenez, pour y voir Donna Elisa. Elle me parut fort affligée de l'enlevement de son Amie. Je l'informai de l'état de nos

affaires, & je la priai de contribuer de quelque chose à la tranquillité du Marquis. Je crains, lui dis-je, que ne recevant point de nouvelles de Donna Diana, il ne s'afflige trop de ce silence, & qu'il n'en tire des conséquences fâcheuses. Il faut que nous lui faſſions croire que ſon Pere l'a miſe dans un Couvent, & que n'ayant pas la liberté d'écrire, elle vous a priée à ſon départ de faire ſçavoir au Marquis, qu'il ne doit rien appréhender pour elle, & qu'elle compte de le revoir après ſa guériſon. Donna Eliſa m'accorda ce que je demandois. Nous convinmes qu'elle envoyeroit ſa Lettre à Ivicella, par un Laquais, afin que cela parût moins affecté. J'allai voir enſuite toutes les perſonnes de diſtinction dont nous étions connus, pour les détromper de

la fausse opinion qu'ils avoient pu prendre sur le bruit public. Je m'apperçus que Monsieur le Duc de Montalto avoit déja fait beaucoup, & qu'il nous avoit rendu service en véritable Ami. Quelque fatigué que je fusse d'une journée si pénible, je retournai le soir à Ivicella, avec Dom Porterra, qui voulut m'accompagner. Les nouvelles, que j'apportois, réjouirent le Comte de Mancenez. Cet aimable Comte me dit que puisque j'avois si heureusement commencé, il me laissoit le soin de terminer nos affaires à Madrid; qu'il se chargeoit, de son côté, de prendre soin du Marquis, & qu'il ne s'en éloigneroit pas un moment jusqu'à ce qu'il fût entiérement rétabli. Le lendemain, je vis arriver le Laquais de Donna Elisa, Sa Maîtresse, qui

avoit de l'eſprit infiniment, l'avoit bien inſtruit de la maniere dont il devoit exécuter ſa commiſſion. Il demanda à parler au Marquis , d'un air empreſſé, ne voulant confier ſa Lettre à perſonne. Nous nous aſſemblâmes tous dans ſa chambre , en marquant une grande curioſité d'apprendre le ſujet d'un meſſage ſi preſſant. Le Marquis, après avoir lû la Lettre, la préſenta au Comte, & lui dit qu'il avoit des obligations infinies à Donna Eliſa. Nous la lumes enſemble. Elle étoit tournée de la maniere la plus ingénieuſe & la plus propre à tranquilliſer un Amant. Vous devez être bien ſatisfait, lui dis-je ; il ne reſte qu'à vous guérir promptement.

Cependant, comme je ne perdois pas de vûe l'affaire de l'en-

levement, je retournai l'après-midi à Madrid. Dom Diego de Velez n'étoit pas chez lui ; mais j'y trouvai ses trois fils, qui me firent, dès mon entrée, des caresses extraordinaires. Je conçus aussi-tôt qu'il s'étoit passé quelque chose que j'ignorois. En effet ils m'apprirent que le Ravisseur étoit connu, que mes conjectures avoient été justes, & que c'étoit Dom d'Alavestras. Dom Pedro de Lera avoit exécuté ce qu'il avoit promis ; il l'avoit découvert, avant que la nuit fût passée. Il étoit allé sur la fin du jour, dans le tems que l'obscurité commence, à la porte du Perfide ; & y ayant passé quelque tems à l'attendre inutilement, car c'étoit à lui-même qu'il en vouloit d'abord, il prit un autre parti : ce fut d'arrêter son Valet de Cham-

bre, qu'il vit revenir de la Ville, jugeant bien que si le Maître étoit coupable, le Valet l'auroit aidé dans son entreprise. Il l'arrêta doucement par le bras, & lui appuya la pointe de son poignard sur le côté, en lui disant de le suivre, sans prononcer une parole, ou qu'il étoit mort. Il l'amena ainsi chez son Pere. Là, dans une chambre secrette & bien fermée, le Pere & les trois Freres le menacerent des plus cruels tourmens, s'il ne déclaroit ce qu'il sçavoit de l'enlevement de Donna Diana. Il nia d'abord le fait avec opiniâtreté ; mais lorsqu'il vit le fer & le feu préparés, il confessa tout. Lui-même avoit été du nombre des Ravisseurs. Dom d'Alavestras étoit à la tête ; mais étant masqué comme les autres, Dom Diego n'en avoit pu

reconnoître aucun. Ce Misérable déclara donc que son Maître, après avoir enlevé Donna Diana, avoit pris d'abord le chemin d'une Terre qu'il avoit à une journée de Madrid, dans le Canton de la Sierra; mais qu'ayant fait réflexion que sa présence étoit nécessaire à Madrid, il s'étoit arrêté dans un bois, d'où il avoit envoyé chercher sa Sœur, avec son Carosse, & des habits d'hommes; qu'à son arrivée il lui avoit remis Donna Diana entre les mains, après l'avoir fait revêtir en Cavalier, avec ordre de la conduire à sa Terre, & de la tenir si bien renfermée qu'elle ne fût apperçue de personne; qu'étant ensuite retourné à Madrid, il avoit ordonné à tous ses Domestiques de répandre dans la Ville, que la fille de Dom Diego de Velez avoit été

enlevée par le Marquis de Rosemont, Gentilhomme François, le même qui avoit tué Dom Juan de Pastrino; qu'il s'étoit montré le même jour à tous ses Amis, & que le soir, il étoit parti en poste pour sa Terre de la Sierra.

Après cette découverte, me dit Dom Pedro de Lera, nous délibérâmes sur le parti que nous devions prendre. J'étois d'avis d'assembler sur le champ nos Amis, pour aller surprendre Dom d'Alavestras à sa Terre, le percer de mille coups, & tirer ainsi ma Sœur de ses mains. Mais mon Pere a jugé plus à propos d'obtenir un ordre du Roi pour l'arrêter, & de le faire punir ensuite par les voies de la Justice, comme un Ravisseur & un Calomniateur; nous réservant toujours le droit de le punir par nos

mains, s'il avoit assez de crédit pour échapper à la Justice. Le Roi est à l'Escurial, continua Dom Pedro. Mon Pere y est allé pendant la nuit, pour se trouver aujourd'hui à son lever. Nous attendons impatiemment son retour. Les trois Freres me firent alors mille excuses, d'avoir soupçonné injustement le Marquis, & me témoignerent beaucoup d'envie de le connoître, pour les renouveller à lui-même. Je leur demandai ce qu'étoit devenu le Valet de chambre de d'Alavestras. Il est encore entre nos mains, me dirent-ils, & nous nous garderons bien de le lâcher. Je souhaitai de le voir. Ce Malheureux me fut amené, les chaînes aux pieds & aux mains. Je lui fis diverses questions; entr'autres, si Donna Diana sçavoit par qui elle avoit été enlevée. Il

me répondit qu'il ne croyoit pas qu'elle le pût sçavoir ; que ce n'étoit pas le dessein d'Alavestras ; qu'il avoit toujours été masqué, & qu'en faisant venir sa sœur, il étoit bien sûr que Donna Diana ne la connoissoit point. Cette réponse me fit trembler pour la pauvre Donna Diana. Je craignis tout pour elle, d'un scélérat tel que d'Alavestras, & d'une furieuse telle que sa Sœur. L'effet ne justifia que trop ma crainte.

Dom Diego me trouva encore chez lui, à son retour. Il m'embrassa, en me priant d'oublier le passé, & de me joindre à lui pour hâter la punition de notre Ennemi commun. Le Roi l'avoit écouté favorablement. Il s'étoit fait expliquer toutes les circonstances de l'action ; & trouvant dans le dessein d'Alavestras une mali-

gnité des plus noires, il avoit déclaré ſur le champ qu'il vouloit qu'il fût puni avec rigueur. Dom Diego rapportoit un ordre de le ſaiſir, vif ou mort. Il ne tarda point à faire avertir l'Alcade avec ſes Alguaſils. Ils ſe diſpoſerent à partir vers l'entrée de la nuit. Je ne pus refuſer, aux inſtances de Dom Diego & de ſes fils, d'être auſſi du voyage; c'étoit ſervir le Marquis dans la perſonne de Donna Diana, & j'étois bien aiſe d'être éclairci par mes yeux de ce qui pouvoit lui être arrivé. J'envoyai chercher Briſſant chez Dom Porterra, pour l'accompagner; & je fis dire, à Ivicella, que j'étois obligé de m'abſenter pour deux jours.

En marchant, Dom Diego qui étoit à mon côté, me découvrit familiérement la ſituation de ſon

cœur. Malgré la connoissance que j'ai donnée au Roi de mes affaires, je ne sçais, me dit-il, si je pourrai m'empêcher de tuer le Perfide, lorsqu'il sera en mon pouvoir. Je sens, à mesure que j'avance, des redoublemens de haine dont je crains fort de n'être pas le maître. Ce seroit bien pis, s'il en avoit mal usé avec ma fille. Il n'y auroit pas de cruautés que je ne lui fisse éprouver. Il les mériteroit, lui répondis-je : mais s'il n'est pas le plus misérable des hommes, il aura respecté une personne aussi charmante que Donna Diana. Hélas! reprit-il, cette pauvre fille est bien à plaindre. Dans ma maison même, & sous mes yeux, elle a eu mille sujets de chagrin, que toute ma tendresse n'a pu lui faire éviter; & dans le tems que je croyois lui procurer

du moins un peu de repos, en la mettant dans un Couvent, elle se trouve exposée au plus grand malheur qu'une fille puisse éprouver. Il prit de-là occasion de me raconter l'histoire de son mariage de Naples, la naissance de Donna Diana, son arrivée en Espagne, la mort de sa Mere & tout ce qu'on a vu plus haut dans ces Mémoires. Malheureusement, continua-t-il, cette fâcheuse aventure est venue aux oreilles de ma derniere Femme; elle regarde ma fille Diana comme une Etrangere, qui est venue diminuer la portion de l'héritage de ses enfans, & elle a conçu pour elle une aversion dont elle n'a point cessé jusqu'ici de lui donner des marques. Il m'est arrivé, à moi-même, de la maltraiter, par une complaisance excessive pour mon Epouse.

Le cœur m'en a saigné plus d'une fois ; car il n'est pas besoin d'avoir des yeux de Pere, pour trouver qu'effectivement cette pauvre fille est très-aimable. J'ai remarqué que mes fils l'aiment aussi beaucoup. Il n'y a que ma femme, qui est pour elle d'une dureté inexorable. Mais, lui dis-je, n'auriez-vous pas pu la tirer de ses mains en la mariant ? Il me répondit qu'il en avoit eu dessein plus d'une fois, mais que Diana s'y étoit opposée elle-même, par des raisons qu'il ignoroit, & qu'elle lui avoit toujours demandé avec instance la liberté de se retirer dans un Couvent. C'est où je la conduisois, ajoûta-t-il, lorsque d'Alavestras me l'a enlevée ; & je vous avoue que je fus hier surpris, en lisant sa Lettre au Marquis ; car quoique j'eusse

appris qu'elle en étoit aimée, j'ignorois qu'elle l'aimât, & je ne lui croyois d'inclination que pour la ſolitude. Je lui expliquai là-deſſus de quelle maniere cet amour s'étoit formé; & je l'aſſurai qu'ayant été témoin de toutes leurs entrevues, il ne s'y étoit rien paſſé que de ſage & d'innocent. Il me demanda ſi le Marquis avoit deſſein de l'épouſer. Il le voudroit, lui dis-je, au prix de ſa vie; mais pour m'expliquer avec franchiſe, quelque honorable que ſoit votre naiſſance, la ſienne & le rang que Monſieur ſon Pere occupe ſont fort au-deſſus. Il eſt d'ailleurs fils unique, & tant de grandeur l'attend en France, qu'on aura peine à conſentir qu'il prenne une Epouſe en Eſpagne. Cependant je ne vous cacherai pas, continuai-je, qu'il a fait par-

tir exprès ſon Valet de chambre, pour ſolliciter le conſentement de Monſieur ſon Pere, & qu'il eſpére beaucoup de ſa bonté. Dom Diego parut fort ſatisfait de cette explication. Il me pria même de lui procurer l'honneur de connoître Monſieur le Marquis, pour le remercier des ſentimens avantageux qu'il avoit pour ſa fille. Le bon Vieillard ne prévoyoit pas qu'il alloit bientôt la perdre pour toujours.

Enfin nous arrivâmes à la Sierra, vers les ſix heures du matin. L'Alcade fit entourer le Château par ſes Alguaſils; & s'étant fait accompagner de quelques-uns, il alla frapper à la porte. On n'ouvrit pas d'abord; ſans doute parce que nous avions été apperçus, & qu'on avoit eu le tems d'avertir d'Alaveſtras & ſa

Sœur. Cette Femme furieuse, voyant bien que son crime étoit découvert, & que son Frere ni elle ne pouvoient éviter le châtiment, prit une résolution terrible, & dont le souvenir me cause encore de l'émotion. Je crains que mes Lecteurs ne s'imaginent ici que j'ajoûte quelque chose à la vérité, pour embellir mon récit par des circonstances intéressantes. Je les prie de faire attention que j'écris sans intérêt, & que M. le Duc de..... peut rendre témoignage de la fidélité de ces Mémoires, à ceux auxquels il voudra bien faire connoître la part qu'il y a eue.

Comme l'Alcade se mettoit en état d'enfoncer la porte, & que cette exécution n'auroit pu tarder long-tems, on ouvrit. L'Alcade demanda à parler, de la part

du Roi, à Dom d'Alaveſtras. On lui répondit qu'il pouvoit entrer. Lorſqu'il fut dans la Cour avec ſens gens, il vit d'Alaveſtras à une fenêtre, qui lui demanda fiérement ce qu'il ſouhaitoit : Vous-même, lui dit l'Alcade, qui comptoit trop ſur les meſures qu'il avoit priſes, pour craindre qu'il pût lui échapper. Je viens par ordre du Roi m'aſſurer de votre perſonne, & tirer de vos mains Donna Diana de Velez, que vous avez enlevée. On m'a donc trahi, reprit le Raviſſeur, d'un ton qui exprimoit ſa rage : Montez, Meſſieurs, montez ; vous êtes les plus forts. Il demanda, en même tems, ſi Dom Diego n'étoit pas là, ou quelqu'un de ſes Enfans; & ayant ſçu que le Pere & ſes trois fils y étoient, il parut content, & les fit prier d'entrer

aussi, pour recevoir Donna Diana de ses mains. Nous montâmes tous ensemble à son appartement : il vint au-devant de nous dans l'Antichambre, le pistolet à la main. Messieurs, nous dit-il, je ne prétens pas me défendre; mais point de violence, je vous prie ; car ma vie vous coûteroit cher. Qu'on me montre l'ordre du Roi. L'Alcade, qui l'avoit dans sa poche, ne fit pas difficulté de le montrer, & de le lui laisser lire. Bon, dit-il en finissant, on n'en veut qu'à moi : on a raison, je suis seul coupable. Cependant, Messieurs, ajoûta-t-il en se tournant vers Dom Diego & ses fils, voyez lequel de ces deux partis vous plaira davantage, ou de me permettre de sortir libre de cette maison, & l'on vous rendra alors Donna Diana

ſaine & ſauve ; ou de vous réſoudre à lui voir enfoncer un poignard dans le cœur, ſi vous voulez abſolument me conduire priſonnier à Madrid. Choiſiſſez.

Si Dom Diego & ſes fils euſſent ſuivi leur fureur, ils auroient poignardé ſur le champ ce Scélérat : mais l'Alcade prévenant leur réponſe, lui dit que le parti le plus ſage qu'il pût prendre lui-même étoit d'exécuter ſans bruit la volonté du Roi, & d'eſpérer ſon pardon de la clémence de Sa Majeſté. Vous ne me croyez donc pas ? reprit-il en reculant juſques dans ſa chambre ; entrez, Meſſieur, entrez avez moi. Nous entrâmes ; & le premier objet qui nous frappa, nous rendit immobiles, & glaça notre ſang juſqu'au fond de nos veines. La vieille Donna de Paſtrino étoit aſſiſe

près d'une fenêtre ; Donna Diana étoit à genoux à ses pieds, le sein découvert, & cette horrible femme lui tenoit la pointe d'un poignard appuyé sur la gorge. N'avancez pas, s'écria-t-elle en nous voyant ; elle est morte, si vous avancez. Dom Diego, mortellement saisi de ce spectacle, se jetta à genoux avec ses trois enfans. Eh! Madame, s'écria-t-il en levant les mains au Ciel, ayez pitié d'un malheureux Pere. Qu'ai-je fait qui puisse vous offenser? que vous a fait ma pauvre fille? Ayez compassion de ma vieillesse. Commencez, du moins, par m'ôter la vie à moi-même.

Cette Furie impitoyable ne paroissoit pas même émue. Elle lui répondit que l'unique voie de sauver sa fille étoit d'accorder la liberté à son Frere : qu'il falloit le

laiſſer deſcendre ſeul, le lai
monter à cheval & lui donner
tems de s'éloigner. Quelque f
te que fût, dans Dom Diego,
paſſion de ſe venger, elle c
pour un tems à la tendreſſe
ternelle. Il pria l'Alcade de l
ſer évader Dom d'Alaveſtras.
fut un embarras pour l'Alcad
qui craignoit de manquer à
devoir s'il n'exécutoit ponctu
ſement l'ordre du Roi. Cep
dant nous lui fimes entendre
cet ordre n'ayant été donné qu
faveur de Dom Diego, qui ét
l'offenſé, il étoit le maître
quelque ſorte d'en uſer à ſa v
lonté. Donna de Paſtrino n'exi
pour ſon frere qu'une demi-heu
dont elle lui recommanda de b
profiter. Nous demeurâmes t
dans ſa chambre pendant ce te
là, éloignés d'elle à la même

ſtance. Au moindre mouvement qu'elle nous voyoit faire, elle redoubloit ſes menaces, & rapprochoit le poignard de la gorge de Donna Diana. Cette belle & malheureuſe fille étoit tremblante, aux pieds de ſa cruelle Ennemie. Elle jettoit quelquefois ſur nous ſes triſtes regards ; & je crus remarquer, dans ſes yeux, que la douleur de ſon Pere & de ſes Freres avoit quelque douceur pour elle, & qu'elle étoit touchée de ce témoignage de leur affection. Mais ſon malheur ne faiſoit encore que commencer. La ſcéne devoit être ſanglante, & la cataſtrophe approchoit.

En partant de Madrid j'avois envoyé, comme je l'ai dit, un Laquais à Ivicella, pour avertir le Comte de Mancenez que je ſerois abſent pendant deux jours.

J'avois choiſi malheureuſement pour ce meſſage un Etourdi, qui avoit appris quelque choſe du deſſein de mon voyage, & qui crut ſe faire valoir à Ivicella, en publiant ce qu'il ſçavoit. Il le fit ſi indiſcrettement, que le bruit alla juſqu'au Marquis. Ayant entendu parler de Donna Diana enlevée, & d'un ordre de la Cour pour arrêter le Raviſſeur, il voulut ſi abſolument être inſtruit de tout, qu'on fut obligé de le ſatisfaire; & ne conſultant plus alors que ſa fureur & ſon amour, il ſe fit ſeller un cheval malgré le Comte, & monta deſſus, dans la foibleſſe où il étoit, pour ſe rendre à Madrid. Le Comte, Dom Porterra, le Chirurgien, Scoti, & quelques autres Valets ſe virent dans la néceſſité de partir avec lui. Ils allerent droit chez Dom

Diego de Velez, où ils s'informerent du chemin que nous avions pris; & ſans perdre un moment, ils marcherent ſur nos traces. En approchant de la Sierra, ils apperçurent par malheur Dom d'Alaveſtras, qui fuyoit à toute bride. Le Comte de Mancenez le reconnut, & s'imagina qu'il étoit important de l'arrêter. Il fut enveloppé, en un moment, & forcé de ſe laiſſer reconduire à ſa Terre. Il proteſta en vain qu'il fuyoit de l'aveu de Dom Diego, & que ſon retour ſeroit funeſte à Donna Diana. On prit toutes ſes raiſons pour de fauſſes défaites d'un homme qui ſe ſent coupable, & qui veut éviter le châtiment.

Nous étions dans la ſituation que j'ai repréſentée, lorſqu'il fut ramené au Château. Un grand bruit, que nous entendimes,

nous auroit obligé de ſortir de la chambre, ſi la vieille Paſtrino ne nous eût retenus par ſes menaces. Le Marquis s'y fit conduire. Il eſt impoſſible ici que j'aſſigne une diſtinction de momens à trois ou quatre actions cruelles, qui furent exécutées avec plus de promptitude que je ne puis les raconter. Le Marquis entra; je me jettai devant lui, pour l'empêcher d'appercevoir Donna Diana: il l'avoit déja vûe. Ah! mon cher Marquis, lui dis-je tout tranſporté, où allez-vous? Vous venez nous perdre. Au nom de Dieu, ſortez pour un moment. Il s'efforçoit d'avancer malgré moi, & le trouble où il étoit l'empêchoit de prononcer un ſeul mot. Dans le même inſtant, Donna de Paſtrino, qui ſe douta bien que c'étoit le Marquis de Roſemont, & qui

TAYLOR

vit entrer après lui ſon Frere, les mains liées de pluſieurs cordes, s'écria avec une fureur inexprimable. Quoi ! je vois le meurtrier de mon fils, & qui veut l'être encore de mon frere ! tiens, ajoûta cette Barbare, en enfonçant le poignard au milieu du ſein de Donna Diana, voilà pour toi, qui es ſon Amante ; & elle ſe leva enſuite pour ſe jetter ſur le Marquis. Mais quelque active que ſoit la fureur, elle n'eut pas le tems d'achever les quatre pas qu'il falloit faire pour arriver à lui. Dom Diego & ſes fils la percerent de mille coups. Ils ſe jetterent auſſi ſur Dom d'Alaveſtras, & lui arracherent la vie par une infinité de plaies.

Qu'on s'imagine, ſi l'on peut, toute l'horreur d'un tel ſpectacle ! Trois corps étendus dans des ruiſ-

ſeaux

ſeaux de ſang, mon cher Marquis entre mes bras ſans mouvement & ſans connoiſſance, Dom Diego qui s'arrachoit les cheveux près de ſa fille, & qui perçoit l'air de ſes cris, ſes trois fils qui tâchoient d'arrêter le ſang de leur trop malheureuſe ſœur; & tous les autres ſpectateurs dans un trouble qui ne leur permettoit pas même de penſer à nous ſecourir. Je portai le Marquis dans la chambre voiſine, où il y avoit heureuſement un lit. Le Comte de Mancenez & le Chirurgien me ſuivirent. Je pris de celui-ci une phiole d'Elixir qu'il m'offrit, & je lui ordonnai d'aller au ſecours de Donna Diana. Il s'y employa avec tant de zele & d'adreſſe, qu'il lui mit le premier appareil & la fit revenir à elle, avant que le Marquis eût repris la connoiſſance. Son

évanouissement fut si long, que j'en eus un moi-même, causé par la crainte & l'inquiétude. Ce n'est pas que je crusse cet accident dangereux, dans un jeune homme de son âge & de son tempérament; mais la fatigue qu'il avoit essuyée la nuit, & sa blessure, qui n'étoit pas encore fermée tout-à-fait, me causoient une très-juste alarme. Le Chirurgien étant revenu près de lui, me consola en m'assurant positivement qu'il n'y avoit rien à craindre. Il mit un nouvel appareil à sa blessure, qui paroissoit prête à saigner. Ce n'est pas son évanouissement que j'appréhende, me dit-il en homme de bon sens; c'est l'impression que va faire sur lui la premiere idée de l'état où il a vu Donna Diana; car j'ai assez reconnu, depuis que j'ai l'honneur d'être à son service,

qu'il l'aime éperdûment. Je crois qu'il seroit à propos, ajouta-t-il, de le transporter dans l'autre chambre ; il se trouveroit près d'elle en revenant à lui, & il seroit assuré du moins qu'elle n'est pas morte. J'approuvai son conseil. Nous le portâmes sur un matelas, près du lit où son Amante étoit couchée. La connoissance tarda peu à lui revenir. Le Chirurgien, qui l'observoit, ne s'apperçut pas plutôt du changement, qu'il lui dit : Courage, Monsieur, Donna Diana est vivante, la voilà auprès de vous. Ce cher nom acheva de lui faire reprendre ses esprits. Donna Diana étoit si épuisée par la perte de son sang, qu'elle n'avoit pas même remarqué jusqu'alors que le Marquis fût près d'elle ; mais lorsqu'elle entendit prononcer aussi son nom, elle ou-

vrit les yeux, comme pour le chercher, & pour rencontrer les ſiens. Ces deux tendres Amans ſe reconnurent. Rien ne peut être ſi touchant ni ſi naturel, que les premiers ſentimens de l'un & de l'autre. Donna Diana tendit la main vers lui. Il la prit dans les ſiennes, pour la baiſer mille fois. Ah! c'eſt moi, lui dit-il, qui vous réduis dans ce triſte état; mais ſi vous mourrez, je ne ſerai pas longtems à vous ſuivre. Il eut bientôt retrouvé aſſez de force pour ſe lever. Il s'aſſit, ſans écarter un moment ſes yeux de deſſus elle. Il auroit voulu pouvoir viſiter ſa bleſſure, pour juger par lui-même du péril, & s'aſſurer de ce qui lui reſtoit d'eſpérance. Il conjura le Chirurgien de lui dire naturellement ce qu'il en penſoit. Celui-ci lui répondit, pour le flatter,

que ces ſortes de coups étoient rarement mortels ; mais qu'il falloit laiſſer un peu de repos à la Malade, & qu'on jugeroit mieux de ſon état dans quelques heures. Il vouloit demeurer près d'elle, en promettant de ne lui rien dire qui pût lui cauſer de l'émotion : mais le Chirurgien lui fit entendre que ſa ſeule préſence pourroit l'agiter, & que le plus profond repos lui étoit abſolument néceſſaire.

Nous retournâmes dans la chambre voiſine, où je le fis mettre au lit malgré lui. Dom Diego & ſes trois fils vinrent lui rendre leurs civilités ; la maniere, dont ils s'exprimerent, me fit connoître qu'ils avoient conçu beaucoup d'eſtime & d'affection pour lui, touchés peut-être également, & de ſa figure aimable, & de la

tendresse qu'ils lui voyoient pour Donna Diana. Le Comte de Mancenez, qui avoit comme perdu l'usage de la voix jusqu'alors, & qui s'étoit contenté de donner tous ses soins à son Ami en le suivant pas à pas, vint l'embrasser aussi avec tous les témoignages d'une vive & sincere amitié. Dom Porterra fit la même chose. Les larmes me tomboient des yeux malgré moi, à la vue de tant d'objets, ou tristes, ou tendres, mais tous infiniment touchans; & je ne pouvois distinguer en particulier par quel sentiment j'étois le plus attendri. Nous tinmes conseil avec l'Alcade sur la conduite que nous devions tenir, après tout ce qui s'étoit passé. Il fut résolu que Monsieur le Comte de Mancenez prendroit la peine d'aller sans délai à l'Escurial, où le Roi de-

voit être encore quelques jours, que l'Alcade l'accompagneroit, & qu'ils feroient ensemble à Sa Majesté la relation fidelle de cette malheureuse journée. Ils partirent sur le champ. Leur voyage ne fut pas long, l'Escurial n'étant éloigné que de quelques lieues.

Nous agissions, dans la maison d'Alavestras, avec la même liberté que si nous en eussions été les maîtres. Nous nous y fimes préparer à manger, & tout ce qui étoit nécessaire pour le secours de nos Malades. Je demandai en secret, au Chirurgien, s'il croyoit la blessure de Donna Diana dangereuse, il me répondit qu'elle pourroit vivre encore quelques jours, mais qu'il ne falloit pas espérer qu'elle pût se rétablir. Je le priai de flatter constamment le Marquis, & d'agir de concert

avec moi pour le préparer insensiblement à cette perte. Il se levoit dix fois dans une heure, pour aller au lit de son Amante. Ne pouvant l'en empêcher, j'étois obligé de le suivre. Quelquefois il la trouvoit assoupie, & il revenoit content de l'avoir vûe. Lorsqu'elle pouvoit l'appercevoir, il lui disoit quelques mots de tendresse, & il la prioit de ne pas répondre, pour ménager ses forces. Il consultoit à tous momens le Chirurgien, qui le flattoit par ses réponses ordinaires. Elle se trouva, dans le fond, beaucoup mieux l'après-midi. Nous nous assimes autour de son lit, pour nous y entretenir doucement. Dom Diego & ses trois Freres faisoient, au Marquis, des caresses dont elle étoit charmée. Il sembloit que nous ne composions tous qu'une même

famille, unie par la plus tendre & la plus cordiale amitié.

Monſieur le Comte de Mancenez revint le ſoir, avec l'Alcade. Il nous apporta des nouvelles ſi heureuſes & ſi fort au-deſſus de nos eſpérances, qu'elles nous causerent toute la joie que la triſteſſe où nous étions nous permettoit de recevoir. Le Roi, déja prévenu contre le perfide Alaveſtras, approuva la vengeance de Dom Diego de Velez. Il ne put entendre, ſans être ému, la barbarie de Donna de Paſtrino. Ce n'eſt pas aſſez, dit-il au Comte, d'une mort ſi ſimple pour punir de telles horreurs; & puiſque les Coupables ont échappé à l'ignominie d'un ſupplice public, il eſt une autre maniere de ſatisfaire la juſtice. Je donne, à la fille de Dom de Velez, tous les biens de ſon

Raviſſeur & de Donna dePaſtrino,
Cette grace ne fut pas plutôt accordée, que le Comte eut le crédit d'en faire expédier les Lettres. Il les remit entre les mains de Donna Diana, après avoir achevé ce récit. Un événement ſi imprévu attira mille complimens au Comte de Mancenez. Dom Diego n'étoit pas le maître de ſa joie. Le Marquis n'en reſſentoit pas moins : c'étoit un acheminement au ſuccès de ſes eſpérances. Donna Diana ne put s'empêcher elle-même d'y paroître ſenſible ; & l'on voyoit bien que toute ſa ſatisfaction ſe rapportoit au Marquis, dont il lui ſembloit que cette nouvelle fortune la rapprochoit davantage ; car il ne s'agiſſoit de rien moins que de cinquante mille livres de rente. Dom d'Alaveſtras paſſoit pour en avoir trente

cinq, & Donna de Paſtrino quinze ou ſeize. Le lendemain Dom Diego envoya ſon fils aîné à Madrid, pour l'exécution de la grace accordée à ſa fille. Pour lui, il ſe crut obligé d'aller ſe jetter aux pieds du Roi, pour le remercier d'une faveur ſi ineſpérée. Il en fut reçu avec une bonté, dont il parut auſſi ſatisfait à ſon retour qu'il l'avoit été du bienfait.

Cependant la bleſſure de Donna Diana empiroit ſenſiblement. Il lui prenoit, de tems en tems, des foibleſſes qui faiſoient trembler le Chirurgien même. Je la crus mourante le troiſiéme jour; mais étant revenue à force de ſoins, le Chirurgien me dit qu'on pouvoit eſpérer quelque choſe juſqu'au neuviéme. Il promettoit bien plus au Marquis, qui le conjuroit à chaque inſtant de ne pas

lui déguiſer ce qu'il y avoit à craindre. Elle peut mourir, lui diſoit-il ; mais vous n'êtes pas vous-même hors de danger, ſi vous ne vous ménagez davantage. J'eſpere que mes ſoins vous rendront la vie à l'un & à l'autre. Ainſi il jugeoit par ſa bleſſure, de celle de ſon Amante, & du péril où elle étoit par le ſien ; & comme il ſe ſentoit aſſez fort pour ne pas craindre beaucoup pour lui-même, il commençoit à devenir plus tranquille par rapport à elle. Ses fréquentes foibleſſes ne laiſſerent pas de l'alarmer. Mon Dieu ! me dit-il un jour, que deviendrois-je ſi j'allois la perdre ? je ne vivrois pas un quart-d'heure après elle. Je lui répondis qu'il falloit tout eſpérer de la bonté du Ciel ; que le Chirurgien comptoit ſes évanouiſſemens pour peu

de chose, & qu'il falloit faire beaucoup de fond sur sa jeunesse & sur la bonté de son tempérament. Mais après tout, continuai-je après l'avoir ainsi rassuré, le Ciel n'est-il pas le maître de sa vie, de la vôtre & de la mienne? Supposons qu'il vous la ravisse à vous-même; ne faudroit-il pas vous soumettre à ses ordres, & lui faire sans murmurer le sacrifice de votre jeunesse, de votre rang & de toutes vos espérances? Il peut vous enlever de même votre chere Diana, & vous lui devriez la même soumission en la perdant. Aimez-la, mon cher Marquis; elle est si aimable que vous ne sçauriez trop l'aimer; mais songez que vous devez aimer Dieu plus qu'elle, & qu'un sentiment si juste est essentiel à un honnête homme. Quelque sujet

que nous ayons d'espérer qu'elle se rétablira, envisagez quelquefois sa perte, pour acquérir la force de la supporter, si sa mort trompoit nos espérances. Mettez-vous de bonne heure à cette épreuve. C'est le moyen de vous rendre en quelque sorte supérieur à votre passion; & sans aimer moins, votre amour sera tel alors que la sagesse & la Religion le demandent. Il me répondit qu'il sentoit parfaitement la vérité de mes paroles, mais que regardant la perte de Donna Diana comme le plus horrible de tous les malheurs, il lui étoit impossible de se familiariser avec cette affreuse idée; qu'il s'efforçoit au contraire de l'écarter de son esprit, & qu'il espéroit seulement que si le Ciel la lui enlevoit, & vouloit qu'il vécût après l'avoir perdue; il lui donneroit

des forces qu'il n'éprouvoit point encore, & qui ne pouvoient lui venir que de la puissante main de Dieu. Cette réponse, qui marquoit du moins un fond de religion & de confiance en Dieu, me satisfit beaucoup. Je l'assurai que le secours du Ciel n'est jamais refusé quand on le demande, & qu'il est toujours proportionné à nos peines & à nos besoins.

Le Château de la Sierra étant devenu une partie du bien de Donna Diana, nous ne nous pressions point d'en sortir. J'attendois pour cela que le Marquis pût retourner commodément à Madrid ; sans compter qu'il auroit fallu lui faire trop de violence pour l'en tirer, avant qu'elle fût hors de danger. L'état où ils étoient tous deux, la présence de Dom Diego & la mienne

ôtoient tout prétexte à la médisance. J'étois dans l'inquiétude en attendant le neuviéme jour, dont le Chirurgien m'avoit parlé comme d'un jour critique pour Donna Diana. Il arriva enfin, & à la réserve de ces évanouissemens qui lui prenoient toujours lorsqu'on changeoit l'appareil, il ne parut point que le danger fût augmenté. Le Chirurgien en témoigna une joie extrême ; il me dit en particulier qu'il n'appréhendoit plus que le treiziéme jour, & qu'il répondoit de sa guérison, si ses forces alloient au-delà.

Le soir de ce jour heureux, c'est-à-dire du neuviéme, j'étois descendu pour prendre l'air à la porte du Château ; & j'allois rentrer, après y avoir demeuré un moment ; lorsque j'entendis un bruit de chevaux, qui accouroient

à toute bride. M'étant tourné, je reconnus le Brun, qui nous apportoit des nouvelles de Paris. Il avoit passé par Madrid, & Dom Porterra avoit pris la poste avec lui pour nous l'amener. Je leur dis, à l'un & à l'autre, de ne pas paroître dans la chambre du Marquis, que je n'eusse lû mes Lettres; & j'ouvris aussi-tôt le paquet. Il y en avoit une pour le Marquis, de la main de Monsieur le Duc : elle étoit sous cachet volant. Je la lûs avant les miennes; car dans l'état où étoient les choses, je ne regardois point l'arrivée de le Brun & la réponse de Monsieur le Duc comme des événemens indifférens. Elle étoit telle que je m'y attendois, c'est-à-dire tendre & flatteuse, & qui promettoit tout sans rien accorder.

» Il faut que vous comptiez,

» disoit-on au Marquis, que je
» ne vous refuserai jamais ce qui
» sera néceſſaire à votre bonheur.
» Ainſi ſoyez aſſuré d'épouſer
» Donna Diana de Velez, ſi votre
» paſſion eſt ſi forte que vous
» ne la puiſſiez vaincre. Je ſuis
» fort content du témoignage
» que Monſieur de Renoncour
» m'a rendu d'elle, & mon ſen-
» timent a toujours été que le
» mérite & la naiſſance doivent
» être préférés aux emplois & aux
» richeſſes. Mais vous êtes jeune,
» & votre Maîtreſſe l'eſt auſſi :
» vous êtes parti de France dans
» le deſſein de voyager quelques
» années : achevez du moins vos
» voyages, qu'il faudroit inter-
» rompre ſi vous l'épouſiez dès au-
» jourd'hui. Vous en reviendrez
» plus digne d'elle, & je vous
» donne ma parole de conſentir

» alors à vos desseins. Je vous ac-
» corde beaucoup, ne me refusez
» pas si peu de chose, &c.

Toute la Lettre étoit ainsi tournée fort adroitement; & malgré l'impatiente vivacité du Marquis, je ne doutai point qu'il n'y trouvât quelque douceur, & qu'il ne la lût avec satisfaction. J'ouvris ensuite celle qui étoit pour moi. Monsieur le Duc m'y laissoit voir le fond de son cœur, & s'exprimoit en véritable Pere. Il ne me cachoit point que le mariage de son fils avec une Etrangere lui causeroit du chagrin, & qu'il dérangeroit toutes ses vues. » Mais
» sa Lettre me fait trembler, me
» disoit-il; & vif comme je le
» connois, je crains ses résolu-
» tions. Si Donna Diana est telle
» que vous le dites, je ne regar-
» derai point absolument comme

» un malheur qu'elle devienne ma
» fille.... Je vous laiſſe le maître
» de cette affaire, ajoûtoit-il, &
» je me repoſe entiérement ſur
» votre prudence. Tâchez de gué-
» rir mon fils, & de lui faire quitter
» l'Eſpagne; mais je vous recom-
» mande ſur-tout de le conduire
» avec bonté. Si vous croyez ſa
» guériſon impoſſible, j'approu-
» verai tout ce que vous aurez
» fait, &c. »

Cette lecture me fit admirer également la ſageſſe de Monſieur le Duc, & ſon affection pour le Marquis. La confiance, dont il m'honoroit, me toucha auſſi ſenſiblement. Je fis quelques réflexions ſur la conduite que je devois tenir, & ſur l'uſage que je ferois du plein pouvoir qui m'étoit accordé. Dans l'extrémité du péril où étoit Donna Diana, ce

n'étoit pas riſquer beaucoup que de la conſoler par l'aſſurance d'être unie à ſon Amant. Si elle meurt, diſois-je, elle en mourra plus contente, & ce ſera une douleur de moins pour le Marquis. Si elle ſe rétablit, nous la ferons conſentir aiſément à attendre la fin de nos voyages ; ou ſi l'impatience du Marquis le rend ſourd aux raiſons de Monſieur le Duc, nous prendrons notre parti ſuivant les circonſtances. Je ne vois plus rien qui doive me faire appréhender ce mariage. Dom Diego eſt d'une ancienne Maiſon. Il a ſervi ſon Roi avec honneur, & dans un emploi diſtingué. Sa fille eſt à préſent un parti très-riche ; outre ſon mérite & ſa beauté, qui la rendent digne d'une couronne. Après avoir pris cette réſolution, je cachetai la Lettre adreſſée au Mar-

quis, & je remontai à sa chambre. Je viens vous apprendre, lui dis-je, que le Brun est de retour: voilà la Lettre que Monsieur le Duc vous écrit. Il l'ouvrit avec une ardeur surprenante. Mais lorsque je croyois qu'il alloit la lire, il s'arrêta, avec une espece de frayeur, pour me demander, si je ne sçavois pas déja ce qu'elle contenoit. Epargnez-moi un coup mortel, me dit-il; je ne la lirai pas si elle m'est contraire. Lisez, lisez, lui dis-je; on n'a pas dessein de vous ôter la vie. Il la lut, & comme il avoit l'esprit très-pénétrant, il sentit tout d'un coup sur quel espoir Monsieur le Duc exigeoit des délais. Cependant il parut touché de sa bonté, & je vis quelques larmes couler de ses yeux. Je lui demandai s'il n'étoit pas content, & de quoi il pouvoit se

plaindre. Non, me répondit-il, je ne me plains pas de mon Pere; il me promet son consentement après nos voyages, si je continue d'aimer. Je le connois trop bien, pour craindre qu'il manque à sa promesse : mais pourquoi espere-t-il que mon amour pourra s'affoiblir ? car c'est le but de son cruel retardement ; & si je lui ai fait assez connoître que je suis incapable de changer, pourquoi me causer des tourmens inutiles, en différant si long-tems mon bonheur ? Si vous vouliez faire attention, repliquai-je, que votre mariage fixeroit tout d'un coup votre jeunesse, & vous priveroit de mille avantages qui sont encore nécessaires à votre éducation, vous conviendriez que Monsieur le Duc raisonne avec beaucoup de sagesse. Mais laissons aujourd'hui le

ſoin de l'avenir. Donna Diana n'eſt pas en état de penſer à des noces. Bornons-nous au préſent. Allez lui faire part de la Lettre que vous venez de recevoir. Cette nouvelle qui la comblera de joie, pourra contribuer à ſon rétabliſſement. Je conſens même, ſi vous voulez, que nous lui cachions qu'elle a d'autre délais à craindre que ceux de ſa guériſon. Nous nous rendimes enſemble auprès de ſon lit. Nous la trouvâmes aſſez trannquille. Elle préſenta la main au Marquis, en le voyant approcher ; car il ſembloit que l'accident qui lui étoit arrivé, les eût rendus plus familiers. Elle lui dit en le prévenant, d'une voix foible, mais les yeux attachés ſur lui, & toujours pleins de cette douce vivacité que toute la force de ſon mal ne pouvoit éteindre :

Cher

Cher Marquis, j'étois occupée d'une pensée bien affligeante. Je pensois que vous ne m'aimeriez plus, après ma maladie. Je perdrai peut-être ce peu de beauté qui vous avoit touché, & vous ne me verrez plus qu'avec indifférence. Il ne médita point sa réponse. Quand votre maladie pourroit vous changer, lui dit-il, m'empêchera-t-elle de vous voir toujours du même œil? N'est-ce pas moi qui ai commencé à vous aimer? Pourquoi voulez-vous que je puisse finir? Non, non, quoique j'aie pris ma passion par les yeux, c'est dans le fond de mon cœur qu'elle est à présent, & je sens bien qu'elle n'en sortira jamais. Je vous en apporte des preuves, ajouta-t-il; heureux! si elles pouvoient vous causer quelque joye. Nos cœurs s'uniront, quand

vous le voudrez, pour ne se séparer jamais; mon Pere y donne les mains, & me permet de vous épouser. Mon Valet de chambre arrive de Paris, avec cette heureuse nouvelle. Y consentez-vous, chere Diana? continua-t-il, en se jettant à genoux, & s'appuyant sur son lit: votre cœur n'oppose-t-il rien à ma félicité, & me rendra-t-il heureux sans répugnance? C'est entre vos mains qu'est maintenant mon sort; je veux qu'il dépende de vous toute ma vie.

Que l'amour est une étrange passion! Donna Diana, malgré l'affoiblissement où une mortelle blessure l'avoit réduite depuis neuf jours, me parut plus charmante que jamais, après cette agréable assurance. Tout le sang, qu'elle avoit répandu, n'empêcha pas que son visage ne se couvrît

d'une couleur vermeille, & qu'il ne sortît de ses yeux mille traits de flamme. Elle ne répondit que deux mots, mais qui suffisoient pour exprimer tous ses sentimens. Je ne souhaite la vie que pour être à vous, lui dit-elle en serrant sa main; & je prierois le Ciel de me la ravir, si vous deviez cesser de m'aimer. Je l'interrompis, dans la crainte que trop d'agitation ne lui devînt nuisible. Je confirmai le discours du Marquis, en l'assurant que Monsieur le Duc de.... m'avoit écrit dans les mêmes termes, & qu'elle seroit reçue à la Cour de France avec admiration. Le Chirurgien, qui vint un moment après, nous avertit qu'un entretien si animé arrêtoit ses remédes: il nous pria de nous retirer.

Dom Diego étoit déja instruit

du retour de le Brun, lorſque nous lui apprimes le ſuccès de ſon voyage. Je crus devoir lui découvrir, en même tems, le vrai nom du Marquis. Il fut pénétré d'une vive joye, & lui rendit mille graces de l'honneur qu'il faiſoit à ſa famille. Le Marquis l'embraſſa tendrement, & le traita d'avance de ſon cher Pere. Il fit les mêmes careſſes aux trois Freres de ſon Amante. Tout le monde prit part à cette agréable nouvelle, & la joye paroiſſoit commune. Mais helas! elle devoit être bien courte. C'étoit une eſpece de délaſſement, pour nous préparer à la plus vive de toutes les douleurs. De quoi ſervent toutes les précautions humaines, contre l'immuable diſpoſition des volontés de Dieu! Les remedes de l'art, les ſoins de l'amour, nos vœux, nos

desirs & nos larmes, rien ne put conserver, au Marquis, l'aimable Donna Diana. Je voudrois pouvoir éviter ce triste endroit de mon Histoire. Je sens qu'il me sera difficile de représenter au naturel une scéne si douloureuse. On sera surpris avec raison que j'y trouve cette difficulté, moi que tant d'événemens tristes, dont j'ai été le sujet ou le témoin, devroient avoir accoutumé à parler le langage de la tristesse & de la douleur. N'est-ce pas peut-être aussi, que mon cœur en ayant fait une expérience presque continuelle, en porte le sentiment à des excès auxquels je ne trouve plus d'expressions qui puissent atteindre? Quoi qu'il en soit, voici la plus malheureuse aventure de nos voyages, & la plus rude épreuve où la vertu du Marquis ait été exposée.

Nous nous étions mis au lit assez tard, avec une opinion très favorable de la blessure de Donna Diana. Le Marquis s'étoit endormi assurément dans les plus douces idées du monde. Je dormois moi-même d'un profond sommeil, lorsqu'on vint m'éveiller tout d'un coup avec violence. C'étoit le Chirurgien, qui me déclara nettement qu'il étoit trompé, si Donna Diana avoit plus de deux heures à vivre. Que m'apprenez-vous? lui dis-je: elle étoit hier si bien quand nous la quittâmes. Il me répondit qu'à parler juste, elle n'avoit jamais été bien, mais qu'il en avoit néanmoins espéré quelque chose jusqu'à cette nuit. Vous sçavez, ajoûta-t-il, que je couche sur un matelas, dans sa chambre; je me suis approché d'elle vers une heure, &

je l'ai trouvée ſans poulx & ſans connoiſſance. Mon Elixir l'a fait revenir à elle, mais avec tant de ſignes d'une mort prochaine, que j'ai déſeſpéré de ſa vie. J'ai fait avertir ſon Pere & le Curé, qui ſont actuellement dans ſa chambre. Lorſque ſes affaires ont été finies avec Dieu, elle a demandé avec empreſſement à parler à Monſieur le Marquis. Je n'oſe lui porter une ſi fâcheuſe nouvelle, & j'ai mieux aimé commencer par vous-même.

M'étant levé à l'inſtant, je le ſuivis à la chambre de Donna Diana. Elle me demanda, lorſque je fus près d'elle, ſi je ne lui donnerois pas la conſolation de voir ſon cher Marquis avant que d'expirer. Je lui répondis la larme à l'œil que j'allois l'éveiller, c'eſt-à-dire lui porter le coup de la mort

à lui-même, en lui apprenant, qu'il étoit prêt de la perdre. Au fond, je me trouvai dans un extrême embarras au sortir de la chambre. Comment lui annoncer cette nouvelle ? Comment l'exposer à voir expirer à ses yeux son Amante ? Encore, si j'eusse pu m'assurer qu'il en seroit quitte pour des cris & des larmes. Mais qui pouvoit me répondre de sa vie, foible encore comme il étoit, frappé d'un coup si imprévu, transporté de douleur & d'amour ? Quelque touché que je fusse de la situation de Donna Diana, je balançai si je lui accorderois cette satisfaction; car enfin le Marquis me tenoit lieu de tout, & je n'avois rien de si précieux à conserver. Le Ciel me secourut dans cette peine, en m'inspirant tout d'un coup un dessein,

qui servit non-seulement à procurer à ces deux tendres Amans l'unique témoignage d'amour qui leur restoit à espérer, l'un de l'autre, mais encore à modérer les transports du Marquis, avant & après la perte de son Amante. J'allai droit à sa chambre, qui étoit depuis quelques jours proche de la mienne. Je le trouvai éveillé. Monsieur, lui dis-je d'un ton ferme, pour lui inspirer d'abord de la force, je viens de voir Donna Diana, qui m'a parue plus mal qu'hier. Je souhaiterois que vous la vissiez aussi. Vous ne sçauriez marquer trop d'affection pour une personne à qui vous êtes si cher. Je vous dirai bien plus, Monsieur le Duc votre Pere me laisse la liberté, dans une Lettre que je ne vous ai pas fait voir, de vous unir avec votre Amante.

Je veux vous accorder ce matin cette ſatisfaction : car enfin, ſi le Ciel diſpoſoit d'elle, ce ſeroit pour vous un ſouvenir conſolant, que celui d'avoir été ſon Mari. J'ai eu ſoin qu'on fît avertir le Curé. Levez-vous, & venez ſi vous voulez avec moi. Mais, quoique je ne déſapprouve point votre douleur, je vous recommande de vous rendre un peu plus maître de vous-même, & de ne pas marquer tant de foibleſſe. Songez que vous avez pour témoins des Eſpagnols, qui ſçavent eſtimer la grandeur d'ame, & qui connoiſſent maintenant votre nom. Il ne vous ſeroit pas honorable de manquer de courage en leur préſence. En un mot, vous avez la gloire de Monſieur le Duc & la votre à conſerver ; qu'un ſi grand motif vous ſoutienne ; & lorſque je fais pour

vous beaucoup plus peut-être que je ne dois, ſauvez-moi la honte de vous voir faire une lâcheté ſous ma conduite.

Il me parut un peu étourdi d'une harangue ſi ſevere; mais c'étoit l'état où je voulois le mettre. Il prit ſes habits avec empreſſement. Je lui répétai pluſieurs fois en allant; ſur-tout, Monſieur, point de foibleſſe : ſongez à vous, ne vous deshonorez pas. Nous entrâmes dans la chambre, Donna Diana étoit preſque expirante; mais comme elle conſervoit toute ſa raiſon, elle nous apperçut. Le Marquis, jugeant bien par le triſte appareil dont elle étoit environnée, qu'elle n'étoit pas éloignée de ſa fin, alloit ſe jetter à genoux près d'elle. Je l'arrêtai par la main; & le préſentant à Dom Diego, qui étoit appuyé contre le lit : Voilà,

Monsieur, lui dis-je, le fils unique de Monsieur le Duc de ..... Vous sçavez de quelle tendresse il est rempli pour Donna Diana; souffrez, pour satisfaire sa douleur & son amour, qu'il s'unisse avec elle par des liens que la mort seule pourra rompre. Je vous demande cette grace pour lui, au nom de Monsieur le Duc son Pere. Dom Diego répondit, en versant des larmes, qu'il consentoit à ma demande, comme au plus grand honneur qu'il pût recevoir. Tous les Assistans éclatoient en pleurs & en soupirs. Je priai le Curé de s'approcher. Donna Diana eut encore la force de tendre la main à son cher Amant. Elle lui donna sa foi, après avoir reçu la sienne; & le Prêtre leur accorda la bénédiction.

Je ne sçais si l'on pourra lire ce

récit ſans émotion ; mais il eſt certain que le cœur le plus inſenſible auroit été touché d'un ſi tendre ſpectacle. Le Marquis continuoit de tenir la main de ſon Amante entre les deux ſiennes. Il la regardoit défaillir ſans qu'il pût prononcer une parole. Chaque ſoupir, qu'il lui voyoit pouſſer, lui tiroit une goute de ſang du cœur. Pour elle, on l'entendoit dire quelquefois d'une voix interrompue, & qui commençoit à s'éteindre : Adieu mon cher Marquis, ſouvenez-vous de moi : je meurs votre Epouſe. De tems en tems elle faiſoit un effort pour lui ſerrer la main. Elle tourna une fois les yeux ſur moi, & elle me dit, en me montrant la main de ſon Amant : C'eſt à vous que j'en ai l'obligation. J'affectois de les exhorter tous deux à prendre cou-

rage, & à se soumettre aux ordres du Ciel : mais ma fermeté n'étoit que sur mon visage ; & je me tournois souvent, pour essuier des larmes que je n'étois pas le maître de retenir.

Pourquoi m'occuper si longtems d'un si triste objet ? Enfin l'aimable & l'infortunée Diana poussa un soupir, qui fut le dernier de sa vie. Elle est morte, Monsieur, dis-je au Marquis d'une voix ferme ; il n'est plus question que de la recommander à Dieu, & de se souvenir d'elle. Je l'arrêtai entre mes bras, comme il se jettoit sur son corps. Il fit des efforts violens pour m'échapper ; mais, les forces lui manquant tout d'un coup, il tomba sur moi sans connoissance. Scoti & Brissant m'aiderent à le porter à sa chambre, après que j'eus baisé

respectueusement la main de Donna Diana, que je ne devois jamais revoir. Elle ne me parut pas changée par la mort. Des traits aussi réguliers que les siens ne pouvoient pas être aisément défigurés : si l'on excepte un peu de pâleur, on l'eût prise pour une personne fatiguée, qui dormoit d'un sommeil doux & paisible.

J'aurois fait transporter sur le champ le Marquis à cent lieues de l'Espagne, si j'eusse cru le pouvoir sans danger. Mais quelle apparence de l'exposer si-tôt aux agitations d'une longue route ! Quoique sa blessure n'eût plus rien d'absolument dangereux, les chairs étoient encore délicates & mal raffermies. L'ordre du Chirurgien l'obligeoit de garder un régime exact, & de se ménager beaucoup. Je résolus donc de re-

tourner à Madrid. En faisant ces réflexions, je travaillois à le retirer de son évanouissement. Il n'eut pas plutôt repris la connoissance, qu'il jetta ses regards autour de lui; & voyant que nous environnions son lit, de maniere à prévenir tous ses transports, il leva les yeux & les mains au Ciel, avec un mouvement tout passionné: O Dieu! s'écria-t-il, ne me sera-t-il pas permis de la suivre! Faut-il vivre sans elle! Ah, mon cher Pere! ajoûta-t-il en s'adressant à moi, pourquoi m'empêchez-vous de mourir? Je m'assis près de son lit, & je pris ses deux mains dans les miennes. Hé quoi, lui dis-je, mon cher Marquis, vous perdez tout d'un coup les sentimens de courage dont je vous ai cru tantôt si rempli! Vous regardez la mort comme le seul remede de vos

maux, & vous ne penſez pas que votre raiſon & votre générosité peuvent ſuffire pour vous conſoler ! Mon cher enfant, écoutez-moi ! Je ne vous demande qu'un moment de réflexion. De qui vous plaignez-vous ? Eſt-ce de Monſieur le Duc votre Pere, qui vous a écrit d'une maniere ſi tendre, & qui n'a rien refuſé à vos deſirs ? Eſt-ce de votre chere Epouſe, qui a paru ſi ſatisfaite d'emporter cette qualité en mourant, & qui s'afflige peut-être maintenant de vos pleurs, parce qu'elle ne deſire que de vous voir tranquille & heureux ? Eſt-ce de moi, qui vous regarde comme un cher fils, qui m'eſt plus précieux que moi-même, & qui ai fait pour vous juſqu'à préſent tout ce qu'une tendreſſe extrême a pu m'inſpirer ? Il ne reſte donc que Dieu ;

que vous puissiez accuser de vos peines. Oui, c'est Dieu seul qui les cause; vous ne pouvez les attribuer qu'à lui. Voyez donc maintenant si vous prétendez résister à ses ordres, l'irriter par vos murmures, le combattre par vos transports, & le mépriser même en lui refusant votre soumission par un désespoir obstiné, qui semble lui reprocher de l'injustice. Je ne veux point vous croire capable d'un si terrible excès d'impiété. Vous avez de la religion. On ne peut être honnête homme sans en avoir. Voici le tems d'en faire usage. Allons, mon aimable Marquis, ajoutai-je en l'embrassant avec tendresse; prenons notre malheur en gens d'honneur & en Chrétiens. Pleurons ensemble la charmante Diana, mais respectons le Ciel en la pleurant; &

méritons, par une douleur si juste & si soumise, que Dieu lui-même nous console.

Je ne sçais s'il faisoit quelque attention à mon discours. Il avoit la moitié du visage appuyée fortement contre son oreiller, les yeux fermés, quoique j'en visse couler incessamment un ruisseau de larmes; & ses mains, que je tenois, trembloient quelquefois avec beaucoup de violence, par un effet de la vive agitation de tous ses esprits. Vous ne me répondez rien, repris-je d'un ton plus triste; je vois bien que vous n'avez plus d'amitié pour moi, & que vous voulez me faire mourir moi-même de chagrin. Il ouvrit les yeux à ce reproche. Ah! me dit-il, je vous aime toujours; mais mon désespoir n'est-il pas bien juste? Que ferai-je de la vie,

ſi vous ne me permettez pas de mourir? Vous devriez me donner la mort par compaſſion. Si vous me la refuſez, ma douleur me la donnera bien ſans vous. Je lui propoſai de quitter le lieu funeſte où nous étions. Il me répondit que tout lieu lui étoit indifférent, & que par tout où nous irions il ſçauroit bien trouver un tombeau. Je profitai de ce conſentement, & ayant fait mettre Scoti à ma place, j'allai trouver Dom Diego, qui étoit plongé dans une profonde triſteſſe. Je lui dis, en deux mots, que j'étois dans le deſſein de partir pour Madrid, & que je le priois de nous prêter un Caroſſe; que le triſte état où étoit le Marquis m'obligeoit à ce départ précipité, & ne nous permettroit pas d'aſſiſter aux funérailles de Donna Diana, mais

qu'aussi-tôt qu'il commenceroit à devenir un peu plus tranquille, nous ne manquerions pas d'aller chez lui, pour lui marquer notre reconnoissance, & l'assurer d'une éternelle amitié. Il voulut m'accompagner à la chambre du Marquis. Je le conjurai de ne pas même paroître devant lui, parce que sa présence ne feroit qu'irriter son désespoir. J'y avois laissé ses trois fils, & je lui dis que cela suffisoit. J'y retournai, pendant qu'on préparoit le Carosse. Un moment de mon absence y avoit causé bien du désordre. A peine avois-je été dehors, que le Marquis étoit retombé dans un transport plus vif que jamais. Il avoit fallu des efforts infinis pour le retenir, & pour l'empêcher d'attenter sur soi même. Il vouloit aller à la chambre de son Amante, la voir

encore, & expirer auprès d'elle. Sa douleur s'exprimoit d'une maniere si tendre & si vive, que je trouvai tous les Assistans en larmes autour de lui. Ma présence parut le calmer un peu. Partons, lui dis-je. Allons chercher un séjour plus heureux. Je lui fis prendre, malgré lui, quelque nourriture, pour le fortifier ; il ne prononça plus un seul mot, jusqu'au moment du départ. Nous nous mîmes dans le Carosse, & nous arrivâmes le soir chez Dom Porterra. On juge bien que je ne fus gueres tranquille sur la route, & que j'eus besoin d'une continuelle attention pour le modérer.

Quelques jours se passerent. Mes instances, celles du Comte de Mancenez & de tous nos Amis le firent enfin renoncer au des-

fein de mourir. Mais lorsque j'eus tiré de lui cette promesse, il me dit : Je vous promets trop, & peut-être plus que je ne puis vous tenir. Je lui répondis que sa parole étoit un gage qui me rassûroit entiérement ; que je comptois d'ailleurs extrêmement sur son courage ; qu'il falloit qu'il achevât promptement de se guérir, pour quitter l'Espagne & fuir des lieux qui lui avoient été si funestes ; que je lui promettois de ne jamais combattre sa douleur, tant qu'elle seroit raisonnable ; & qu'il trouveroit toujours en moi un Ami tendre & fidele, dans le sein duquel il pourroit verser librement ses pleurs. Il m'embrassa, en m'assurant que depuis qu'il avoit perdu sa chere Diana, j'étois ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Cette maniere de le consoler, en entrant dans ses peines & en flattant sa tristesse, me sembla le meilleur de tous les remedes. Il me réussit mieux que n'auroit fait une morale étudiée, & des remontrances séveres qu'il n'étoit point en état de goûter. Le Comte de Mancenez m'avoit proposé plusieurs fois d'aller voir la belle Maison de l'Escurial, où il avoit un Parent Religieux parmi les Jeronimites. Je tâchai d'engager le Marquis à faire ce petit voyage. J'espérois de le ramener de là, sinon consolé, du moins assez maître de son trouble pour voir nos Amis, prendre congé d'eux, & nous mettre ensuite en chemin pour Lisbonne. Le Roi étoit revenu à Buen-retiro; ce qui devoit nous donner plus de liberté à l'Escurial. Nous partimes, après que

le

le Comte eut envoyé un Laquais à ſon Parent, pour l'avertir de notre arrivée. Il étoit Procureur du Monaſtere de Saint Laurent; c'eſt-à-dire qu'il y étoit le maître, car ces ſortes d'emplois donnent un plein pouvoir parmi les Moines. Nous nous reſſentîmes de ſon autorité, par la bonne chere qu'il nous fit faire pendant trois jours. Il avoit l'humeur gaie & vive, & le tour d'eſprit agréable. Le Comte l'avoit prévenu ſur la triſteſſe du Marquis, de ſorte qu'il n'épargna rien pour le divertir & lui inſpirer de la joie. Il nous fit voir les appartemens du Roi, l'Egliſe qui eſt magnifique, & la Chapelle inférieure où ſont les Mauſolées des Rois d'Eſpagne. Il nous conduiſit auſſi dans les deux Bibliothéques,

où nous vimes plusieurs Religieux un livre à la main, qui paroissoient travailler avec application. L'étude est ici en honneur, nous dit-il, & vous trouverez peu de Religieux, en Espagne, qui aient plus d'inclination que nous pour les Lettres. Il est sorti de cette Maison quantité de bons Ouvrages, dont l'Eglise & l'Etat ressentent l'utilité, & c'est à nos Sçavans que nous devons l'estime dont le Public nous honore. La Providence s'en mêle, ajouta-t-il; car il est surprenant qu'il se trouve quelqu'un parmi nous qui ait le courage d'essuyer les peines de l'étude. Je ne parle point des peines propres du métier, elles sont douces quand l'inclination s'y trouve; je parle des manieres

dures que notre Supérieur Général prend à l'égard de ceux qui étudient. Ni distinction, ni faveur. C'est un homme grossier, sans naissance & sans mérite, qui s'est élevé je ne sçais par quels moyens au rang qu'il occupe, & qui ne fait point de cas des Savans, parce qu'il ignore jusqu'aux premiers élémens des Sciences. Cela est vrai, répondit le Comte de Mancenez; il est connu sur ce pied dans le public; mais votre consolation doit être qu'il est trop vieux pour qu'il puisse vivre long-temps. Il faut que vous fassiez connoître à ces Messieurs, continua-t-il, celui que tout le monde lui souhaite pour successeur, & dont vous m'avez parlé tant de fois avec éloge. Il est aussi aimable, répliqua le Pro-

cureur, que l'autre eſt farouche.
Vous verrez un homme qu'un long commerce du monde a poli, & qui a rapporté de la Cour de Rome, où il a demeuré longtems, une expérience conſommée, & les manieres les plus civiles, ſans y avoir pris cet air double & myſtérieux, qu'on acquiert ordinairement en Italie; de ſorte qu'il eſt tout à la fois d'un caractere aimable & ouvert dans la ſociété, & d'un eſprit très-délié pour les affaires. Je marquai quelque curioſité de connoître un Religieux de ce mérite. Elle fut ſatisfaite le ſoir. Il étoit Supérieur particulier de Saint Laurent. Il vint, en cette qualité, nous tenir compagnie à ſouper. Nous ne trouvâmes, dans ſon entretien, que de nou-

velles raiſons de l'eſtimer. J'ai cru devoir, aux civilités que nous reçumes de lui, le court éloge que j'ai fait de ſon mérite. Il s'appelloit le Pere Codranos. Le Procureur continua de nous parler des Religieux de cette Maiſon, qui faiſoient profeſſion d'aimer l'étude. On ne ſera pas fâché de voir ici leurs noms & leurs talens, tels qu'il nous les fit connoître.

Le premier & le plus ancien ſe nommoit le Pere Benito. Il étoit homme de condition; toute ſa vie avoit été employée à l'étude. L'Eſpagne eſt inondée de ſes ouvrages. C'étoit un Savant d'une érudition vaſte, & qui embraſſoit tout. Une mémoire heureuſe, une ardeur infatigable pour le travail, ſes

voyages, ſes recherches, & la multitude de ſes volumes, l'ont mis dans un rang diſtingué parmi les Auteurs Eſpagnols. Mais dans le fond il ne faut pas chercher chez lui le choix du bon, le diſcernement du meilleur, le goût du ſtyle, même dans ſa langue naturelle, l'exactitude & la profondeur de la critique. C'étoit en un mot, un homme qui ſçavoit médiocrement pluſieurs Langues, qui travailloit beaucoup, & qui a compoſé un grand nombre d'Ouvrages.

Un autre, que nous vimes dans la Bibliothéque, avoit entrepris le Recueil de tous les Hiſtoriens de la Monarchie Eſpagnole. Son nom étoit le Pere Quibetos. L'entrepriſe paſſe ſes forces, nous dit le Procureur en

branlant la tête. S'il n'étoit queſtion que de donner le texte de chaque Auteur, en le copiant exactement ſur les Manuſcrits ou ſur les Livres déja imprimés, je crois que l'on pourroit attendre de lui quelque choſe d'exact: mais de bonnes diſſertations, des éclairciſſemens, un jugement sûr du mérite & de l'utilité de chaque Hiſtorien, des conciliations de tems ou de faits, c'eſt ce que perſonne ne croit qu'il puiſſe exécuter. Il faut pour cela de l'eſprit & du diſcernement, avec une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire. Cependant, ajouta-t-il, il a pris avec lui un Aſſocié qui eſt habile homme, & dont il pourra tirer de grandes lumières. On l'appelle le Pere Telos.

Nous en vimes quantité d'autres, dont le Procureur nous fit successivement le portrait. Le Pere Ramnes, homme versé dans la lecture des Peres, & dans l'Histoire Ecclésiastique. On a de lui quelques Ouvrages, d'une exactitude qui lui fait honneur. Le Pere Vedro, ancien Professeur de Théologie; c'est-à-dire, qu'il y avoit plusieurs années qu'il l'avoit enseignée, car il n'avoit point exercé ce métier long-tems; & le Procureur nous dit qu'il y paroissoit bien à ses Ouvrages. C'étoit d'ailleurs un esprit fin & cultivé, qui étoit propre surtout à composer de petites Piéces. Le Pere Sipludes, Auteur d'une Histoire célebre dont le nom m'est échappé: son Livre a fait la fortune de l'Imprimeur.

C'étoit un jeune homme qui avoit beaucoup d'eſprit & de lecture, mais un peu trop prévenu de ſon mérite. Nous eumes un moment de converſation avec lui. Il me montra quelques Piéces de Vers françois, qu'il avoit mis, me dit-il, en muſique; il m'aſſura qu'ils étoient de ſa façon. Je les ſçavois par cœur depuis plus de dix ans. J'admirai cette rencontre, comme une eſpéce de Phénomene litteraire.

Le Procureur nous fit remarquer deux Religieux de bonne mine, qui conteſtoient enſemble au coin d'une fenêtre, apparemment ſur quelque point d'érudition. Voyez-vous, me dit-il, celui qui a le viſage plein & vermeil? il s'appelle le Pere Eraſmos. C'eſt un homme qui a

beaucoup d'esprit & de facilité pour le travail. Il s'est chargé d'un Ouvrage considérable, il est capable de s'en tirer avec honneur. Il a l'humeur gaie, il tourne agréablement un bon mot ; il aime ses Amis, & les sert avec zele dans l'occasion ; enfin il a mille qualités estimables. D'un autre côté voulez-vous connoître un Bourru fieffé, un Misantrope, un Atrabilaire, un homme qui hait le travail, & qui a l'esprit pesant, un Médisant qui ne ménage ni ceux qu'il hait, ni ceux qu'il aime.... Ah ah! interrompis-je, vous parlez sans doute de celui qui est avec le Pere Erasmos : voilà deux hommes d'un caractere bien différent. Point du tout, me répondit-il, je vous parle du même homme ; c'est le

Pere Erasmos lui-même, qui réunit toutes ces contrariétés. Il n'y a qu'à le voir dans des momens différens. Tantôt il est tel que je vous l'ai représenté d'abord ; un instant après on ne le reconnoît plus : on diroit que cet étrange homme a deux ames, qui prennent le dessus tour à tour, & qui sont opposées dans toutes leurs inclinations. Il est animal raisonnable, comme vous & moi, mais on ne voit jamais que la moitié de ce qu'il est ; quelquefois il est raisonnable, & quelquefois ce n'est qu'un animal. L'autre Pere, qui est avec lui, se nomme le Pere Tirman. Il a de l'esprit & de l'érudition ; mais comme il n'a pas la tête des plus fortes, on craint qu'à force de la charger, la voiture

ne se brise. Le Procureur nous fit ainsi passer en revue la plûpart des Religieux de son Monastére. Le tour qu'il donnoit à ses louanges ou à sa critique nous divertit agréablement. J'eus soin, le soir, d'écrire tout ce que je pus me rappeller de cette conversation, & je la mets ici telle que je la trouve encore sur mes Tablettes : elle servira du moins à faire connoître que les Sciences ne sont pas négligées en Espagne, & que le Monastere de S. Laurent de l'Escurial renferme quantité de personnes de mérite. Il m'en est échappé plusieurs, dont je n'ai pu me rappeller les noms.

Le Marquis parut insensible à tout ce que le Pere Procureur fit pour le réjouir. Il ne prêtoit

pas même l'oreille à la conversation. Son ame étoit au tombeau de Donna Diana. Je l'excitois quelquefois, pour interrompre ses tristes rêveries: il me prioit d'être sans inquiétude, & il m'assuroit qu'il étoit tranquille; mais ses soupirs le trahissoient, & souvent même des pleurs échappées malgré lui.

Nous quittames l'Escurial, après y avoir demeuré trois jours. Etant retournés à Madrid, je ne songeai plus qu'à hâter nos adieux, pour sortir promptement d'Espagne. Je balançai long-tems si je partirois sans avoir vû mes Parens, qui demeuroient en divers endroits du Royaume, ou du moins sans me faire connoître de l'un d'eux qui étoit ordinairement à la Cour. Je l'avois vu

ſouvent, mais comme s'il n'eût été pour moi qu'un Etranger. Enfin je pris la réſolution de n'en voir aucun. Peut-être faudra-t-il, me diſois-je, non-ſeulement leur apprendre mon nom, mais leur prouver ma naiſſance. Les Eſpagnols ſont fiers; je ne ſuis pas d'ailleurs en état de les voir avec plaiſir. Je donnai ordre à Scoti de ſe préparer au voyage de Lisbonne. Pour nos viſites d'adieu, j'aurois ſouhaité de pouvoir nous diſpenſer de celle que nous devions à Dom Diego de Velez. Je ne prévoyois que trop la douleur qu'elle coûteroit au Marquis. Mais la bienſéance le demandoit ſi abſolument, qu'il fallut s'y réſoudre. Nous commençâmes néanmoins par Monſieur le Duc de Mon-

talto. Nous ne l'avions pas vu, depuis qu'il étoit venu lui-même voir le Marquis à Buen-retiro. Le bruit public lui avoit appris nos malheurs. Il fit mille careſſes au Marquis, & il eut l'attention de ne lui rien dire qui pût renouveller le ſouvenir de ſa perte. Il le pria de lui donner de ſes nouvelles, à quelque éloignement qu'il pût ſe trouver de l'Eſpagne; & lorſque nous lui eumes appris que nous prenions le chemin de Lisbonne, il nous offrit des Lettres de recommandation pour divers Seigneurs de cette Cour. Nous les acceptames, quoique nous en euſſions apporté de Paris, & que nous n'euſſions deſſein d'en faire uſage qu'à l'extrémité du beſoin. Le dernier adieu fut très-tendre.

Cet aimable Seigneur nous embraſſa mille fois, & nous pria de le regarder toujours comme un de nos meilleurs Amis. Nous allames de là, chez la plûpart des perſonnes de Madrid, de qui nous avions reçu des marques d'amitié ou de civilité.

Je remis au lendemain nos deux plus cheres viſites ; je veux dire celle de Monſieur le Comte de Mancenez, & celle de Dom Diego. Allons voir nos chers Amis, dis-je au Marquis ; & commençons par l'aimable Comte de Mancenez, qui vous a marqué tant de tendreſſe, & pour qui vous ne ſçauriez avoir trop de reconnoiſſance & d'amitié. Je l'avois fait avertir par un Laquais. Il ſe mit à pleurer en nous voyant. Nous fimes la même

chose ; & nous demeurames ainsi quelque tems, sans avoir la force d'ouvrir la bouche. Donna Elisa accourut, lorsqu'elle eut appris notre arrivée, & nous trouvant dans cette triste situation, elle se mit à pleurer avec nous. Enfin je pris la parole pour leur marquer à quel point nous étions touchés de leurs manieres généreuses, & de la constance de leur amitié. Notre entretien fut tel qu'on peut se l'imaginer. Il fallut leur promettre de diner pour la derniere fois avec eux. On ne put s'empêcher de tomber plusieurs fois sur l'infortunée Diana, & les larmes recommençoient toujours. La sincere amitié cause des sentimens aussi tendres & presque aussi violens que l'amour. Nous

quittames cette charmante Sœur & cet aimable Frere avec des regrets qui ne peuvent être exprimés, & nous leur jurames un attachement & un souvenir éternel. Le Comte voulut encore nous accompagner chez Dom Diego. Il nous attendoit; je l'avois fait avertir aussi. Le Lecteur me pardonnera, si j'évite la mémoire de cette douloureuse entrevue. Il m'en coute trop, lorsque je rappelle une tristesse que j'ai sentie. Mon cœur s'émeut encore, & les traces de mes plus anciennes douleurs se renouvellent.

Je ramenai le Marquis dans un état à me faire balancer si nous partirions le lendemain, suivant les ordres que j'avois donnés à Scoti. Cependant la

nuit le remit un peu. Toutes les meſures étoient priſes, nous partimes de grand matin dans notre chaiſe, avec des chevaux de poſte. Nos gens couroient auſſi. Ils étoient quatre; l'illuſtre Briſſant avoit obtenu du Marquis la permiſſion de nous ſuivre.

Fin du troiſiéme Volume.

TAYLOR INST. OXFORD

--69701639